LA BAIE D'HUDSON

LAON. — IMPRIMERIE A. CORTILLIOT, RUE SÉRURIER, 22



La Terre maudite (page 8).

LA BAIE D'HUDSON

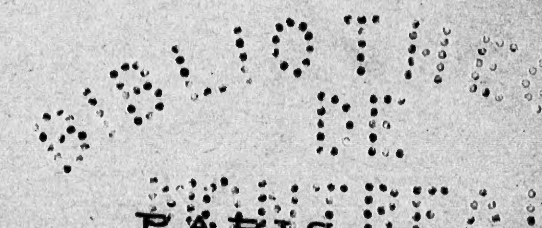
PAR

le Capitaine **MAYNE REID**

TRADUCTION

DE LA BÉDOLLIÈRE

Nouvelle Édition.



PARIS
F. FETSCHERIN ET CHUIT
LIBRAIRES-ÉDITEURS
de la Bibliothèque et de l'École Nationale des Beaux-Arts,
18, rue de l'Ancienne-Comédie.

1886



LA BAIE D'HUDSON

CHAPITRE I.

LE PAYS DES FOURRURES.

Il n'est personne de vous, je suppose, qui n'ait entendu parler de la compagnie de la baie d'Hudson ; car sur dix, neuf de vous possèdent quelques fourrures provenant des magasins de cette compagnie, et le dixième a au moins une sœur ou une cousine dont le manchon, la palatine ou le boa proviennent des mêmes magasins.

Eh bien, ne seriez-vous pas enchantés d'avoir quelques renseignements sur les contrées d'où viennent ces précieuses fourrures, et de connaître les animaux auxquels vous devez vos vêtements d'hiver ?

Nous sommes de vieux amis ; et je connais depuis assez longtemps vos goûts pour répondre hardiment pour vous, et je dis oui, sans crainte de m'exposer à un démenti.

C'est bien ! et. si vous voulez me suivre, je me charge de vous faire visiter le *pays des fourrures.*

C'est un voyage long et pénible que celui que je vous propose : nous aurons bien des lieues à faire ; nous n'aurons pour nous transporter ni locomotives, ni bateaux à vapeur, ni même la vieille et classique diligence, et nous serons plus d'une fois forcés de renoncer aux chevaux. Point de somptueux hôtels pour nous héberger sur la route, pas même une misérable auberge où l'on puisse nous offrir un lit, et il nous faudra souvent coucher à la belle étoile faute d'un toit de chaume pour abriter notre tête. Nous n'aurons pour table la plupart du temps qu'un rocher, un tronc d'arbre, et quelquefois même il faudra nous contenter de la terre. Une tente sera notre demeure, et la peau de quelque bête sauvage nous servira de lit.

Telles sont les seules commodités que je puis mettre à votre disposition. Cela vous convient-il toujours, et cette proposition ne vous effraie-t-elle pas ?

— Non ! me criez-vous de tous côtés. Foin des tables d'acajou et de palissandre massif, la vôtre nous suffit ! Nous saurons bien, comme l'Arabe du désert, camper et loger sous une tente ; et quant aux lits, que le vent emporte la plume ou l'édredon, on n'a pas besoin pour bien dormir de toutes ces superfluités du luxe.

Veuillez donc alors prendre votre atlas, ouvrir la carte de l'Amérique septentrionale, et regarder les deux grandes îles, l'une à droite et l'autre à gauche : la première se nomme Terre-Neuve, et

la seconde Vancouver. En tirant une ligne de l'une à l'autre de ces deux îles, on divise le continant en deux parties à peu près égales. Au nord de cette ligne s'étend un vaste territoire dans lequel on taillerait facilement avec des ciseaux trente France ou cinquante Angleterre. Il y a là des lacs assez grands pour y plonger les trois royaumes unis et en faire une île au milieu d'un océan d'eau douce.

Ces immenses régions, de l'étendue desquelles vous pouvez d'après ces renseignements vous faire une idée au moins superficielle, sont ce qu'on appelle le *pays des fourrures.*

Si je vous disais que cette vaste contrée n'est qu'un désert ou plutôt un parc d'animaux sauvages, vous auriez peine à me croire, et vous traiteriez, j'en suis sûr, mes récits d'exagération mensongère. Rien n'est plus vrai cependant, et le voyageur perdu dans ces solitudes sans bornes ne rencontre du nord au midi et d'un Océan à l'autre ni ville, ni bourg, ni village, ni même une demeure digne du nom de *settlement*. Les seules traces de civilisation qui viennent de loin en loin frapper ses yeux sont les *Forts* ou postes établis par la compagnie d'Hudson. Encore ces établissements sont-ils aussi rares qu'éloignés les uns des autres ; c'est à peine si l'on en compte un très-petit nombre semé çà et là dans le désert et séparés entre eux par des centaines de milles.

La population de cette immense contrée consiste en une dizaine de mille de blancs, pour la plupart employés de la compagnie, et en quelques tribus indiennes, peuplades autochthones et peu

nombreuses qui vivent misérables et isolées du produit de leur chasse, et meurent littéralement de faim pendant un tiers de l'année.

Ce n'est donc point à tort que je vous disais que ce pays était désert, car un pays n'est pas habité, je crois, pour renfermer un habitant par dix milles carrés, surtout quand il s'y trouve des espaces où l'on peut faire cent milles de suite sans rencontrer visage humain, rouge, blanc ou noir.

Bien que la solitude soit le caractère général de cette région, les diverses parties de ce vaste territoire ne diffèrent pas moins cependant sous plusieurs autres rapports. Une des plus singulières est, sans contredit, celle depuis longtemps connue sous le nom de *Terre maudite*. Son étendue est immense : elle commence au nord-ouest sur les côtes de la baie d'Hudson, et se prolonge presque jusqu'aux bords de la rivière Mackenzie. Les rochers qu'on y rencontre sont de formation primitive. C'est une terre accidentée, entrecoupée à chaque pas de vallées et de collines, avec de grands lacs et des courants torrentueux. Ce pays est entièrement dégarni de bois, ou du moins il en produit trop peu pour qu'il soit utile de s'en occuper. Les seuls arbres que l'on y rencontre sont le bouleau nain, le saule et le sapin noir, encore ces arbres y sont-ils peu nombreux et toujours rabougris ; et ce n'est même que dans quelques vallées privilégiées qu'on trouve cette végétation rachitique. Partout ailleurs, le terrain est stérile et couvert d'une couche de gros sable composé de débris de granit et de quartz impuissant à produire autre

chose que des mousses et des lichens. Sous ce rapport, cette terre maudite peut être comparée au grand désert de l'Afrique, avec lequel elle diffère cependant sur un point très important. Ce pays est bien arrosé ; presque toutes les vallées qui s'y trouvent renferment chacune un lac, et bien que plusieurs de ces étendues d'eau soient de toutes parts entourées par la terre et sans communication apparente avec la mer ou les autres eaux, elles n'en sont pas moins pourvues de plusieurs espèces de poissons. D'autres lacs, différant des premiers, communiquent au contraire entre eux par des canaux qui, serpentant la plupart du temps dans des gorges étroites, ont ordinairement une rapidité torrentielle. Ce sont les eaux réunies de ces lacs qui forment les grandes rivières du pays.

Telle est la nature de la plus grande portion du territoire de la baie d'Hudson.

Presque toute la péninsule du Labrador offre le même caractère. On trouve encore de vastes étendues de terrain de la même espèce à l'ouest des montagnes Rocheuses, dans les possessions russes

Toute désolée qu'elle soit, la Terre Maudite a pourtant ses habitants. La nature, toujours prévoyante, a formé des animaux qui se plaisent dans ces tristes régions, et qu'on ne rencontre sur aucun autre point du globe.

Deux espèces de ruminants trouvent leur nourriture dans les mousses et les lichens qui poussent sur ces rochers glacés : ce sont le renne ou caribou et le bœuf musqué. Ces animaux

servent à leur tour de pâture à plusieurs bêtes de proie Les loups de toute espèce, gris, noirs, blancs, tachetés et fauves suivent la piste de ces grands herbivores, L'ours brun, variété de l'espèce, presque aussi grand que l'ours gris, se rencontre aussi sur la Terre Maudite. Le grand ours polaire fréquente ses frontières, mais on ne le trouve pas partout, et sa résidence est presque exclusivement limitée aux parties qui avoisinent la mer. Les terrains marécageux dispersés çà et là dans cet immense territoire renferment les cités aquatiques du rat musqué *(fiber zibethicus)* et de son congénère plus gros que lui, le précieux castor. Ces animaux trouvent leur subsistance aux bords même des étangs qu'ils habitent ; mais malheureusement pour eux le wolverène s'établit presque toujours auprès de leur demeure, et y vit à leurs dépens. Le lièvre polaire habite aussi ces campagnes désolées et s'y nourrit de l'écorce et des feuilles du bouleau, puis après s'être innocemment engraissé aux dépens de ces végétaux, il finit souvent par devenir la pâture de son ennemi-né le renard polaire. Les maigres pâturages disséminés de loin en loin sur cette terre de désolation n'y poussent cependant pas inutilement, et servent de pâture aux mulots et à la musaraigne, qui deviennent à leur tour la proie de deux espèces de belettes, l'hermine et le wison.

Les poissons des lacs ont aussi leurs ennemis redoutables ; la loutre du Canada les poursuit jusqu'au fond de l'eau, tandis que l'orfraie, le grand pélican et l'aigle à tête blanche les guettent

à la surface chaque fois qu'ils y remontent pour respirer.

Telle est à peu près la faune de la Terre Maudite.

Peu d'êtres humains vivent en dedans de ces frontières. Les seuls hommes qu'on rencontre dans ces vastes solitudes sont les Esquimaux, habitants de la côte, et quelques Indiens Chippewaws, qui viennent y chasser le caribou, et qu'on désigne pour cette raison sous le nom de *mangeurs de caribou.* Les autres Indiens ne s'y aventurent que rarement et pendant l'été seulement, quant la chasse les y conduit ou qu'ils ont besoin de traverser quelque partie de cette contrée pour se rendre d'un point à un autre. Ces voyages sont toujours fort périlleux, et ceux qui les entreprennent n'arrivent jamais tous au but vers lequel ils aspirent.

Aucun blanc n'habite la Terre Maudite, car la compagnie, n'ayant point de commerce à faire avec cette contrée, a jugé inutile d'y établir des forts. La compagnie a eu raison au point de vue de ses intérêts, car les quelques fourrures qu'on se procurerait dans ce pays ne suffiraient pas pour payer les frais d'établissement et d'entretien d'une escale.

Bien différentes sont les parties boisées dn pays des fourrures ; elles occupent principalement les régions centrales et méridionales du territoire de la baie d'Hudson. C'est là qu'on trouve le castor et le wolverène son implacable ennemi ; c'est là aussi que se rencontre le lièvre américain, proie facile pour le lynx du Canada.

Les écureuils y vivent sur les arbres et s'élançent de branche en branche, poursuivis par les martres aux riches fourrures. C'est là encore que vivent les renards de toute espèce, le renard rouge, le renard à croix et le renard argenté *(vulpes argentatus)*, dont la fourrure est si estimée qu'elle se vend presque au poids de l'or. C'est dans ces vastes forêts que l'ours noir *(ursus americanus)* erre et s'engraisse pour devenir la proie des chasseurs et fournir des tapis à nos voitures, des garnitures aux casques de nos dragons et aux bonnets de nos grenadiers. Ces animaux ne sont pas les seuls qui peuplent ces solitudes, et l'on y trouve beaucoup d'autres quadrupèdes dont les fourrures, pour être moins précieuses, n'en sont pas moins fort recherchées ; tels sont l'élan, le wapiti et le bison des forêts.

Il existe aussi dans ces contrées une grande étendue de terrain connue sous le nom de *district de la prairie*. Cette partie comprend tout le plateau qui s'étend à l'est depuis les montagnes Rocheuses jusque fort avant dans le nord du territoire de la baie d'Hudson. Cette immense prairie va en se rétrécissant à mesure qu'elle avance vers le nord, et se termine en pointe sous la latitude du grand lac de l'Esclave.

La prairie possède aussi ses animaux particuliers. Le bison ou buffalo, l'antilope aux cornes fourchues, et le daim, connu des chasseurs sous le nom de *mule-deer*, errent en troupeaux dans ces vastes pâturages que parcourent aussi dans tous les sens le loup aboyeur et le renard commun ; c'est aussi la demeure de prédilection de

la marmotte et du rat des sables; c'est là encore qu'on trouve le plus fier et le plus beau de tous les animaux, le magnifique cheval sauvage, dont le pied agile fait résonner le sol de ces immenses plaines.

Le territoire situé à l'ouest de cette prairie présente un aspect tout autre, c'est la région des montagnes Rocheuses. Les grandes chaînes de ces montagnes, qu'on désigne quelquefois sous le nom d'Andes de l'Amérique septentrionale, s'étendent depuis les limites méridionales du pays des fourrures jusqu'aux côtes de l'océan Arctique. Quelques-unes de ces montagnes dominent de leurs sommets les flots de cette mer et viennent baigner leur pied dans ses ondes glacées Plusieurs pitons, même parmi ceux situés sous les latitudes méridionales, sont couverts de neiges éternelles. Cette chaîne de montagnes, par endroits d'une très-grande largeur, renferme dans son étendue des vallées dont aucun pied humain n'a jamais encore foulé le sol.

De ces vallées, quelques-unes sont stériles et désolées, d'autres au contraire sont des oasis fertiles dont l'aspect enchanteur vient réjouir les yeux du voyageur, fatigués de la monotonie des rochers amoncelés au milieu desquels il se trace une route pénible et périlleuse.

Ces charmantes vallées ont aussi leurs habitants particuliers.

C'est au milieu de leurs herbes verdoyantes qu'habite l'argali ou mouton de montagne, non moins remarquable par les énormes dimensions de ses cornes recourbées que par son agilité, que

n'effrayent ni les rochers à pic ni les abîmes sans fond. L'ours noir erre dans les ravins boisés, et son terrible congénère, le grizzly ou ours gris, le plus redoutable de tous les animaux féroces produits par le continent américain, promène sa masse monstrueuse le long des pentes ardues de ces vallées escarpées et rocheuses.

Au délà des montagnes, le pays des fourrures s'étend à l'ouest jusqu'à l'océan pacifique.

A mesure qu'on se rapproche du rivage du Pacifique, la température s'élève et l'atmosphère devient plus chaude ; aussi y rencontre t-on de temps à autre de grands espaces couverts de forêts et de hautes futaies. Cette partie boisée est très-riche en animaux à fourrure. C'est là que, favorisés par la chaleur du climat, se développent les grandes espèces de la race féline, les chats à longue queue que l'on rencontre beaucoup plus au nord que dans la partie orientale du continent, tels par exemple que le couguard *(felis concolor)* et l'once *(felis onza)*, qu'on trouve jusque sous la latitude des forêts de l'Orégon.

CHAPITRE II

NOS JEUNES VOYAGEURS

Voici un canot sur les eaux de la rivière Rouge, la rivière Rouge du Nord, bien entendu. Ce canot se trouve encore assez rapproché de la source, mais il continue à descendre le fleuve. Il n'est ni

grand ni solide, car il est construit d'écorce de bouleau, et ne peut contenir qu'un petit nombre de voyageurs. Ceux qui le montent sont tous jeunes et alertes ; le plus vieux de la bande ne paraît pas avoir plus de dix-neuf ans, le plus jeune en compte quinze à peine.

Le plus agé a atteint toute sa croissance, bien que sa taille élancée et ses formes juvéniles indiquent que ses membres n'ont point encore atteint tout leur développement musculaire. Sa peau brune est légèrement olivâtre ; ses cheveux sont noirs comme le jais, longs et droits comme la chevelure d'un Indien. Ses yeux sont grands et expressifs, ses traits bien accentués : tout son air indique le courage ; ses machoires surtout, fortement accusées, sont des signes irrécusables de résolution et de fermeté.

Son caractère ne dément pas sa physionomie, car il possède au plus haut degré les qualités que nous venons de mentionner.

Tout jeune qu'il fût, il avait déjà traversé les grandes prairies et les forêts vierges de l'Ouest à la poursuite de l'ours, du buffalo, du chat-tigre et du couguard. Ces longues fatigues et ces épreuves dangereuses avaient fait sur son esprit une impression profonde et donné à sa contenance cet air de gaieté qui nous a frappé tout d'abord.

Le second des jeunes voyageurs du canot est d'un aspect tout différent. Blanc de teint, il porte une abondante chevelure blonde dont les mèches tombent en boucles ondoyantes jusque sur ses épaules. Ses formes ne révèlent point la force ; au

contraire, tout en lui respire la grâce et la délicatesse; mais cette délicatesse n'indique point une complexion maladive, elle est seulement chez ce jeune homme un signe de distinction. La manière dont il manie sa rame prouve qu'il possède à la fois la force et la santé, mais pourtant à un degré moins développé que chez le jeune homme aux cheveux noirs. Sa physionomie révèle peut-être plus d'esprit et d'intelligence que celle du premier, son air communicatif vous le rendra peut-être plus sympathique; son œil est bleu et humide, et son teint légèrement pâle révèle les fatigues de l'étude et l'habitude des réflexions sérieuses.

Cette apparence n'est pas trompeuse, car le voyageur blond est un jeune savant plus instruit qu'on ne l'est ordinairement à son âge, et bien qu'il ne compte encore que dix-sept ans, il possède à fond la connaissance des sciences naturelles, et pourrait en remontrer sur bien des points à plus d'un gradé de nos universités.

Le troisième est le plus jeune de la troupe; il ne ressemble aucunement aux deux autres. Il n'a ni la gravité du premier ni l'intelligence réfléchie du second. Son visage est rond, ses joues pleines et roses; toute sa physionomie est éclairée par un joyeux et malin sourire. Ses yeux qui semblent danser dans leurs orbites, ne demeurent pas une seconde immobiles, et errent constamment d'un objet à un autre. Sa bouche respire la gaieté comme le reste de sa personne; et il faut convenir que c'est la partie la plus occupée de son individu, car si ses lèvres cessent un instant de s'agiter pour parler, c'est pour lancer quel-

ques joyeux éclats de rire. Il porte gracieusement sa jeune tête, dont les boucles brunes retombent sur ses joues, et encadrent son visage, auquel elles donnent une aimable expression de force et de beauté enfantine.

Cet extérieur enjoué et quelque peu évaporé indique suffisamment que ce jeune homme, ou plutôt cet enfant, n'est pas un partisan effréné de l'étude; les livres, en effet, ne sont pas son affaire, et la chasse eut toujours ses préférences. Cependant le jeune homme n'a de goût bien prononcé pour rien. Il est un peu de ceux qui prennent le temps comme il vient, et qui regardent les choses du bon côté, sans se préoccuper beaucoup d'exceller en quoi que ce soit.

Ces trois jeunes gens sont costumés à peu près de la même manière :

L'aîné porte l'habit complet d'un chasseur des bois; ce vêtement, qui lui convient sous tous les rapports, se compose d'une blouse ou tunique de chasse en peau de daim, de guêtres et de mocassins en même matière. La blouse, les guêtres et les mocassins sont piqués avec soin et enjolivés de broderies en poil de porc-épic. Le capuchon de la blouse est orné d'une frange aussi bien que la blouse elle-même et le haut de la tige des mocassins. Sa tête est couverte d'un bonnet de fourrure taillé dans la peau d'un raccoon, dont la queue lui pend gracieusement sur l'épaule comme la crinière d'un casque de dragon. Deux baudriers de cuir se croisent sur sa poitrine; à l'un d'eux pend un sac à balles couvert d'une peau d'un violet tirant sur le vert qui resplendit comme du métal

aux rayons du soleil : c'est la dépouille de la tête du canard des bois *(anas sponsa)*, le plus beau de toute la tribu des canards. L'autre baudrier soutient une grande corne en forme de croissant arrachée au front d'un taureau des Opelousas, et ornée de toutes sortes de dessins et de riches incrustations. Les autres pièces de son fourniment sont également attachées à ces baudriers par des courroies de plus petite dimension. C'est un pic, un soufflet et un briquet pour faire du feu. Une troisième courroie en cuir d'alligator lui sert de ceinturon et supporte, outre une fonte de laquelle sort à moitié la crosse polie d'un pistolet, un couteau de chasse de l'espèce de ceux appelés *bowies*. Ces deux dernières armes tombent le long de sa hanche gauche et complètent son équipement.

Le second voyageur est vêtu à peu près de la même manière, bien que l'ensemble de son accoutrement n'ait pas à beaucoup près un air aussi guerrier. Il porte en sautoir comme le premier une corne à poudre et un sac à balles ; mais à la place du couteau de chasse et du pistolet, on voit sur ses épaules une sorte de grand havre-sac en toile. Si l'on ouvrait ce sac et qu'on en fit l'inventaire, on le trouverait à moitié rempli de coquilles, de pierres et de plantes rares. Ce sac est en effet le magasin où le jeune savant renferme les échantillons de géologie, de paléontologie et de botanique dont il a fait collection pendant la journée, tous objets destinés à être étudiés et classés avec soin chaque soir devant le feu du bivouac. Au lieu de porter comme l'autre chasseur un bonnet de peau de

raccoon, il a la tête couverte d'un large chapeau de paille, et il a préféré aux guêtres et aux mocassins de larges pantalons en cotonnade bleue et des brodequins en cuir tanné.

Malgré les différences que nous avons signalées dans leur caractère et dans leur extérieur, ces trois jeunes gens n'en sont pas moins frères; je vous le certifie, car je les connais pour les avoir déjà vus, il y a de cela bientôt deux ans; et quoi que tous trois aient grandi de plusieurs pouces depuis cette époque, ils n'en ont pas moins conservé leur air et leur physionomie primitive, et je les distinguerais entre mille. Cependant ce n'est pas dans les lieux où nous les trouvons aujourd'hui que nous avons fait connaissance, c'était au contraire dans un pays très éloigné, à plus de deux mille milles d'ici. En dépit de la différence des climats, je n'aurai pas de peine à constater leur identité; ce sont ces jeunes et braves aventuriers que j'ai jadis rencontré dans les marais de la Louisiane, et dont j'ai admiré les exploits dans les forêts et sur les prairies du Texas; ce sont les jeunes chasseurs Basile, Lucien et François, nos héros des *forêts vierges*. Pour ma part, je m'estime heureux de renouer connaissance avec eux, et j'espère, jeunes lecteurs, que vous n'en serez pas fâchés non plus.

Mais où vont-ils maintenant?

Comme je vous le disais, les voici à plus de deux mille milles de leur habitation de la Louisiane. Cette rivière Rouge, sur laquelle flotte leur léger canot, n'est pas la rivière Rouge qui roule ses flots de sang à travers les plaines marécageuses

du sud embrasé. Non, ce n'est plus cette rivière, demeure favorite des alligators et des caïmans, c'est un fleuve d'un tout autre caractère, quoiqu'il ait cependant ses beautés particulières.

Sur les rives de la première s'étendent les grandes rizières, et les cannes à sucre y agitent dans l'air les vagues ondoyantes de leurs tiges dorées. C'est sur ses bords aussi que fleurit le roseau géant *(arundo gigantea)*, le palmier éventail *(chamærops)* et le magnolia à grandes feuilles, avec ses grappes de fleurs aussi blanches que la neige des monts. En un mot, c'est dans le bassin de ce fleuve que s'épanouit dans toute sa magnificence la riche et puissante végétation de la nature tropicale.

L'aspect que présentent au voyageur les rives de la rivière Rouge du Nord est tout à fait différent. On récolte bien encore le sucre, mais ce n'est plus un roseau qui le produit. On le demande en ces lieux à la sève d'un grand arbre, l'érable à sucre *(acer saccharinum)*. On y trouve également le riz, dont les récoltes abondantes couvrent des marais tout entiers, mais c'est le riz sauvage, l'avoine d'eau *(zizania aquatica)*, dont la graine substantielle nourrit des millions de créatures emplumées et sert aussi d'aliment à des milliers d'êtres humains. Le soleil de ces contrées est loin d'avoir la force de l'astre des tropiques. Pendant les trois quarts de l'année, ses rayons obliques sont sans vigueur et sans chaleur.

Les eaux de la rivière Rouge du Nord sont pendant des mois entiers emprisonnées sous des murs de glace, et la terre des plaines environnantes s'y

couvre d'un manteau de neige, sur laquelle la sombre verdure des grands conifères, pins, cèdres et sapins, tranche comme des larmes noires sur la blancheur du drap mortuaire d'une vierge moissonnée avant l'âge.

Vous le voyez, les pays arrosés par ces deux rivières diffèrent autant que leurs eaux. Ces deux fleuves n'ont de commun que le nom.

Mais où vont nos jeunes chasseurs sur leur canot d'écorce?

Lorsque nous vîmes ces jeunes gens pour la première fois ils avaient déjà perdu leur mère, mais ils avaient encore leur père; aujourd'hui ils n'ont plus ni père ni mère. Le respectable auteur de leurs jours, ce digne et brave colonel que vous savez, cet émigré français qui s'était fait chasseur naturaliste, n'est plus maintenant. Nos jeunes amis n'ont plus pour les guider cet instituteur précieux auquel ils doivent toutes leurs connaissances, car c'est lui qui leur enseigna à monter à cheval, à conduire un canot, à traverser les rivières à la nage, à lancer le lasso, à gravir les arbres, à escalader les rochers et à ajuster la balle et la flèche qui doivent atteindre l'oiseau dans son vol rapide et le quadrupède dans sa course légère. C'est ce vieux guerrier qui leur apprit encore à dormir en plein air sous la voûte des forêts et sur l'herbe des prairies découvertes, sans autre abri qu'une couverture, sans autre lit qu'une robe de buffalo. C'est grâce à ses leçons qu'ils savent vivre avec sobriété, et trouver avec les seules ressources de la botanique des plantes, des arbres et des racines capables de les nourrir et de les faire

vivre dans des lieux où un ignorant verrait bientôt la faim cruelle trancher le fil de ses jours.

Là ne se borne point l'instruction pratique qu'ils ont reçue de ce père regretté.

S'ils savent allumer du feu sans amadou, sans briquet et sans poudre, et se diriger, sans boussole, par la seule inspection des rochers, des arbres et des astres, c'est encore à lui qu'ils le doivent. Sa vieille expérience leur enseigna encore une science plus difficile et plus utile, et ce fut lui qui leur apprit la géographie détaillée de ces immenses solitudes qui partant du Mississipi s'étendent à l'est jusqu'aux rivages de l'océan Pacifique, et au nord jusqu'à ceux de l'océan arctique.

Ce fut environ une année après que ses fils furent revenus de leur expédition du Texas que le vieux colonel mourût. Le fléau du Sud, la terrible fièvre jaune sévissait alors dans la Louisiane, et le père de nos jeunes amis fut une de ses premières victimes.

Les jeunes chasseurs, Basile, Lucien et François, étaient donc orphelins. Il ne leur restait pour tous parents au monde qu'un oncle avec lequel leur père avait toujours continué d'entretenir une correspondance suivie. Cet oncle, quelque singulier que cela puisse paraître, était un highlander d'origine écossaise venu très-jeune en Corse, où il avait épousé la sœur du colonel. Il avait depuis émigré au Canada, où il s'occupait en grand du commerce des fourrures. Il appartenait à la compagnie de la baie d'Hudson, et occupait le poste important de surintendant ou facteur. Ses intérêts et la nature de ses occupations

l'avaient depuis engagé à s'établir dans un des ports les plus avancés vers le nord, presque sur les côtes de la mer Polaire.

Sa carrière, comme on peut le croire, avait été fort aventureuse, et se trouvait du petit nombre de celles qui offrent dans leur réalité tout l'étrange et tout l'imprévu des romans les plus accidentés.

Après la mort du colonel, le brave Ecossais avait fait demander ses neveux. Il avait entendu parler des exploits accomplis par eux dans la prairie, et comme il était lui-même d'une humeur très aventureuse, il s'était pris d'admiration pour ces enfants si jeunes et si courageux, et il leur avait, par suite, manifesté le désir de les avoir près de lui et de les faire vivre sous son toit. Il était le tuteur de ses trois neveux, et il eût pu en cette qualité leur imposer sa volonté; mais dans cette circonstance il n'avait pas besoin de recourir à l'autorité, et ses neveux ne demandaient pas mieux que d'obtempérer à ses désirs. Ils avaient parcouru dans tous les sens les grandes forêts du Mississipi et les prairies embrasées du Sud. Toute cette région n'avait plus pour eux ni attrait ni mystère, et leur humeur aventureuse leur faisait aspirer vers d'autres climats. Après avoir exploré le Sud, ils brûlaient du désir de visiter les grands fleuves du Nord, les montagnes glacées, les plaines couvertes de neige, et de poursuivre dans leur vastes solitudes l'élan, le bœuf musqué, le wapiti et l'ours aux proportions gigantesques.

La proposition de leur oncle allait donc au-devant de leurs plus chers désirs, aussi l'accep-

tèrent-ils avec autant d'empressement que de joie.

Au moment où nous les rencontrons, ils avaient fait à peu près la moitié de leur voyage ; mais cette première moitié était de beaucoup la plus facile. Ils avaient d'abord navigué en bateau à vapeur sur le Mississipi jusqu'à l'embouchure de la rivière Saint-Pierre ; puis, arrivés là, ils avaient pris un canot, et c'est aussi de ce moment qu'ils étaient devenus de véritables *voyageurs*, car c'est de ce nom français qu'on désigne ordinairement en Amérique tous ceux qui traversent en canot ces immenses solitudes.

Ils s'étaient vus forcés, quoique bien à regret, de laisser derrière eux leurs chevaux favoris et la mule Jeannette. C'était une nécessité à laquelle il fallut se soumettre, car ces animaux, si utiles pour traverser les prairies desséchées du Sud, où l'on ne trouve que peu de lacs, et où les rivières ne se rencontrent qu'à de rares intervalles, deviennent un embarras dans un voyage au travers des régions septentrionales. Dans ces dernières contrées, en effet, la route est à chaque instant interceptée par des fleuves et des rivières ; les lacs y sont très-multipliés, et ne sont séparés entre eux que par des terrains très marécageux. Dans de telles conditions, l'emploi des bêtes de somme est impossible, et les canots sont les seuls véhicules dont on puisse se servir avec avantage. Aussi ne s'en fait-on pas faute, et la plupart du temps, pour aller d'un point à l'autre de la baie d'Hudson, il faut naviguer en canot pendant plusieurs milles, et faire de la sorte des trajets qui

accomplis sur l'Océan passeraient à juste titre pour des voyages de long cours.

Nos jeunes voyageurs s'étaient prudemment conformés à cet usage ; ils avaient donc pris un canot et avaient sans danger remonté la rivière Saint-Pierre presque jusqu'à sa source. Arrivés au point où cette rivière se rapproche le plus du cours de la rivière Rouge, ils avaient transporté leur canot par terre jusqu'à ce dernier cours d'eau, puis ils avaient remis leur embarcation à flot et s'étaient abandonnés au fil de l'eau qui les conduisait, comme nous l'avons dit, dans la direction du nord. Mais tous leurs travaux étaient loin d'être terminés. Il leur restait encore près de deux cents milles à faire ; plusieurs rivières à suivre, plusieurs torrents à traverser, et ils devaient aussi être forcés plus d'une fois de porter leur canot à bras avant d'arriver au but de leur grand voyage.

Nous avons un autre compagnon de voyage, le bateau contient quatre personnes. Sachons quel est le quatrième voyageur.

Ce dernier paraît du même âge que Basile, dont il a également la taille et la structure, il en diffère seulement par son teint clair et par ses cheveux blonds. Toute blonde qu'elle est, sa chevelure ne ressemble point cependant à celle de Lucien, elle est épaisse et crépue, et loin de retomber sur son cou, elle s'épanouit comme une auréole autour de ses joues.

Le teint de ce jeune homme est naturellement animé, mais l'air auquel il doit avoir été longtemps exposé en a changé la couleur primitive et l'a couverte d'un vernis bronzé.

Ses yeux sont d'un bleu sombre, surmontés de sourcils noirs et bordés de cils bruns. Cette particularité, quoique rare, se rencontre cependant quelquefois chez le même individu. Elle tient, chez le jeune homme dont nous traçons le portrait, à la fusion de deux races : il a les yeux, les cils et les sourcils de sa mère, et a hérité de son père de cette peau blanche et animée qui nous a frappés d'abord.

Ce jeune homme est un beau garçon. Il ne possède pourtant ni la grâce enfantine de François, ni la mâle physionomie de Basile, ni la distinction de Lucien ; il paraît moins façonné que ses trois autres compagnons ; son éducation a été moins soignée, et c'est à cette cause sans doute qu'il faut attribuer le manque de distinction qui se trahit dans ses manières et jusque sur ses traits. C'est qu'aussi ce jeune homme n'a point eu le temps de s'instruire dans les livres, et ses mains ont toujours beaucoup plus travaillé que son esprit. En dépit de ce cachet de rudesse, ce n'est pas moins un beau garçon, car ses traits sont réguliers et bien dessinés, ses lèvres indiquent à la fois la bonté et la résolution, ses yeux pétillent d'esprit naturel, et l'expression ordinaire de son visage dénote la franchise et l'honnêteté. Avec un pareil extérieur on ne saurait être laid.

Un observateur attentif découvrirait peut-être une vague ressemblance de famille entre ce jeune homme et ses trois compagnons ; il n'y aurait à cela rien d'extraordinaire, car il est leur cousin germain, le fils unique de l'oncle vers lequel ils

se rendent, c'est lui qui est venu, par ordre de son père, chercher les fils du colonel et leur porter son invitation.

Tel est le quatrième voyageur.

Son costume ressemble beaucoup à celui de Basile, mais comme il est assis à l'arrière du canot et qu'il le dirige comme pilote, il est plus exposé que ses campagnons à l'action du froid, et pour s'en préserver il a jeté par-dessus sa blouse de chasse une capote canadienne en étoffe de laine blanche dont le capuchon retombe sur ses épaules.

Le canot renferme encore un autre voyageur, une ancienne connaissance à vous, que vous n'avez pas oubliée, je l'espère. Ce cinquième passager est un animal, un quadrupède qui repose au fond du bateau, tranquillement couché sur une peau de buffalo. A sa forme et sa couleur rougeâtre on le prendrait volontiers pour une panthère ou pour un couguard; mais un regard jeté sur son long museau noir et ses grandes oreilles suffit pour le faire classer dans une espèce toute différente, et on reconnaît en lui un chien de chasse. C'est en effet un limier croisé de mâtin, un brave et fidèle animal, le chien Marengo, en un mot. Lecteurs des ***Forêts Vierges***, vous vous rappelez bien, je suppose, ce serviteur fidèle et dévoué de nos jeunes chasseurs.

Ce sont là tous les êtres vivants contenus dans le canot.

Passons à l'énumération des accessoires inanimés : des couvertures, des robes de buffalos,

une tente en toile, des sacs de provisions et des ustensiles de cuisine, gisent entassés dans le fond du bateau. Là se trouvent aussi une bêche, une hache et quatre fusils, dont l'un est une carabine à doubles canons rayés : à côté des armes un filet de pêche et quelques autres objets non moins indispensables pour un voyage de cette nature.

De la sorte chargé, le canot enfonce dans l'eau presque jusqu'au bord, mais sa marche ne semble point en être ralentie, et il continue à flotter avec légèreté sur la rivière Rouge du Nord.

CHAPITRE III

LE CYGNE-TROMPETTE ET L'AIGLE A TÊTE-CHAUVE

Quoique la saison paraisse encore peu avancée, on est cependant déjà au printemps. La neige disparaît des collines, la glace abandonne les eaux, et cette double fonte donne aux rivières plus de force et de rapidité. Nos voyageurs n'ont par suite aucun besoin de faire usage de la rame, si ce n'est toutefois pour diriger la marche du canot, car leur petite embarcation n'a pas de gouvernail et se conduit à l'aide de l'aviron. Il suffit à nos adroits voyageurs d'un seul coup de rame pour changer à leur gré la direction de leur navire. Basile, Lucien et François n'ont pas navigué sur les eaux du bas Mississipi et sur les bayous de la Louisiane sans acquérir une cer-

taine expérience du canotage. Leur navigation sur la rivière Saint-Pierre vient encore d'ajouter à leur science nautique, aussi manœuvrent-ils avec une rare habileté leur léger canot d'écorce, et le dirigent-ils à l'aide de leurs rames comme un cheval bien dressé, qui obéit à la moindre pression de la main de celui qui le monte.

Norman, ainsi se nomme le cousin canadien, est assis à l'arrière et dirige la marche. C'est un poste d'honneur. Ce poste lui revient de droit, car il possède comme batelier plus d'expérience que les autres, et il y a déjà longtemps que dans ses courses habituelles il occupe ce poste de confiance.

Lucien, tranquillement assis à la poupe, tient dans ses mains un livre et un crayon, et s'occupe, pendant que le canot glisse à la surface de l'eau, à inscrire ses notes sur son mémorandum. Les arbres qui bordent la rive commencent à se couvrir de feuilles, et comme le bateau glisse sous la voûte formée par leurs branches touffues, notre jeune naturaliste a toute facilité de remarquer et d'étudier en passant les espèces nouvelles qu'il rencontre sur sa route.

La végétation des bords de la rivière Rouge est aussi riche que variée, mais la flore de ce pays ne ressemble guère à celle que Lucien a été à même d'étudier dans les terrains d'alluvion de la Louisiane. Cette flore appartient évidemment aux régions septentrionales, mais n'est point encore pourtant la flore des régions polaires. Le chêne, l'ormeau et le peuplier s'y rencontrent à chaque pas, aussi bien que le bouleau, le saule

et le tremble. Lucien a déjà été à même d'observer plusieurs arbres à fruits particuliers à ces contrées, entre autres le pommier sauvage, le framboisier, l'arbousier et le groseiller à grappes.

Il y a aussi rencontré l'arbre que les voyageurs appellent le poire, et que les Anglais, dans leur phraséologie prétentieuse, appellent sorbier domestique *(amelanchier ovalis)*. Cet arbre pousse en touffes ou buissons de six ou huit pieds de haut. Ses feuilles sont bipennées ; son fruit consiste en une baie rouge très-estimée des Indiens et des blancs, qui le conservent en le faisant sécher, et le font cuire de diverses manières.

L'attention de notre jeune botaniste avait encore été attirée sur d'autres arbustes en touffes dont les rives du fleuve étaient garnies, et qui lui paraissaient être un spécimen caractéristique de la végétation de ces contrées. Ces arbustes poussent à une hauteur de huit pieds, mais étendent de tous côtés des branches remarquables par la couleur grisâtre de l'écorce. Les feuilles, larges de près de trois pouces sont lobées à peu près comme celles du chêne. La saison n'était point assez avancée pour qu'on trouvât sur ces arbustes le fruit qu'ils produisent; mais Lucien n'avait pas eu besoin de voir ce fruit, qu'il connaissait parfaitement. C'est une petite baie rouge qui reesemble à la cerise ou mieux encore à la canneberge. Du reste, il tient beaucoup de ces deux fruits tant par la forme que par le goût. On l'emploie souvent en guise de canneberge dans la confection des gâteaux et

des tartes. C'est à cause de cette similitude de fruit que l'arbre qui le porte est désigné dans certains pays sous le nom de canneberge-buisson. Les Indiens de la rivière Rouge l'appellent *anepeminan* (baie d'été), de deux mots dont l'un *nepen*, signifie été, et l'autre, *minan*, veut dire baie. Par corruption, les voyageurs qui s'occupent du commerce des fourrures désignent ce fruit sous le nom de *pendina*.

C'est à l'abondance de ce fruit sur ses bords qu'un des principaux affluents de la rivière Rouge doit son nom de Pendina, dénomination qui sert aussi à désigner le célèbre établissement que lord Selkirk essaya, mais en vain, de fonder dans ces parages il y a quelques années.

Le nom scientifique de cet arbuste est difficile à retenir ; il se nomme *viburnum oxycoccos*, bien qu'il existe une autre espèce de viburnum également désignée sous le nom d'oxycoccos ; la boule de neige commune, qui sert d'ornement à la plupart de nos jardins, est une plante du même genre que la pendina, avec laquelle elle a beaucoup de ressemblance. Les feuilles et les fleurs de ces deux plantes sont absolument pareilles. Dans l'état de nature, ce doit être une seule et même plante, mais la culture a développé dans la boule de neige la fleur au détriment du fruit, et cette plante ne produit pas de baie rouge comme la pendina.

Pendant que le canot filait tranquillement sur l'eau, Lucien fit à ses compagnons une petite leçon de botanique. Norman écoute avec étonnement son savant cousin, qui connaît mieux que

lui-même les plantes et les arbres d'un pays qu'il n'a pourtant jamais visité jusque-là. Basile paraît aussi prendre un vif intérêt aux explications données par son frère.

Quant à François, la botanique et les études scientifiques l'intéressent assez peu, et il emploie son temps à toute autre chose qu'à écouter les dissertations de Lucien. Assis au centre du canot, son fusil à la main, il cherche l'occasion de tirer un coup de fusil. Cette occasion ne saurait se faire longtemps attendre, car on est, comme nous l'avons dit, à l'époque du printemps ; les oies et les canards sauvages arrivent à chaque instant du sud, et séjournent quelque temps dans ces régions avant de reprendre leur migration annuelle vers le nord.

François n'en est pas d'ailleurs à tirer son premier coup de fusil de la journée, car il a déjà tué depuis la matin trois oies sauvages, chacune d'espèce différente, et abattu quelques canards, mais cela ne suffit pas à notre insatiable chasseur, qui vient d'apercevoir sur la rivière un oiseau dont jusqu'alors il n'a pu parvenir à s'approcher.

De quelque manière qu'on manœuvrât le canot, ce volatile, aussi prévoyant que léger, avait toujours eu soin d'éviter les voyageurs, et de se tenir hors de la portée de leurs fusils. Depuis longtemps François avait le désir d'abattre un de ces oiseaux ; ce désir est encore plus fort en lui depuis qu'on navigue sur les eaux de la rivière Saint-Pierre, où il a eu occasion de rencontrer à plusieurs reprises quelques couples de ces oi-

seaux, mais malheureusement toujours hors de portée. La difficulté enflamme toujours le désir au lieu de l'éteindre, aussi ce désir contrarié est-il passé chez François à l'état de passion; joignez à cela que le gibier convoité en vaut la peine, car ce n'est rien moins que le grand cygne sauvage, ce roi si majestueux des oiseaux aquatiques.

— Frère, dit en s'adressant à Lucien, François, toujours sous le coup de sa préoccupation, laissons les viburnums et les oxicoccos et parlons, s'il te plaît, des cygnes. Tiens, en voici justement un devant nous. Quel magnifique oiseau! Je ne sais pas ce que je donnerais pour le voir au bout de mon fusil.

En parlant ainsi, François montrait du doigt le courant de la rivière où on voyait un grand oiseau blanc nager avec grâce en s'éloignant du rivage. C'était un cygne de la plus grande espèce, un cygne trompette (*cycnus buccinator*).

Il était occupé dans une rizière sur le bord du fleuve à chercher sa pâture, quand l'approche du canot et le bruit des rames lui avaient donné l'alarme. Il avait aussitôt ouvert ses grandes ailes au vent et s'était enlevé d'un vol rapide aux yeux des voyageurs, qui n'avaient pas tardé à le voir s'abattre et se plonger dans l'eau du fleuve.

Quelques mouvements de ses pattes palmées suffirent pour le porter au milieu de l'eau, et là, faisant un quart de conversion, il se dirigea en aval, et s'abandonna tranquillement au cours de l'eau.

Le point où s'opéra ce mouvement de conver-

sion ne se trouvait guère à plus de cent cinquante pas du canot. La quiétude apparente du cygne, qui permettait qu'on l'approchât de si près, fit espérer à François qu'il serait possible de s'avancer plus près encore; tout en recommandant à ses compagnons de faire force de rames, il prit son fusil et fut se porter à l'avant du canot. Basile partagea sans doute l'espérance de François, car on le vit au même instant prendre sa carabine et en examiner la capsule et le chien. Les autres voyageurs continuèrent à demeurer sur leur banc de quart pour accélérer la marche du bateau. Au bout de quelques instants le canot filait avec la rapidité d'un cheval au galop.

Le cygne, ainsi poursuivi à outrance, semblait n'avoir plus de ressource que dans ses ailes; il ne s'en servit point, cependant, il connaissait pour cela trop bien son affaire et avait trop de confiance dans sa force et dans son habileté de nageur. Il regardait le vol comme une fatigue, et paraissait enchanté de n'avoir pas besoin de recourir à ce moyen. Il lui fallait, pour suivre le courant, déployer bien moins de force que pour planer dans l'air, et en oiseau bien avisé, il prévoyait que la rapidité du courant l'aurait bientôt mis hors de danger.

L'oiseau raisonnait à merveille, et nos voyageurs ne furent pas longtemps à s'en apercevoir, car, à leur grand chagrin, la distance qui les séparait de lui, au lieu de diminuer, devenait au contraire plus considérable à chaque instant. L'oiseau avait un avantage sur ceux qui lui

donnaient la chasse. Trois forces le poussaient en avant, tandis que nos canotiers n'en avaient que deux à leur service.

Il avait pour lui le courant : nos chasseurs l'avaient comme lui. Il avait rames et gouvernail, ses pieds et sa queue, les chasseurs avaient encore ces mêmes avantages ; mais il avait la voile au vent, tandis que le canot n'avait pas dehors un seul morceau de toile. Le vent soufflait dans la direction du courant, et les larges ailes de l'oiseau, écartées de son corps et à moitié déployées, formaient comme une double voile dans laquelle s'engouffrait le souffle de la brise qui poussait le vivant esquif avec la rapidité d'une flèche.

Le cygne connaissait sans doute tous ses avantages, car on le vit bientôt s'arrêter dans sa course, et ce ne fut qu'après avoir bien calculé a distance et comparé ses moyens à ceux de ses adversaires, qu'il résolut de les distancer sur l'eau sans charger inutilement ses ailes du soin de soutenir dans l'air un corps qui ne pesait pas moins de trente livres.

Comme je l'ai dit, l'événement lui donna raison, et la chasse était à peine commencée depuis dix minutes, que l'oiseau nageur avait allongé la distance de cent cinquante pas, et que ses avantages devenaient à chaque instant plus évidents. De temps à autre il s'arrêtait, levait la tête, et poussait un cri retentissant comme le son du clairon. Ces accents frappaient les oreilles de nos voyageurs comme les éclats d'un rire moqueur adressé à leurs prétentions exagérées.

Le dépit leur eût sans doute fait abandonner la poursuite, s'ils n'avaient su qu'à quelques centaines de pas plus loin la rivière faisait un coude et tournait à droite. Arrivé à ce point, le cygne ne devait plus avoir le vent pour lui. Cette circonstance leur donna quelque espoir ; ils pensèrent qu'après avoir tourné cet angle du fleuve, ils pourraient soit approcher le cygne assez près pour le tirer, soit au moins le forcer à prendre son vol. Il était probable que si le cygne se sentait trop vivement pressé, il se déterminerait à ce dernier parti ; et quoiqu'il ne dût pas résulter pour eux un grand avantage de le voir voler, ils étaient si excités par l'ardeur de la chasse, qu'ils voulaient à tout prix jouer pièce à l'oiseau qui croyait pouvoir impunément se moquer d'eux.

On rama donc avec plus d'énergie que jamais, et la poursuite se continua avec une nouvelle ardeur. Le cygne, et le canot après lui, tournèrent l'angle du fleuve, et se trouvèreent l'un et l'autre lancés dans une nouvelle direction. Les chasseurs ne tardèrent pas à s'apercevoir que, comme ils l'avaient conjecturé, la fuite de l'oiseau se ralentissait considérablement. N'ayant plus le vent pour lui, il n'avait plus ses voiles dehors, ses ailes s'étaient rapprochées de son corps, et il n'avançait plus que par le mouvement de ses pattes et avec l'aide du courant, dont la force avait aussi diminué sensiblement ; car, à partir de l'angle en question, la rivière s'élargissait considérablement, et devenait par conséquent moins rapide. Les rôles étaient changés, c'était maintenant le canot qui gagnait sur l'oiseau, et chaque

coup de rames diminuait la distance qui séparait encore les chasseurs et le gibier. Après quelques minutes passées de la sorte, le cygne avait tellement perdu de ses avantages, qu'il n'était plus qu'à deux cent cinquante pas en avant, et que cette distance continuait à se rapprocher encore.

Il était bien loin alors de déployer en nageant la grâce qui l'avait fait admirer quelques instants auparavant ; son cou n'était plus recourbé, son corps était à moitié soulevé sur l'eau : il était évident qu'il se préparait à prendre son vol. Basile et François, qui devinaient son intention, se tinrent l'arme en joue et tout prêts à faire feu.

Au même moment on entendit au-dessus des eaux retentir un cri sauvage et strident, semblable au rire d'un maniaque.

De chaque côté du fleuve, la rive était couverte d'un bois épais, composé principalement de grands cotonniers *(populus augustifolia)*. C'était du sein de cette forêt qu'était sorti ce cri sauvage : il partait de la rive droite.

Les échos avaient à peine fini de le répéter, qu'un autre cri semblable répondit au premier. Celui-ci partait du milieu des arbres qui garnissaient la rive gauche. Ces deux cris étaient si exactement pareils, qu'on les eût dits copiés l'un sur l'autre, et qu'on eût volontiers pensé que celui qui avait poussé le dernier avait voulu se moquer de l'autre. Ces cris avaient du reste une intonation étrange, capable d'effrayer des oreilles peu habituées à ces notes aiguës ; mais nos voyageurs n'étaient pas gens à s'épouvanter pour si peu. D'ailleurs, ce cri leur était depuis

longtemps connu, c'était la voix de l'*aigle à tête blanche*.

Le cygne trompette connaissait ce cri au moins aussi bien que nos voyageurs. Cependant il parut produire sur lui un effet tout différent; une frayeur subite se manifesta dans tous ses mouvements et lui fit modifier ses plans, car au lieu de s'élancer dans les airs comme il en avait annoncé l'intention, il plongea la tête la première, et disparut bientôt sous l'eau.

Le cri sauvage, ou plutôt le rire affreux, se fit entendre de nouveau, et l'instant d'après on vit un aigle sortir du bois. Quelques coups de son aile puissante l'amenèrent au-dessus de la place où le cygne avait plongé. L'oiseau de proie se mit à y planer, tandis que sa femelle, partie de l'autre rive, accomplissait à peu près la même manœuvre.

Le cygne se vit bientôt forcé de venir respirer à la surface de l'eau, mais à peine sa tête sortait du gouffre, que l'aigle se laissa tomber du haut des airs en poussant de nouveau sa note aiguë. Le cygne s'attendait sans doute à cette attaque, et avant que l'aigle eût pu arriver jusqu'à la surface de l'eau, il plongea et disparut de nouveau. Il était temps; l'aigle arrivait avec la rapidité de la foudre, mais trop tard cependant, car ses pieds effleurèrent l'eau sans atteindre la proie. L'oiseau, désappointé, poussa un cri de rage et remonta dans les plaines de l'air, où il se mit à voler en cercle. Sa femelle venait de le rejoindre, et tous deux tournaient en sens contraire, attendant avec avidité une nouvelle apparition de leur victime.

Le cygne revint bientôt à la surface, mais il était sur ses gardes, et avant que ses ennemis eussent pu l'atteindre, il avait une troisième fois disparu.

Le cygne est ordinairement un assez médiocre plongeur; mais les circonstances étaient pressantes, et faute de mieux il usait de ce moyen. Ce stratagème ne devait pourtant pas le sauver. Bientôt la nécessité de respirer le ramena encore à la surface. Ses apparitions devenaient de plus en plus rapprochées; le pauvre oiseau commençait à se fatiguer, et il était à craindre qu'il n'eût bientôt plus la force de plonger assez vite pour éviter les redoutables serres de ses ennemis. Tel est en effet le résultat ordinaire de ces sortes de luttes, à moins pourtant que le cygne n'abandonne la plaine liquide pour les champs de l'air, ce qui lui arrive quelquefois.

Celui dont il est ici question n'avait pas mis son espoir dans ses ailes; il avait aperçu près de la rive une grande touffe de joncs *(scirpus lacustris)* et il croyait pouvoir s'y cacher, il dirigeait de ce côté sa fuite entre deux eaux. A chaque plongeon il se rapprochait davantage de ces joncs, jusqu'à ce qu'enfin il reparut à quelques pieds de leurs tiges; puis il replongea une dernière fois et on ne le revit plus. Sans aucun doute il s'était allé cacher au milieu de ces plantes, le corps entièrement dans l'eau, et la tête seule au dehors. Les larges feuilles des nénuphars entremêlées aux joncs dérobaient son corps aux regards, et sa tête blanche se confondait avec des fleurs de même couleur qui couvraient les espaces vides de ce fourré aquatique.

Les aigles qui avaient suivi tous ses mouvements volaient maintenant autour de la touffe de joncs, dont l'extrémité de leurs longues ailes rasait de temps à autre les tiges élancées et fleuries. Ils poussaient des cris de désappointement et de rage, le tout en vain; car leur vue, toute perçante qu'elle fût, ne pouvait parvenir à découvrir la retraite du fugitif. Il est probable qu'ils fussent demeurés longtemps à cette place, si le canot, qui pendant tout ce temps s'était rapproché du cygne, ne les avait forcés par sa présence à songer à leur propre sûreté. La vue des chasseurs finit par les décider à la retraite, et les deux oiseaux de proie s'envolèrent en aval de la rivière, laissant pour adieu à nos amis un cri plus sauvage et plus strident encore que les autres.

— Je crois que nous allons avoir un cygne à notre souper, dit François en tenant son fusil prêt à faire feu.

Le canot avait mis le cap sur les joncs dans lesquels on avait vu disparaître le cygne. En quelques coups de rame on fut au milieu des plantes aquatiques, qui se courbèrent avec un léger frolement sous la pression du bateau. Mais ces joncs étaient si épais et si rapprochés les uns des autres, que nos canotiers, à leur grand désappointement, reconnurent qu'il était impossible de rien voir au milieu de ces herbes à une distance de plus de cinq à six pieds autour du canot. D'un autre côté, il n'était pas prudent de s'engager trop avant dans ce fouillis d'herbes avec un canot d'écorce que le moindre obstacle con-

traignait à donner de la bande, et auquel un rien pouvait faire perdre l'équilibre. D'ailleurs les herbes aquatiques étaient si épaisses, qu'on ne pouvait ramer au milieu d'elles qu'avec une difficulté extrême; on demeurait même pendant quelques instants stationnaires et captifs au milieu des grands joncs qui arrêtaient la marche de tous côtés.

Convaincus bientôt qu'il n'y avait pas moyen de poursuivre la chasse dans de pareilles conditions, nos jeunes gens résolurent de revenir en arrière et de reprendre la pleine eau.

Pendant ce temps, Marengo avait été envoyé dans les joncs, et on le voyait nager de côté et d'autre et plonger de temps en temps. Marengo n'était pas naturellement un chien très propre à aller à l'eau; mais son éducation complète de chasseur avait comblé cette lacune, et l'habitude qu'on lui avait fait prendre de plonger dans les marais de la Louisiane l'avait depuis longtemps familiarisé avec l'élément liquide; aussi ses maîtres n'avaient-ils qu'une crainte, c'est qu'il ne fît partir le cygne.

Ces craintes étaient fondées. Marengo avait été envoyé à l'eau un peu trop tôt, car, avant que le canot fût débarrassé des joncs qui entravaient sa marche, on entendit le chien pousser quelques aboiements, puis le bruit d'un plongeon, auquel succédèrent de violents battements d'ailes. C'était le grand oiseau blanc qui s'élevait dans les airs.

Les chasseurs étaient pris à l'improviste, et avant qu'aucun d'eux eût pu le mettre en joue, le cygne se trouvait hors de la portée de leurs armes. Basile et François jugèrent qu'il était inu-

tile de perdre sur lui leur poudre et leur plomb, et durent se résigner, quoiqu'à regret, à réserver leur coup pour une meilleure occasion.

Après avoir quitté les joncs, le cygne s'éleva perpendiculairement dans l'air. Les oiseaux de cette espèce ont d'habitude le vol très [illegible] et montent quelquefois jusqu'à perte de vue. Comme les oies et les canards sauvages ils ne se posent jamais par terre, et s'abattent toujours au contraire sur la surface de l'eau. Notre cygne trompette ne voulait pas déroger à ces habitudes, et son intention était évidemment de s'éloigner de ces lieux dangereux pour gagner quelques eaux plus sûres, peut-être celles du grand lac Winnipeg.

Quand l'oiseau fut arrivé à une hauteur d'environ trois cents pieds, il prit la ligne horizontale et vola en suivant la direction du fleuve. Son vol était parfaitement régulier, et l'on entendait de temps en temps descendre des hauteurs de l'air la note aigue de sa trompette retentissante. L'oiseau semblait se livrer au bien-être qu'éprouve toute créature qui vient d'échapper à un grand danger; car, sans aucun doute, le pauvre animal se croyait dorénavant en sûreté. Mais combien son imagination le trompait!

Mieux eût valu pour lui s'élever à quelques centaines de pieds plus haut ou pousser son cri de triomphe d'une voix un peu plus modeste, car ce cri avait été entendu. Un autre cri lui répondit bientôt; c'était le rire saccadé de l'aigle à tête blanche.

Au même instant on vit monter en l'air deux

oiseaux de cette espèce, évidemment ceux qui avaient quelque temps auparavant donné la chasse au pauvre cygne. Ils ne s'élevèrent point verticalement comme avait fait l'oiseau aquatique, mais décrivirent au contraire deux spirales ascendantes, dont les anneaux s'entrecoupaient. Ils se dirigèrent tous deux vers un point où ils voulaient couper la ligne suivie par le cygne dans son vol horizontal.

Les yeux du cygne n'avait pas tardé à découvrir les oiseaux de proie, et devinant leurs intentions, le fugitif avait abandonné la ligne horizontale pour reprendre la verticale ; le cou tendu et la tête allongée, il s'était remis à monter dans les cieux avec une rapidité effrayante. Mais quelque puissant que fût son vol, ses ailes avaient à supporter trente livres de chair et d'os, tandis que le plus grand des deux oiseaux de proie, l'aigle femelle, avec une envergure plus étendue que celle du cygne, ne pesait pas plus de sept ou huit livres. La conséquence de cette différence de poids ne tarda pas à se manifester, et le cygne avait à peine fait deux cents mètres dans la direction perpendiculaire, qu'on aperçut à la même hauteur l'aigle femelle qui commençait à décrire ses spirales autour de lui. Le cygne se replia alors sur lui-même, suivit une ligne descendante, puis tout d'un coup remonta de nouveau en faisant retentir les airs de notes plaintives, dont l'écho affaibli arrivait pourtant jusqu'à la terre.

Mais, hélas ! efforts superflus. Après une courte série de manœuvres et d'évolutions, l'aigle, qui se rapprochait toujours de sa victime, finit par

s'élancer sur elle au moment où elle descendait, et à planter dans une de ses ailes l'extrémité crochue de ses oncles acérés. Le membre blessé pendit bientôt inerte, et le cygne incapable de soutenir plus longtemps son vol commença à descendre en roulant sur lui-même. Mais la direction qu'il suivait dans sa chute ne devait pas l'amener sur la terre ; il paraissait au contraire devoir tomber au milieu de la rivière. Ce n'était pas là le compte des aigles, auxquels il en eût coûté beaucoup de peine et de travail pour amener le cadavre sur la rive. Aussi, dès que le mâle, qui volait au dessous, vit que sa compagne avait atteint l'oiseau, il arrêta son vol ascensionnel, et déployant le parachute de sa queue en éventail, demeura stationnaire et comme assis sur l'air. Il n'eut pas longtemps à attendre, l'objet blanc passa en tourbillonnant devant ses yeux, rapide comme l'éclair, l'oiseau de proie s'élança sur lui, le saisit avec ses puissantes serres, et ne le lâcha qu'après lui avoir donné une direction qui l'éloignait de la rivière. Quelques instants après on entendit craquer les branches des arbres, puis un bruit sourd annonça la chute d'un corps ; c'était le cygne qui venait de toucher la terre.

On vit encore les aigles quelques instants dans l'air, ils se dirigeaient vers le point où leur victime était tombée, et bientôt on les vit disparaître à leur tour entre les cimes des grands arbres.

Le canot fut bientôt amarré à la rive ; François et Basile sautèrent sur le sol en compagnie de Marengo, et partirent à la recherche des oiseaux.

Ils ne tardèrent pas à trouver le cygne ; le pauvre animal était entièrement mort et couché sur le dos, dans la position où l'avaient placé ses meurtriers. Une large et profonde blessure se voyait à sa poitrine, et le sang qui en était sorti à flots avait souillé l'éclat de son plumage de neige.

Quant aux deux aigles, effrayés par la présence de Marengo, qui devançait ses maîtres, ils avaient pris la fuite, sans laisser à nos deux chasseurs le temps de les tirer.

Le soleil qui brillait au milieu de sa carrière annonçait à nos jeunes voyageurs qu'il était l'heure de la halte méridienne. Le cygne offrait à chacun l'espoir d'un repas succulent ; on alluma le feu et l'on ne négligea rien pour avoir un rôti digne de l'appétit de ceux qui devaient lui faire honneur.

Pendant ces préparatifs les frères et le cousin de Lucien lui demandèrent quelques renseignements sur les cygnes d'Amérique.

CHAPITRE IV.

LES CYGNES D'AMÉRIQUE

— Mes amis, dit Lucien, je vais vous narrer tout ce que je sais sur les cygnes, et ce tout là, je vous assure, n'est pas bien considérable, car l'histoire naturelle de ces oiseaux à l'état sauvage est encore fort peu connue. Leur timidité et la vivacité de leurs allures ne permettent guère ni de les

approcher ni de faire d'observations sur leur compte. D'un autre côté, ont l'habitude d'émigrer chaque année et de passer plusieurs mois dans les solitudes désolées des régions arctiques. Ces contrées, comme vous savez, sont dépourvues d'habitants ; de là, sur cet oiseau, absence complète de renseignements.

Quelques espèces du genre vivent sous les zones tempérées ; celles-ci sont mieux connues.

On a longtemps cru qu'il n'y avait qu'une seule espèce de cygne ; on en distingue aujourd'hui plusieurs, qui diffèrent entre elles par la forme, la couleur, la voix et les habitudes.

Blanc comme un cygne est une expression qui a cours partout et qui est peut-être aussi vieille que l'usage de la parole. Cependant j. m'imagine qu'elle produirait un singulier effet aux oreilles des naturels de l'Australie, qui sont accoutumés à voir des cygnes d'une couleur tout opposée, car en dépit du proverbe les cygnes de l'Australie sont noirs comme des corbeaux.

D'après Brehm, savant qui s'est beaucoup occupé de l'histoire naturelle des cygnes, il y a en Europe quatre espèces différentes de ces oiseaux. Ces quatre espèces sont blanches, bien qu'on rencontre parfois des cygnes qui ont à la tête et au cou des teintes d'un rouge orangé. Deux de ces espèces sont à gibbosité, c'est-à-dire qu'elles portent à la partie supérieure du bec une espèce d'excroissance ou de protubéracce. L'une de ces dernières cspèces est le cygne gibbeux à tête blanche de Brehm (*cycnus gibbus*) ; l'autre est connue sous le nom de cygne à tête d'or (*cycnus*

olor). Cette dernière espèce est désignée par quelques naturalistes sous les noms de cygnes muets et de cygnes domestiques, parce qu'elle est en effet celle qui s'apprivoise le plus facilement, et que tous les cygnes qu'on voit en France, en Angleterre, dans les parcs, sur les lacs et sur les étangs appartiennent à cette classe. Les deux autres espèces européennes sont désignées par le même Brehm sous le nom de cygnes chantant, à cause de leur cri, qui est très-fort et s'entend à une grande distance.

Le cygne noir d'Australie (*cycnus niger*) a été naturalisé en Europe, où il est surtout affectionné par les Anglais. Sa grande taille et sa beauté en font un des principaux ornements des pièces d'eau. Ce cygne est une espèce de tyran très-jaloux de ses droits et de ses propriétés. Il ne permet à aucun autre oiseau de l'approcher, et repousse à grands coups d'aile ceux qui tentent de le faire.

Jusque dans ces derniers temps on a cru qu'il n'existait en Amérique qu'une seule espèce de cygnes, c'était une erreur. On en compte maintenant trois espèces bien distinctes. La plus connue est celle désignée sous le nom de *cygne siffleur (cycnus americanus)*. Cette espèce est très-répandue sur les bords de l'Atlantique, dans les Etats peuplés les premiers par les Européens ; c'est pour cette raison que les naturalistes ont été à même de l'observer de plus près. Ce cygne passe généralement pour être le même que le *cycnus ferus*, l'une des espèces chantantes de l'Europe. La chose, cependant, n'est pas très-certaine, et pour ma

part j'inclinerais à croire que ce sont deux espèces différentes, car les œufs du cygne américain sont verdâtres, tandis que ceux de son congénère d'Europe sont bruns avec des taches blanches. Le cygne siffleur a quatre pieds et demi de long; du moins c'est là sa taille ordinaire, quoique quelques mâles atteignent des proportions plus fortes et mesurent jusqu'à cinq pieds. Son plumage est blanc, à l'exception de la tête et de la partie supérieure du cou, où l'on remarque des teintes cuivrées. De l'angle du bec à l'œil on remarque un petit espace sans plumes et d'une nuance jaune très brillante.

Ces cygnes ont, comme ceux des autres espèces, peu de goût pour l'eau salée. On ne les voit que très-rarement sur la mer, et quand on les y rencontre c'est toujours dans le voisinage des côtes, aux lieux où il croît certaines herbes marines propres à leur nourriture. On ne les voit pas d'ordinaire sur les grands lacs, où ils ne s'établissent jamais qu'à défaut d'autres eaux plus à leur convenance. Il leur faut le voisinage de la terre; cette prédilection tient à ce que les cygnes ne plongent point pour chercher leur nourriture dans les eaux comme nombre d'autres oiseaux aquatiques; mais qu'ils la cueillent ou plutôt la récoltent à la surface, à l'aide de leur long cou, que la nature a si merveilleusement approprié à cet usage.

Leur nourriture consiste en racines de plantes aquatiques, principalement de celles qui sont farineuses. Comme ces plantes croissent de préférence dans les eaux ombragées des petits lacs et sur le bord des rivières, les cygnes fréquentent

de préférence les eaux de cette nature. Quoique leur régime soit surtout végétal, il ne l'est cependant pas exclusivement, et ils mangent souvent des grenouilles, des insectes et des petits poissons.

Contrairement aux habitudes des canards et des oies, qui aiment à se poser à terre, les cygnes préfèrent de beaucoup se poser à la surface de l'eau. Cela s'explique par la difficulté qu'ils éprouvent à marcher. Mais dans l'eau et dans l'air ces oiseaux sont véritablement chez eux. L'air est un élément qui leur est aussi favorable que l'eau, et leur vol y est si rapide qu'il est difficile de les tirer, surtout quand ils ont le vent pour eux. On croit qu'avec cet avantage la vitesse de leur vol peut être évaluée à cent milles par heure.

Pendant la mue, ils deviennent incapables de voler, mais ils ne sont guère plus faciles à prendre, car ils ne sortent pas de l'eau et nagent si rapidement qu'un canot ne peut les suivre, quelque bien conduit qu'il soit. A l'aide de leurs larges ailes, qu'ils déploient au vent comme une voile, ils atteignent en nageant une vitesse presque égale à celle d'un bâtiment à voiles. Quand ils se voient poursuivis de près, ils plongent pour dérouter le chasseur, qui a presque toujours besoin pour s'emparer d'eux d'avoir recours à son fusil.

Le cygne siffleur est un oiseau de passage; chaque année à l'arrivée du printemps, il émigre dans le nord et revient au sud avec la saison d'automne. La cause qui détermine ces oiseaux à ces longs voyages annuels est un mystère dont la nature s'est jusqu'à présent réservé le secret.

Quelques savants prétendent qu'en se dirigeant vers le nord ils n'ont d'autre but que de chercher des régions inhabitées, où ils puissent élever leurs petits en toute sécurité. Cette explication me paraît d'autant moins suffisante que les déserts de l'Amérique ne sont pas tous sous les latitudes septentrionales; on trouve dans le sud, et jusque sous l'équateur, de vastes contrées où le cygne pourrait vivre en paix sans craindre la présence de l'homme. Une seconde opinion consiste à dire que sous les tropiques les petits lacs et les étangs où les cygnes font leur résidence ordinaire se séchant pendant l'été, ces oiseaux se voient dans la nécessité d'émigrer vers des régions plus froides et surtout plus humides.

Cette explication, très suffisante sans doute pour les cygnes, les autres oiseaux d'eau et les échassiers, ne rend aucun compte des émigrations d'oiseaux d'un autre genre, tels que les cailles et les hirondelles.

Les cygnes siffleurs obéissent à cette loi générale, et émigrent chaque printemps vers le nord. Ils vivent dans ces régions sur les îlots dont sont parsemés les innombrables lacs qu'on rencontre à chaque pas à l'extrémité nord du continent américain. Dans les marais, ils paissent sur les partie de terrain non submergées et sur les promontoir res qui s'avancent dans l'eau. Ils ont toujours soin de choisir leur demeure de telle sorte, que lorsqu'ils sont dans leur nid ils peuvent embrasser du regard tout le pays environnant et découvrir de loin l'approche d'un ennemi. Le sommet du dôme qui sert de demeure au rat musqué, est

une place que les cygnes adoptent volontiers pour y poser leur nid. Ces petites maisons, semblables à celles des castors, sont ordinairement placées au milieu de marais inabordables, et comme elles ne sont occupées par leurs propriétaires que pendant la saison d'hiver, elles se trouvent pendant l'été entièrement à la disposition des cygnes. Ces oiseaux pratiquent un grand trou sur le toit et le remplissent avec les herbes et les joncs qu'ils trouvent dans le voisinage. C'est là leur nid.

La femelle du cygne siffleur pond de six à huit œufs, et les couve pendant une période de six semaines. Au bout de ce temps les petits cygnes sortent de la coquille tout couverts d'un épais duvet d'un gris bleuâtre. Durant le temps de l'incubation, la femelle du cygne veille sur ses œufs avec la plus grande sollicitude. A chaque instant sur le qui-vive, elle a toujours la tête tournée du côté où elle craint le danger. Quand le temps est mauvais et que le vent est froid et violent, elle prend la position qui lui semble la plus propre à garantir contre le fléau les objets de sa vive sollicitude. Et si son nid se trouve placé sur un promontoire, elle se place toujours de manière à avoir la tête tournée du côté de la terre, car elle est presque sûre que ce n'est pas du côté de l'eau que sortiront les ennemis. C'est de la terre en effet que viennent non-seulement l'homme, mais encore le wolverène *(gulo luscus)*, le lynx *(felis canadensis)*, le renard et le loup.

Les Indiens prennent souvent les cygnes femelles sur leur nid à l'aide de lacs. Ces lacs sont

fort simples; ils consistent en un nœud coulant fait avec un boyau de daim. On les place pendant l'absence de l'oiseau auprès du nid, du côté qui lui sert d'entrée, car c'est une remarque qu'on a faite : ils entrent dans leur nid par un côté et en sortent par l'autre. Ce lacet doit être préparé avec la plus grande adresse, et surtout avec des mains propres; aussi les Indiens ont-ils toujours soin de se les laver avant de toucher les lacets. Sans cette précaution, les cygnes, qui ont l'odorat très subtil, s'apercevraient de la présence du danger et s'abstiendraient pendant quelque temps de s'approcher de leur nid, si même ils n'abandonnaient tout à fait leurs œufs.

Beaucoup d'autres oiseaux font comme le cygne et désertent leur nid aussitôt qu'ils s'aperçoivent qu'il a été découvert.

— Mais en voilà assez sur le cygne siffleur, continua Lucien, passons maintenant au cygne trompette.

C'est le plus grand de tous les cygnes d'Amérique, et il n'est pas rare de trouver des oiseaux de cette espèce qui mesurent cinq pieds depuis la naissance du bec jusqu'à l'extrémité de la queue. Cette dénomination de trompette *(buccinator)* sous laquelle on désigne ce cygne, lui a été donnée à cause de la ressemblance de son cri, entendu de loin, avec une note de trompette ou de clairon.

Cet oiseau est blanc, avec le bec et les pieds noirs. La partie supérieure de sa tête et de son cou sont teintés d'orange comme chez le précédent, mais il est dépourvu des taches jaunes placées chez ce dernier entre l'œil et les mandibules.

On le distingue facilement du sifffeur tant à son cri qu'à son extérieur, car il est beaucoup plus grand.

Ses habitudes sont les mêmes, seulement il est plus sociable que le précédent, et on le rencontre quelquefois par troupes de six ou huit. Le siffleur, au contraire, ne se voit jamais que par couples, et très souvent aussi on en rencontre d'isolés.

Une autre différence dans les habitudes de ces deux oiseaux consiste en ce que le cygne trompette émigre de meilleure heure vers le nord; c'est le premier oiseau qui paraît dans ces régions, si on en excepte toutefois les aigles. Il pousse au sud jusqu'au 61° de latitude, mais leplus ordinairement il ne sort pas du cercle polaire.

Il construit son nid de la même manière que le siffleur; mais ses œufs sont beaucoup plus gros. L'un de ces œufs suffit au déjeûner d'un homme d'un appétit ordinaire sans qu'il soit besoin d'y ajouter ni pain ni quoi que ce soit.

Le cygne trompette arrive souvent dans le nord avant que les lacs et rivières soient dégelés. Il est alors obligé de chercher sa nourriture sur les courants et près des chutes d'eau. Ces lieux, plus couverts que ceux qu'il fréquente d'habitude, permettent aux Indiens de l'approcher plus facilement, et c'est surtout à cette époque que ces peuplades détruisent un grand nombre de ces oiseaux.

Hors de ces circonstances, cet oiseau est très difficile à approcher. François a dû s'en apercevoir. Les Indiens ne le tuent qu'avec des canardières chargées à balle.

La troisième espèce de cygnes américains est connue sous le nom de cygne de Bewick *(cycnus Bewickii)* du nom de ce naturaliste. C'est le plus petit des trois; il n'a guère que quatre pieds de long et ne pèse pas plus de quatorze livres, tandis que le siffleur pèse communément vingt livres, et qu'il n'est pas rare de trouver des trompettes du poids énorme de trente livres.

Le cygne de Bewick passe pour être de la même espèce que l'un des cygnes chantants décrits par Brehm. Son plumage est si semblable à celui du siffleur, qu'on les confond ordinairement; la taille et la grosseur servent seules à les distinguer à première vue.

Ces trois espèces de cygnes américains, malgré leur grande ressemblance, ont cependant un caractère distinctif à l'aide duquel il est facile de les classer; le trompette a vingt-quatre plumes à la queue; le siffleur en a vingt, et les autres espèces n'en comptent que dix-huit.

Des trois cygnes que nous venons de mentionner, le cygne de Bewick est celui qui émigre le plus tard vers le nord. On trouve ordinairement son nid dans les îles de la mer Polaire. Ce nid, construit de tourbe, est d'une dimension gigantesque, long de six pieds, large de cinq avec deux pieds d'épaisseur. C'est au sommet de cet amas de tourbe que se trouve le nid proprement dit, large trou rond d'environ deux pieds de diamètre. Ses œufs sont d'un blanc sale tachetés de roux.

CHAPITRE V.

CHASSE AUX FLAMBEAUX.

Quelques jours après, nos voyageurs arrivèrent à l'établissement dit de la rivière Rouge. Ils ne s'y arrêtèrent que peu de temps, et après s'y être procuré quelques articles dont ils avaient besoin, ils reprirent leur voyage, et naviguèrent vers le lac Winnipeg.

Les cygnes se montraient plus nombreux qu'auparavant; mais ils n'étaient pas moins sauvages, et tous les efforts de François pour tuer un de ces oiseaux furent inutiles. Le jeune homme avait le plus grand désir d'abattre cette sorte de gibier, car si d'un côté le dîner qu'il avait fait avec le rôti du cygne l'avait mis en goût de la chair de ces oiseaux, d'un autre leur sauvagerie l'avait piqué au jeu. La difficulté doublait la tentation, car François était en cela comme tous les chasseurs, et pensait que son mérite serait d'autant mieux constaté, que le gibier était plus précieux et plus difficile à atteindre.

Mais, en dépit de ses efforts, François n'avait pas été heureux, et l'on était arrivé à vingt milles du lac Winnipeg sans qu'il eût trouvé l'occasion de tirer un seul cygne. Il ne s'était pas non plus trouvé d'aigle disposé à chasser le cygne pour lui, et force lui avait été de souper sans ce rôti, qu'il appréciait fort.

Norman voyant combien François était dési-

reux de tuer un de ces oiseaux, essaya de l'aider de ses conseils.

— Mon cousin, lui dit-il un soir qu'ils se laissaient tranquillement aller au fil de l'eau, tu désires donc bien tuer un cygne?

— Oh! oui, répondit François, et si tu peux m'indiquer le moyen de réussir à cette chasse, je te promets de te donner ce couteau.

En parlant ainsi, le jeune Landi montrait à son cousin un joli petit couteau qu'il portait dans sa poche.

Un couteau n'est pas dans le pays des fourrures une chose de mince importance, car avec un couteau on peut acheter un cheval, une tente, un bœuf, et, ce qui paraîtra plus extraordinaire, une femme. Cela s'explique par la grande difficulté de se procurer cet instrument dans un pays où il faut faire plusieurs centaines de milles pour trouver le moindre objet fabriqué, et par le peu de cas que les sauvages font du beau sexe. Aussi les chasseurs et les Indiens attachent-ils le plus grand prix à cet objet. D'ailleurs le couteau que François offrait à son cousin était remarquablement beau, et celui-ci avait à plusieurs reprises exprimé le désir d'en devenir propriétaire. Aussi ne se fit-il pas prier pour accepter la proposition.

— Je ne demande pas mieux, répondit-il, mais il faut pour cela que tu te décides à faire plusieurs milles pendant la nuit. A cette condition, je te promets de te faire tirer un cygne trompette, peut-être même plusieurs.

— Qu'en pensez-vous, frères? dit François en

s'adressant à Basile et à Lucien. La proposition vous convient-elle, et n'y voyez-vous pas d'objection?

— Aucune, répondit Lucien.

— Ni moi, ajouta Basile. Au contraire, la chose me va à merveille. Je suis pour ma part très curieux de connaître le plan de notre cousin, d'autant mieux que je n'ai jamais entendu parler du moyen d'approcher les cygnes.

— Tant mieux, répondit Norman, car alors j'aurai le plaisir de vous apprendre la méthode employée par les Indiens, qui chassent le cygne pour se procurer sa peau et ses plumes, dont ils font commerce avec les postes d'échange. J'espère que nous pourrons essayer la chose cette nuit même, ajouta-t-il en regardant en l'air; il n'y a pas de lune et le ciel est sombre, c'est un excellent temps pour la réussite de notre projet.

— Est-il donc nécessaire qu'il fasse nuit noire? demanda François.

— La plus sombre est la meilleure, répondit Norman, et si je ne me trompe, il va faire ce soir aussi noir que dans un four. Mais nous avons quelques préparatifs à faire, le soleil va bientôt se coucher, et il nous reste bien juste le temps nécessaire. Abordons, et dépêchons-nous le plus possible.

— Oui, c'est cela, abordons, répliquèrent tout d'une voix les trois frères.

On tourna l'avant du canot vers la rive, et quand on n'en fut plus qu'à quelques pas, on s'arrêta. La quille des bateaux d'écorce n'est pas construite de manière à pouvoir toucher le fond

sans qu'il en résulte de grands dommages, et il est indispensable d'employer les plus grands ménagements tant pour met're ces embarcations à flot que pour les conduire à terre.

Quand on a arrêté l'embarcation, les voyageurs sautent dans l'eau et gagnent la rive à pied. Un ou deux restent dans le canot pour le maintenir en place. La cargaison est déchargée, et, cette cette opération terminée, on retire facilement hors de l'eau le canot allégé et on le porte sur la côte, où on le tient renversé de manière que le fond puisse sécher facilement. Ces bateaux d'écorce sont si fragiles, que le moindre choc contre terre suffirait pour les mettre hors de service et il n'est pas rare d'en voir qui sont mis en pièces au premier contact un peu rude avec le sol; c'est pour cette raison qu'ils exigent les plus grands soins. Il est fort dangereux aussi de se tenir debout dans ce canot, car il chavire facilement, et la plus légère oscillation suffit pour faire tomber à l'eau et la cargaison qu'il porte et les hommes qui le montent; aussi les voyageurs, une fois qu'ils y sont entrés, doivent-ils se tenir assis pendant toute la traversée et faire le moins de mouvements possible. Chaque fois qu'on descend à terre pour y passer la nuit, on met le canot à sec, comme nous l'avons dit plus haut. Cette dernière précaution est indispensable, car l'écorce étant de sa nature poreuse et spongieuse, finirait, après un séjour trop prolongé dans la rivière, par s'imprégner tellement d'eau, que le canot deviendrait lourd et d'une marche très difficile. Quand on a soin, en abordant, de le renverser la quille en

haut, on le retrouve le lendemain matin sec et léger. De la sorte, au commencement de la journée il est toujours moins lourd que le soir, et plus on avance vers la nuit, plus il devient difficile à manœuvrer.

Nos jeunes voyageurs, après avoir pris terre et avoir renversé leur canot, s'occupèrent de faire cuire leur souper. Ce repas fut expédié plus rapidement que d'ordinaire, car ils étaient pressés par le désir de commencer leur chasse au cygne, qu'ils avaient le dessein de ne pas prolonger plus tard que minuit. Ce fut Lucien qui se chargea de la cuisine pendant que Norman procédait, avec l'aide de Basile et de François, aux préparatifs de la chasse. François, intéressé plus que personne au résultat de l'expédition, ne perdait aucun des mouvements de son cousin. Pas un de ses gestes ne lui échappa.

Voici ce que fit Norman.

Il entra dans le bois accompagné de François, et s'arrêta après une centaine de pas auprès d'un arbre d'une espèce particulière. C'était un bouleau, arbre facile à reconnaître à son écorce blanche et polie comme de l'argent. Avec son couteau de chasse il traça deux cercles sur l'arbre, l'un à quelques pouces du sol et l'autre à quatre pieds plus haut, et rejoignit ces deux cercles à l'aide d'une incision longitudinale faite avec la pointe de son couteau ; après quoi il introduisit la lame sous l'écorce, qu'il souleva à peu près comme on procède pour écorcher un animal. L'arbre avait un pied de diamètre, ce qui donnait à l'écorce enlevée par ce moyen une

largeur d'environ trois pieds, car, comme vous le savez sans doute, dans un cercle ou dans un cylindre le diamètre est à la circonférence dans le rapport d'un à trois.

Norman et François retournèrent ensuite près du bivouac, emportant avec eux leur grand morceau d'écorce. Cette écorce fut développée, mais non pas entièrement cependant, et de manière qu'il y restât encore une certaine courbure ; la convexité formée par la partie extérieure fut noircie avec de la poudre de charbon préparée à cet effet par Basile sur les indication de Norman, puis à l'extrémité du morceau d'érorce un pieu fut solidement attaché. Il ne restait plus qu'à fixer ce pieu dans le canot près de l'avant et dans une position verticale, de manière que le morceau d'écorce se trouvât au niveau des bancs de rameurs avec son côté concave tourné en avant, pour former une espèce de rideau capable de cacher les canotiers et de les dérober à la vue de ce qui se trouvait placé devant eux.

Quand tout fut ainsi préparé, Norman jeta la hache sur son épaule et retourna dans le bois. Cette seconde course avait pour objet de se procurer un certain nombre de nœuds de pin résineux (*pinus rigida*) qu'il savait devoir rencontrer infailliblement en ce lieu. L'arbre qu'on cherchait fut en effet bientôt découvert par les yeux perçants de François, qui accompagnait son cousin comme la première fois. Cet arbre, qui n'avait pas moins de soixante pieds de haut, avait à sa base douze à quinze pouces de diamètre. L'écorce en était épaisse, noirâtre, ru-

gueuse et couverte de crevasses et de fissures. Ses feuilles ou aiguilles étaient longues de trois pouces et rassemblées par groupe de trois, dont chacun était réuni à sa base par un étui de couleur brune. Ces bouquets de feuilles sont ce qu'on appelle en botanique des faisceaux.

Les cônes ou fruits de cet arbre étaient un peu mois longs que les feuilles, à peu près de la grosseur d'un œuf de poule, et disposés entr'eux par petits paquets de trois ou quatre. François remarqua que l'arbre était très-branchu, et que par conséquent il y avait dans le bois un très-grand nombre de nœuds. La présence de ces nœuds rend ce bois très-difficile à travailler, et l'on ne l'estime guère que pour la résine qu'il contient ; il est excellent pour le chauffage, et s'emploie pour cet usage dans toutes les parties des Etats-Unis, où il pousse. Presque tout le bois à feu qu'on débite dans les grandes villes d'Amérique, sous le nom de pin, provient des arbres dont il est ici question.

François pensait que son compagnon avait l'intention d'abattre un de ces arbres, il se trompait ; tel n'était pas le projet de Norman, qui ne s'était arrêté devant le pin découvert par son cousin que pour s'assurer qu'il était bien de l'espèce voulue. Quand il en eut bien constaté l'identité, il s'en éloigna en marchant les yeux fixés en terre. Au bout de quelque temps, il s'arrêta de nouveau, mais cette fois près d'un arbre qui gisait à terre, où il avait sans doute été renversé par quelqu'ouragan. La chute de cet arbre

devait dater de loin, car le tronc était à moitié pourri. En se penchant pour examiner ce tronc mort, François constata qu'il appartenait, comme l'arbre précédent, à l'espèce des pins résineux.

C'était apparemment ce que cherchait Norman, car il se mit aussitôt à jouer de la hache et abattit une grande quantité de nœuds résineux qu'il ramassa ensuite et renferma dans un sac ; après quoi il retourna au bivouac et annonça à ses compagnons que tous ses préparatifs étaient terminés.

Sur cette affirmation, on s'assit pour souper. Le repas consistait en viande sèche, avec accompagnement de biscuit et de café. La navigation de la journée avait excité l'appétit de nos voyageurs, et chacun fit honneur au festin.

Aussitôt qu'on eut fini de manger, le canot fut remis à l'eau avec le morceau d'écorce disposé à l'avant de la manière que nous avons décrite plus haut. Devant cette écorce, et également sur l'avant du bateau, on plaça une poêle à frire qu'on attacha solidement par le manche et qu'on remplit de nœuds résineux, tout prêts à être allumés au besoin. Ces arrangements terminés, les chasseurs attendirent la nuit pour se mettre en route.

La direction de leur chasse devait leur faire descendre la rivière, et comme cette direction était aussi celle de leur route, ils continuaient leur voyage en chassant, et faisaient ainsi d'une pierre deux coups. Cette considération n'était point à dédaigner, aussi nos chasseurs, enchan-

tés de leur projet, se mirent-ils à causer gaiement en attendant la nuit.

Elle vint enfin, et, comme l'avait annoncé Norman, il fit bientôt noir comme dans un four ; c'était le moment désiré. Chacun entra doucement dans le canot, s'assit à sa place, et l'on se mit à descendre le courant. Norman s'était placé en avant dans le but de surveiller sa poêle à frire ; près de lui se trouvait François, tenant en main son fusil double chargé de chevrotines de la grosseur de celles dont on se sert en Angleterre pour chasser ces oiseaux, et qu'on appelle pour cette raison plomb à cygne.

Après François venait Basile, armé de sa carabine ; il était assis juste au milieu du canot. Lucien, d'une humeur plus pacifique et mauvais chasseur comparativement à ses frères, était installé à l'arrière et tenait l'aviron, bien moins pour accélérer la marche du canot que pour la guider et même la modérer au besoin.

Telle était la disposition dans laquelle on s'avançait silencieusement.

Norman alluma bientôt la résine, dont les lueurs rougeâtres commencèrent à se réfléchir dans l'eau en projetant leurs rayons jusque sur les deux rives de la rivière. C'était un coup d'œil charmant. Les arbres colorés par la flamme, encadraient, comme un double rideau de pourpre le fleuve, qui semblait rouler de l'or en fusion. Les rayons lumineux n'éclairaient cependant qu'une demi-circonférence, car par suite de la manière dont le pot à feu avait été placé derrière l'écorce, l'autre moitié du cercle demeurait dans

une obscurité que le contraste faisait paraître encore plus profonde.

On peut dès lors apprécier tout l'avantage des dispositions prises par Norman. Grâce à ces arrangements, de l'avant du canot, on découvrait distinctement toute la rivière à une distance de plusieurs centaines de pas ; aucun objet, quelle que fût sa dimension, ne pouvait échapper aux canotiers ; on eût vu un bouchon flotter sur l'eau, à plus forte raison devait-on facilement apercevoir les cygnes que leur grosseur et l'éclat de leur plumage signalaient de loin aux regards. Derrière le canot, au contraire, régnait l'ombre la plus épaisse. De la sorte, tout ce qui se trouvait placé sur la rivière au-dessous du canot ne pouvait apercevoir que le pot à feu qui se détachait sur un fond aussi noir que l'ébène. Car, comme je crois l'avoir dit plus haut, le côté convexe de l'écorce était tourné vers l'avant ; et de cette manière le pot à feu se trouvait renfermé dans une espèce d'habitacle ouvert d'un seul côté, de sorte qu'aucun des rayons partis de ce centre lumineux ne pouvait arriver sur les canotiers, interceptés qu'ils étaient par l'écorce protectrice. Grâce à cette disposition, ceux-ci pouvaient voir parfaitement tous les êtres vivants qui se trouvaient en aval, sans courir aucun risque d'être aperçus par eux.

— Cette manière d'agir, ajouta Norman, n'est pas particulière aux cygnes, et j'ai souvent employé cette ruse avec succès à la chasse aux daims. Je me suis posté maintes fois près des abreuvoirs fréquentés par ces animaux, et je les

ai toujours vus, loin de s'effrayer de la lumière, s'en approcher au contraire à petite distance.

Ses cousins le crurent d'autant plus volontiers, qu'ils avaient eux mêmes chassé le daim aux flambeaux dans les fôrets de la Louisiane, où cette chasse est désignée sous le nom de chasse aux feux, et qu'ils avaient toujours tué beaucoup de gibier. Ces animaux, sur lesquels la lumière exerce sans doute une sorte de fascination, demeurent le cou tendu et les yeux fixés sur la torche portée par l'un des chasseurs, tandis que les autres les ajustent à leur aise en prenant pour point de mire leurs yeux étincelants. Basile et ses frères ne voyaient pas de raison pour qu'il en fût autrement des cygnes que des daims.

Au surplus, s'il leur fût resté quelques doutes, l'expérience n'aurait pas tardé à les dissiper, car au moment où le canot tournait un angle du fleuve, on aperçut trois gros objets dont la blancheur tranchait sur la surface de l'eau. Du premier coup d'œil, nos chasseurs reconnurent les oiseaux qu'ils cherchaient, bien qu'à la lueur des torches les objets en vue parussent beaucoup plus gros que des cygnes ordinaires, mais leurs longs cous recourbés qu'on distinguait parfaitement, rendaient toute erreur impossible, et l'on poussa le canot tout droit sur eux.

Pendant que nos chasseurs s'avançaient, un des oiseaux poussa le cri sonore qui lui a valu son nom. Ce cri se répéta plusieurs fois à de courts intervalles.

— J'ai entendu dire, murmura François à l'o-

reille de Basile, que le cygne chante avant de mourir. Je voudrais bien que celui-ci ne fît pas mentir le proverbe.

Et, ce disant, François se mit à rire de sa plaisanterie.

Basile fit comme lui, et Lucien, qui avait entendu cette observation de son jeune frère, ne put s'empêcher d'imiter leur exemple.

— Je crains bien, répondit Basile, que tu ne te fasses illusion; car quelque bonne volonté qu'on y mette, il n'y a pas dans ce cri de quoi trouver un chant, et je crains bien que ces gaillards-là ne jouent encore longtemps de la trompette.

Cette saillie de Basile redoubla la gaieté générale, et chacun de rire encore plus fort qu'auparavant. Toutefois ces rires étaient étouffés avec soin, et pouvaient s'entendre tout au plus à une dizaine de pas. C'était ce qu'on pouvait appeler des rires silencieux.

Mais l'affaire qui commençait à prendre une tournure sérieuse mit bientôt fin à cette gaieté. On n'était plus guère qu'à deux cent cinquante pas des oiseaux ; la plus grande prudence devenait indispensable. Les chasseurs arrêtèrent l'ordre de leurs feux. Basile devait tirer le premier sur l'un des oiseaux au repos ; de son côté François, aussitôt après le coup de son frère, devait tirer les autres oiseaux au vol et décharger sur eux ses deux coups s'il en était besoin.

Un instant après, Basile jugeant la distance convenable, épaula sa carabine et lâcha la détente; le coup partit; et l'on vit l'un des cygnes

agiter convulsivement ses ailes, puis retomber lourdement sur l'eau et y demeurer sans mouvement. Les deux autres s'enlevèrent aussitôt, mais au même moment on entendit une double détonation : François avait déchargé ses deux coups non sans succès, car un des deux cygnes tomba dans l'eau avec une aile brisée.

Basile avait tué son cygne et l'on s'en empara aisément. L'oiseau blessé par François fut d'une capture plus difficile, il fallut longtemps lui donner la chasse avec le canot; on finit pourtant par le prendre, mais il vendit chèrement sa vie et se débattit si vaillamment que François eut le poignet tout endolori d'un coup de la seule aile qui lui restât. Son courage ne lui servit pourtant de rien, et les deux pauvres oiseaux se trouvèrent bientôt côte à côte au fond du canot.

C'étaient un mâle et une femelle de la plus grande dimension.

CHAPITRE VI.

Le naufrage.

Le bruit des coups de feu avait fort effrayé tous les cygnes qui se trouvaient dans le voisinage, et il n'était pas probable qu'on parvînt à en tirer d'autres sans descendre plus loin sur le fleuve; c'est pourquoi nos chasseurs, après s'être assuré la possession des deux oiseaux qu'ils avaient tués, se mirent à ramer bravement à la recherche d'autre gibier.

Leur travail eut bientôt sa récompense, car ils avaient à peine fait un demi-mille qu'ils découvrirent une autre bande de cygnes. Ces nouveaux oiseaux se laissèrent approcher aussi facilement que les premiers; trois furent abattus, à la grande satisfaction de François, qui, pour sa part, en tua deux coup sur coup. On poursuivit la route, et l'on eut encore la chance de rencontrer des siffleurs et d'en tuer un. Quelques cents pas plus loin, on abattit un nouveau trompette, ce qui, de compte fait, ne donnait pas moins de sept cadavres de cygnes dans le canot.

Ces gros oiseaux remplissaient littéralement tout le bateau, et vous jugez si nos chasseurs aux flambeaux étaient contents et fiers de leurs exploits. Mais la soif de détruire est insatiable chez le chasseur, et trop souvent il répand plus de sang qu'il n'en faudrait pour satisfaire à ses besoins. Nos jeunes destructeurs ne se trouvèrent pas satisfaits d'un résultat aussi beau, et se remirent encore à la poursuite des cygnes.

A peu de distance du lieu où ils avaient tué leur dernière victime, la rivière faisait un nouveau détour. En tournant l'angle de la rive, ils furent tout à coup frappés par un bruit qui ressemblait à celui produit par une cataracte ou par une chute d'eau.

Ils tressaillirent à ce bruit inattendu, et parurent d'abord alarmés.

— N'y a-t-il pas près de là une chute d'eau? demandèrent les trois frères à Norman.

Mais Norman n'en savait pas plus qu'eux, n'ayant jamais navigué sur la rivière Rouge. Il

ne pouvait donc pas dire s'il y avait ou non des chutes d'eau sur ce fleuve: seulement il ne le croyait pas. Pour aller dans le Sud, il avait pris une autre route, remontant la rivière Winnipeg et traversant le lac des Pluies, le lac des Bois et le lac Supérieur. Cette dernière route est celle ordinairement suivie par les employés de la baie d'Hudson, et c'était aussi celle que Norman avait choisie de préférence.

Dans leur incertitude, nos voyageurs arrêtèrent leur canot et écoutèrent attentivement. Le bruit produit par l'eau ne paraissait pas fort éloigné; il provenait évidemment ou d'un rapide ou d'une chute d'eau : ce ne pouvait être autre chose.

Après avoir longtemps écouté, on finit par conclure que le bruit ne venait point de la rivière Rouge même, mais bien de quelque affluent de la rive droite; et ce fut dans cette croyance qu'on remit le canot en mouvement et qu'on continua à descendre le fleuve avec les mêmes précautions que précédemment.

Les conjectures de nos jeunes voyageurs ne tardèrent pas à se vérifier. A mesure qu'ils s'avançaient, le bruit se dessinait à chaque pas plus distinctement à droite, et ils arrivèrent bientôt à un point où ils pouvaient facilement distinguer un courant rapide qui se jetait à droite dans la rivière Rouge. Cette circonstance était d'autant plus facile à constater, qu'on voyait à la surface de l'eau s'agiter une écume blanche, produite sans doute par quelque chute qui ne devait pas être très-éloignée.

Nos chasseurs, désormais sans crainte, continuèrent leur route, et se trouvèrent en peu d'instants par le travers du confluent de la rivière tributaire du fleuve qui les portait. A trente pas à peine, on apercevait une grande cascade, d'où l'eau tombait en mugissant d'une hauteur de plusieurs pieds. Ils se trouvaient alors dans le courant produit par cet affluent, et se sentaient emportés avec une rapidité qui rendait superflu le travail des rameurs.

Au même instant une bande de cygnes attira leur attention, c'était la troupe la plus considérable qu'ils eussent encore vue ; ils comptèrent au moins une vingtaine de ces oiseaux, chose fort rare, comme Norman ne manqua pas de le leur faire remarquer : car on ne voit pas ordinairement plus de six ou sept cignes ensemble, et on les rencontre le plus souvent par couples isolés.

Il y avait là un coup magnifique à faire. Norman crut devoir prendre son fusil, et Lucien, préposé à la direction du canot, ne voulant pas abandonner sa part d'une si belle proie, s'arma comme les autres de son léger fusil pour être prêt à tout événement.

Les choses étaient disposées de telle sorte qu'il n'y avait qu'à maintenir le canot dans la ligne du courant pour arriver en plein sur les cygnes.

On approcha sans efforts de la troupe d'oiseaux, et les chasseurs se trouvèrent bientôt assez près d'eux pour distinguer leurs coups tendus et l'air étonné avec lequel ils fixaient la lumière mou-

vante. Il est probable que ces nouveaux cygnes poussèrent à cette vue le même cri que les précédents; mais on ne les entendit pas, car le bruit de la chute était assez fort pour couvrir leur voix.

Basile et Norman commencèrent le feu et tirèrent en même temps, François ne se fit pas attendre et déchargea ses deux coups. La mousqueterie fût close par Lucien. Trois oiseaux furent tués sur le coup; un quatrième, grièvement blessé à l'aile, plongea dans le fleuve. Le reste de la bande s'éleva en l'air et disparut bientôt dans l'obscurité.

Pendant que cette manœuvre s'accomplissait, le canot. que Lucien avait un moment cessé de diriger, fut pris en travers par un remous du courant et fut tourné de l'avant à l'arrière, de telle sorte que les rayons du pot à feu éclairaient non plus le bas, mais au contraire le haut de la rivière : tout ce qui était en aval se trouva, par suite, plongé dans l'obscurité la plus profonde.

Pendant que nos voyageurs s'efforçaient de replacer le canot dans sa direction première, un nouveau bruit qui vint frapper leurs oreilles les glaça d'effroi et leur fit pousser un cri de terreur. Ce bruit ressemblait au premier, mais il partait de la rivière elle-même. Sans aucun doute il provenait d'une cataracte, vers laquelle nos voyageurs se sentaient emportés avec une rapidité qu'ils ne pouvaient plus maîtriser.

— Ferme ! à vos rames ! les rapides , les rapides ! s'écria Norman d'une voix tonnante en même temps qu'il se précipitait sur un aviron.

En un clin d'œil tout fut trouble et consternation, la peur fit oublier la prudence, et dans leurs mouvements inconsidérés les voyageurs imprimèrent au canot de telles oscillations que ses bords entrèrent presque dans l'eau.Au même moment le canot fut retourné par un autre remous du courant, et le bas de la rivière se présenta aux yeux de nos voyageurs. Ce fut un terrible spectacle. Aussi loin que la vue pouvait s'étendre, on ne distinguait qu'une écume blanchissante violemment emportée par la rapidité du courant. Des blocs de rochers présentaient d'espace en espace leurs têtes pointues, autour desquelles l'eau venait se briser avec fureur. Ce n'était point une cataracte, car il n'en existe pas sur le cours de la rivière Rouge ; mais c'était, chose non moins terrible, un rapide capable de chavirer et d'engloutir les voyageurs imprudents.

Les cygnes furent bien vite oubliés, les morts furent adandonnés au caprice de l'eau, et le blessé put fuir en toute liberté. Les chasseurs avaient en effet bien autre chose à faire qu'à s'occuper de leur gibier, il fallait à tout prix arrêter la course du canot avant qu'il fût arrivé dans le rapide.

C'était dans ce but que chacun avait saisi une rame ; mais en dépit de leurs efforts, ils s'aperçurent bientôt que le canot subissait la fatale influence du courant, et qu'il était emporté avec plus de rapidité que jamais. Leurs coups d'avirons n'aboutissaient à rien.

En quelques secondes le canot se trouva en plein rapide, et fila avec la rapidité d'une flèche. Une grosse pointe de rocher se dressait juste au

milieu du fleuve, le courant venait s'y briser avec bruit en faisant jaillir de chaque côté des masses d'écume blanchissante. C'était contre cet obstacle que le canot était entraîné. Le frêle esquif avait encore fait un mouvement de conversion, la lumière éclairait de nouveau la partie supérieure du fleuve, et les malheureux voyageurs ne pouvaient voir le dangereux rocher. D'ailleurs, ils l'auraient aperçu qu'ils n'auraient pu l'éviter; le canot échappait à leur direction et tourbillonnait sans but au gré du courant qui l'emportait. Tout d'un coup une nouvelle conversion fit entrevoir l'obstacle; trop tard! c'était précisément au moment où le canot le rencontrait.

Pendant quelques instants l'esquif, pressé contre le rocher par la force du courant, demeura immobile; mais ses parois étaient trop faibles contre de pareilles attaques, elles cédèrent, et l'eau entra dans l'intérieur. Basile, toujours calme et froid dans le danger, s'aperçut aussitôt de cette terrible circonstance; le canot sombrait, il ne restait plus qu'à se tirer de là comme on pourrait. Son parti fut bientôt pris, il jeta sa rame, saisit son fusil, et cria à ses compagnons de s'élancer sur le rocher. Chacun lui obéit sans hésiter, et nos quatre voyageurs sautèrent suivis de Marengo.

Le canot ainsi allégé tourbillonna un instant, puis partit emporté par le courant. L'instant d'après il rencontra une autre pointe de rocher à laquelle il s'accrocha par ses bords. L'eau pénétra alors à flots dans l'intérieur, et l'on vit les cygnes, les robes de buffalo, les couvertures et

tout le bagage emportés par les vagues furieuses. La poêle fut renversée, la résine enflammée tomba en crépitant dans le fleuve, où elle s'éteignit aussitôt, laissant nos voyageurs méditer dans l'obscurité l'horreur de leur situation.

CHAPITRE VII.

LE PONT DE CUIR.

Le canot était perdu, et avec lui tout ce qu'il contenait, ou du moins peu s'en fallait, nos voyageurs n'ayant sauvé que leurs couteaux, leurs fusils, leurs cornes à poudre et leurs sacs à plomb, tous objets qu'ils portaient sur leur personne. Il y avait encore cependant une autre chose qui avait été sauvée du naufrage, c'était une hache, que Basile avait eu la précaution de jeter sur le rocher au moment où il abandonnait lui-même le canot qui sombrait. Tout le reste, vêtements, robes de buffalo, couvertures, cygnes, ustensiles de cuisine, sacs de provisions, café, farine et viande sèche, tout était perdu, irrévocablement perdu. Chacun de ces objets, selon sa pesanteur spécifique était ou entraîné au fil de l'eau, ou coulé à fond, et demeurait accroché entre les pierres dont le lit du fleuve était hérissé. Ils étaient donc perdus, bien perdus, il n'y avait plus à y penser, et nos voyageurs, jetés sur une pointe de rocher au milieu du courant, ne possédaient plus que les habits qu'ils

avaient sur le dos et les armes qu'ils tenaient à la main. Leur position n'était pas belle.

L'événement avait été si imprévu, le choc si soudain et si terrible, que pendant quelques minutes ils demeurèrent à la place où ils venaient de sauter, immobiles et terrifiés, et sans trouver un mot à s'adresser les uns aux autres. Ils cherchaient des yeux le canot, trop sûrs, il est vrai, qu'il avait sombré, mais incertains encore du sort des objets précieux qu'il contenait.

L'obscurité, déjà fort sombre, était rendue plus épaisse encore par le contraste produit par la subite extinction du flambeau ; et tout ce qu'on pouvait distinguer, c'était une masse d'écume blanche comme les cygnes qu'ils avaient tués, et que le courant ballottait en faisant entendre un mugissement sourd qui résonnait à leurs oreilles comme un glas de mort.

Ils demeurèrent longtemps accablés par l'horreur de la situation dans laquelle cet accident les avait jetés. C'est qu'en effet leur position était terrible : ils se trouvaient sur une misérable pointe de rocher, au milieu d'un torrent, et, pour comble de calamité, tout le pays qui les environnait était complètement désert ; il n'y avait pas un seul établissement à plusieurs milles à la ronde. Le plus proche était fort éloigné, et il fallait pour y arriver traverser d'immenses forêts et de nombreux cours d'eau. Des marais et des lacs interceptaient la route, et ce voyage, aussi long que pénible, ne pouvait être accompli à pied.

Heureusement qu'aucun de nos jeunes voya-

geurs n'était homme à se désespérer. Tous connaissaient le danger, et avaient déjà échappé plus d'une fois à des périls plus grands que celui-ci. Aussi, dès qu'ils furent bien convaincus de la perte de leur canot et de tous les objets qu'il contenait, au lieu de s'abandonner à des lamentations stériles, ils se mirent à réfléchir sérieusement au moyen d'améliorer leur position.

Il n'y avait rien à faire pendant tout le reste de la nuit. Quitter le rocher avant le jour était chose impraticable et à laquelle il ne fallait même pas songer. Ils étaient au milieu d'un rapide dont le lit était hérissé de pointes de rochers contre lesquelles l'eau se brisait avec une extrême violence. Il était donc au-dessus de la puissance humaine de gagner la rive pendant l'obscurité. L'essayer eût été le comble de la démence; c'est ce que nos jeunes voyageurs eurent bientôt compris.

Le seul parti qui leur restât, c'était de demeurer où ils étaient jusqu'au retour de la lumière; aussi ils s'assirent sur le rocher, et se préparèrent à y passer la nuit.

Ils étaient pressés les uns contre les autres, et ne songeaient guère à dormir; le lieu où ils se trouvaient n'était pas en effet une chambre à coucher bien confortable.

Cependant la fatigue les accablait, et il arrivait de temps à autre que l'un d'eux fermait les yeux, laissait tomber sa tête sur sa poitrine, et s'abandonnait à une sorte de demi-sommeil; mais ce repos n'était pas de longue durée, et le dormeur

se réveillait bientôt en sursaut sous l'impression de quelque songe pénible.

Les naufragés parlaient peu, car toute conversation était rendue excessivement difficile par le bruit de l'eau, qui couvrait la voix, et il fallait, pour se faire entendre, crier de toute la force de ses poumons, comme des voyageurs qui causent en omnibus sur une route pavée.

Ils avaient aussi très froid, car, bien qu'ils n'eussent été que légèrement mouillés à leur sortie du canot, ils n'avaient ni par-dessus, ni couverture, ni robe de buffalo, et se trouvaient exposés sans défense à la fraîcheur de la nuit; et il est bon de dire qu'aux environs du lac Winnipeg les nuits sont loin d'être chaudes. Ces contrées ne se trouvent cependant que sous le 50e degré de latitude, et l'on sait que sous ce parallèle, le nord de l'Europe, en Angleterre, par exemple, les nuits de printemps ne sont pas rigoureuses. Mais il ne faut pas oublier qu'à latitude égale la température est beaucoup plus froide en Amérique qu'en Europe, et que pour trouver dans les deux pays la ligne que les météorologistes appellent isothermale, il faut se rapprocher de l'équateur bien plus en Amérique qu'en Europe.

Nos voyageurs étaient donc gelés jusqu'aux os, et ce ne fut pas sans un véritable sentiment de joie qu'ils virent le jour poindre dans le sommet des arbres d'abord, puis s'étendre bientôt après jusque sur les rives du fleuve. Aussitôt que la lumière fut assez vive pour leur permettre de distinguer les objets, ils se préoccupèrent du moyen de gagner la terre. Tous quatre étaient

d'habiles nageurs, et une rivière de la largeur de celle qu'ils avaient à leurs pieds n'eût été pour eux qu'une bagatelle. Ils se fussent même trouvés sur l'une des rives de la rivière Rouge qu'ils se seraient fait fort d'atteindre bientôt l'autre rive, pourvu qu'on leur laissât choisir un endroit où le courant permît de traverser sans trop de danger.

Mais dans leur position, la chose était bien différente, et sur leur rocher ils n'avaient pas le choix du lieu, car les rapides les entouraient de tous côtés, et le lit du fleuve était parsemé de tant de rochers, qu'il était plus que probable que s'ils osaient essayer de gagner une des rives à la nage, ils seraient emportés et noyés par le courant, sinon brisés contre les pierres. Tel fut en effet le spectacle que le jour, en se levant, vint montrer à leurs yeux. Leurs appréhensions redoublèrent, et ils sentirent plus que jamais la nécessité de sortir de cette position ; mais comment faire, c'était là la difficulté.

La rive droite, qui était la plus éloignée, paraissait en revanche être la plus facile à aborder de ce côté; le courant n'était pas aussi rapide, et l'eau semblait aussi moins profonde. Il fut résolu qu'on vérifierait la chose, et Basile descendit dans l'eau. A la consternation générale il perdit bientôt pied et fut obligé de retourner à la nage sur le rocher, qu'il eut toutes les peines du monde à regagner. La distance qui séparait le rocher de la rive droite était d'environ cent cinquante pas. La surface de l'eau était d'espace en espace hérissée de rochers, dont quelques-uns

sortaient de près de trois pieds et présentaient à l'œil l'aspect d'un champ couvert de tombes.

Lucien, après avoir observé cette disposition des lieux, dit à ses compagnons que si l'on avait seulement une corde on pourrait l'attacher à l'une de ces pierres, gagner la pierre voisine, puis la suivante, et de la sorte arriver jusqu'à la rive.

L'idée n'était sans doute pas mauvaise, mais elle n'avançait guère les choses, car il fallait une corde, et tout ce qu'on en avait possédé avait sombré dans le naufrage ainsi que les courroies et les lassos. Il ne leur restait que les courroies de cuir qu'ils portaient en bandoulière, et c'était beaucoup trop peu pour l'usage auquel on les destinait. Il fallait une corde assez forte pour supporter le poids d'un homme emporté par un courant rapide, ce qui doublait et triplait même le poids de l'homme, et assez longue pour aller d'un rocher à l'autre.

Toutes les pensées se tendirent vers le même objet; cette corde était le moyen de salut, il fallait à tout prix l'obtenir. Chacun se défit à l'instant de tous les galons et courroies qu'il pouvait avoir sur lui, et on les attacha bout à bout. Malheureusement le résultat de cet essai fut pour nos voyageurs la conviction de l'insuffisance de la corde, et pas moyen de rien trouver pour l'allonger! C'était désespérant!

Heureusement nos héros étaient des gens de ressource, accoutumés depuis longtemps à se tirer des plus mauvais pas, et la difficulté des circonstances leur suggéra une idée. Norman et Basile parurent tout d'un coup avoir la même pensée,

car on les vit de concert, et comme s'ils se fussent donné le mot, déboucler leur ceinture et mettre bas leur tunique de peau. Les autres devinèrent aussitôt leur pensée, et comprirent qu'il était question de couper les vêtements en lanières afin de fabriquer une longue corde.

Chacun mit la main à l'ouvrage, François et Lucien tenaient les tuniques, tandis que Basile et Norman jouaient du couteau. De la sorte, en moins de rien le rocher se trouva couvert de rubans de peau de deux pouces de large et d'un mètre de long. On les ajusta solidement en les nouant bout à bout, de manière à en former une corde qui n'avait pas moins de quarante pieds de long. A l'une des extrémités on pratiqua une boucle par laquelle on fit passer l'autre bout, et l'on eut ainsi un nœud coulant à l'instar des lassos dont se servent les Mexicains et les Indiens.

La corde était prête, il n'y avait plus qu'à en faire usage, ce soin revenait de droit à Basile, car l'aîné des trois frères maniait le lasso de manière à rendre jaloux tous les gauchos du Mexique. Il s'était servi de cet instrument maintes et maintes fois, et toujours avec succès, pour chasser les buffles sur les prairies d'Opelousas et sur celles d'Attakapas.

Ce fut donc Basile qui s'arma de la corde, puis il se plaça sur la partie la plus élevée du rocher après avoir pris la précaution de replier le lasso et de placer le rouleau sous son bras gauche. Il tenait la corde de la main droite, près de l'extrémité où se trouvait le nœud coulant, et la faisait

tourner avec force autour de sa tête. Pendant ce temps ses compagnons, pour ne pas gêner ses mouvements et ne pas se trouver dans le cercle décrit par la corde, s'étaient couchés sur le rocher, où ils se tenaient immobiles. Quand Basile crut que l'élan était suffisant, il lâcha la corde, qui partit en avant avec un long sifflement.

Un cri poussé par François annonça la réussite de l'entreprise. En effet, le nœud coulant, lancé par une main sûre, s'était enroulé sur le sommet pointu d'un rocher situé à quelque distance de là. Un mouvement de Basile suffit pour l'y consolider à tel point qu'il n'y avait plus aucun danger de le voir se détacher.

Ce premier point accompli, l'autre extrémité du lasso fut attaché solidement à l'une des saillies du rocher sur lequel se trouvaient nos voyageurs. De la sorte, la corde était parfaitement tendue, et présentait une ligne horizontale située à environ un pied au-dessus de l'eau.

Les jeunes voyageurs se préparèrent alors à quitter leur rocher. Les fusils et la poudre furent empaquetés de manière que l'eau ne pût leur causer aucun dommage, puis chacun prit une lanière de peau et se l'attacha autour des reins, de manière à former une ceinture, qui embrassait également la corde et était destinée à les soutenir dans le voyage à la force des poignets qu'ils allaient exécuter. Basile passa le premier, c'était l'aîné de la troupe, et d'ailleurs il réclama cette priorité comme un droit. C'était pour lui un devoir d'essayer le pont qu'il avait construit.

Le pont était bien établi, car il soutint admi-

rablement le poids du corps de Basile, considérablement augmenté cependant par l'action incessante du courant. Ce passage ne s'effectua pas sans que le jeune homme déviât légèrement de sa route, poussé qu'il était par la force du rapide. La corde se tendit avec violence, et l'aventureux voyageur parvint, quoique avec peine, à gagner le second rocher, où il s'installa en sûreté.

Pendant ce temps, ses compagnons suivaient tous ses mouvements avec une inquiétude plus facile à comprendre qu'à décrire, et dès qu'ils lui virent atteindre l'autre extrémité de la corde et s'installer sur le rocher, ce fut un chœur d'applaudissements et de cris de joie.

Lucien passa le second et fut suivi par François, qui, en dépit du danger et du désagrément de la position, trouva moyen de rire aux éclats pendant tout le temps qu'il mit à se hisser sur la corde. Ses frères étaient moins tranquilles que lui, et surveillaient son passage avec une anxiété visible; leurs craintes ne se réalisèrent pas, et tout alla pour le mieux. François passé, vint le tour de Marengo; on l'attacha à la corde, et le brave chien passa aussi heureusement que ses maîtres.

Norman fut le dernier à traverser ce pont de cuir; il eut comme les autres le bonheur de le faire sans accident, et nos cinq voyageurs, le chien y compris, se trouvèrent enfin réunis sur une pointe de rocher tout juste assez grande pour qu'ils puissent s'y tenir debout.

Mais là se présentait une autre difficulté à laquelle ils n'avaient pas encore songé. Il y avait

un autre bras du rapide à traverser avant d'arriver au lieu où l'eau se trouvait assez paisible pour qu'on put s'y hasarder à la nage. Nos voyageurs s'étaient déjà bien aperçus de cette circonstance, mais ils ne s'en étaient pas préoccupés davantage, ayant aperçu en même temps un autre rocher sur lequel ils espéraient réussir à attacher le nœud coulant de la corde. C'était bien résonné sans doute, mais la difficulté provenait maintenant de la corde elle-même. Cette corde était engagée par ses deux extrémités, et comment détacher celle qui tenait au premier rocher qu'on venait de quitter. Sans doute l'un des naufragés pouvait retourner sur ce rocher et defaire le nœud, mais alors comment ferait-il pour rejoindre les autres ? Tel était le problème à résoudre ; ni les uns ni les autres ne savaient comment s'y prendre.

La partie du rapide qui leur restait à traverser n'était pas moins dangereuse que celle qu'ils venaient de passer, et il ne fallait pas espérer la franchir à la nage sans s'exposer à être emporté par le courant et brisé contre les rochers, à moins d'employer pour en sortir le moyen qui leur avait déjà réussi, mais pour cela il fallait la corde, et la corde n'était plus à leur disposition.

Chacun se taisait, réfléchissant à part soi au moyen de défacher la corde. — La chose est impossible, dit l'un deux au bout de qulque temps.

— Je le crois comme toi, répondit un autre, essayons de faire une seconde corde, il nous reste nos guêtres et la blouse de François, peut-être cela nous suffira-t-il.

Ce dernier avis, ouvert par Norman, fut appuyé par François et Lucien, et les trois jeunes gens étaient déjà en train de défaire leurs guêtres, quand Basile les arrêta d'un mot :

— Stop ! dit-il.

— Qu'y a-t-il donc, demanda Lucien ?

— Je crois que j'ai trouvé le moyen de détacher l'autre extrémité de la corde : en tout cas je veux essayer, cela ne nous coûtera ni beaucoup de temps, ni beaucoup de peine.

— Que prétends-tu faire, mon frère ?

— Serrez-vous les uns contre les autres, dit Basile, en me laissant le plus de place possible, et regardez-moi faire.

On se serra ainsi que le demandait Basile. Pendant ce temps, celui-ci découvrit la batterie de son fusil, qu'il avait soigneusement enveloppée dans un morceau de peau de daim, s'affermit sur ses pieds, et parut se disposer à faire feu. C'était en effet son attention, car l'instant d'après on le vit epauler sa carabine et viser avec soin. Ses compagnons le regardaient faire en silence, ils avaient deviné son projet et attendaient l'événement.

L'extrémité de la corde nouée autour du rocher que les jeunes gens venaient de quitter était disposée de telle sorte qu'une partie du nœud coulant se trouvait en face de l'autre rocher, d'où on pouvait l'apercevoir facilement. C'était précisément ce nœud coulant que Basile visait en ce moment, et sur lequel il avait l'intention de tirer.

La lanière était trop large pour qu'il pût espérer la couper d'une seule balle, mais il comptait

faire en plusiers coups ce qu'il ne pouvait faire en un seul. D'ailleurs, en suppospnt qu'il ne pût parvenir à trancher le nœud, il était cependant possible encore qu'en frappant sur le rocher les balles modifiassent assez la disposition de la corde pour qu'on pût finir de la détacher en la tirant à force de bras.

Qand Basile se crut bien assuré de son coup, il lâcha la détente, l'arme partit, et l'on vit s'élever du point où la balle avait frappé un nuage de poussière ; en même temps plusieurs fragments de rochers se détachaient et tombaient dans l'eau.

— Bravo ! bravo ! cria François plus prompt à parler que les autres. et qui comme eux avait vu que le coup avait porté juste et qu'une partie du rocher avait volé en éclats.

Pendant que Basile rechargeait, Norman prit son fusil et tira. Le coup fut bon, moins bon pourtant que celui de Basile, ce qui n'était pas étonnant, car peu de tireurs sont capables d'accomplir un pareil haut fait. et je suis sûr qu'on n'en trouverait pas beaucoup de cette force, même parmi les trappeurs et les chasseurs de profession. Le résultat de ce second coup fut tel, cependant, qu'on put reconnaître que la corde était déjà presque à moitié coupée. Ce que voyant, François la saisit par l'extrémité qui se trouvait à sa portée, et halu dessus avec force ; mais ce fut en vain, la corde résista à tous ses efforts. De guerre lasse il la laissa là. et attendit l'effet du second coup que Basile se préparait à tirer.

Ce dernier avait fini de recharger son arme. Il prit son temps, visa avec soin et tira une se-

conde fois On voyait toujours la corde enroulée autour du rocher par son extrémité, tandis que le milieu, que la tension avait fait allonger, plongeait dans le courant. Mais à peine on venait d'entendre le bruit de l'arme, qu'on vit l'extrémité de la corde se détacher et tomber dans l'eau.

Un cri joyeux de François annonça le succès de l'entreprise.

La corde fut alors facilement retirée de l'eau. Basile s'en servit comme la première fois, et parvint à l'enrouler autour d'un nouveau rocher. Ce second pont volant fut traversé avec autant de facilité que l'autre, et tout le monde arriva sain et sauf à cette troisième station. Toutes les difficultés se trouvaient vaincues ; à partir de ce point la rivière était praticable, nos jeunes gens se jetèrent bravement à l'eau et atteignirent enfin la rive, non sans peine, mais au moins sans encombre.

CHAPITRE VIII.

CHÈVRES ABUSÉES.

Voilà donc nos voyageurs échappés au danger. Ils sont en sûreté sur la rive; mais si nous nous donnons la peine de réfléchir aux circonstances dans lesquelles ils se trouvent, nous conviendrons facilement que leur position n'est pas des plus gaies. En effet, ils sont au milieu d'un désert, et n'ont à leur disposition pour en sortir ni

chevaux ni bateau. Ils ont perdu tout ce qu'ils possédaient, à l'exception de leurs armes et d'une hache. Deux d'entre eux se sont vus forcés de sacrifier leur tunique, et doivent avoir beaucoup à souffrir du froid sous des latitudes où la saison rigoureuse se prolonge souvent pendant une partie de l'été. Il ne leur reste pas un vase pour faire cuire leur nourriture; de plus, ils n'ont ni viande, ni pain, ni quoi que ce soit pour apaiser leur faim, et ils ne doivent plus compter désormais pour leur alimentation que sur leurs fusils, qu'ils ont heureusement sauvés du naufrage avec leurs munitions de chasse.

Sitôt que nos héros se virent sur la rive, leur première pensée fut de se procurer quelque chose à manger. Ils n'avaient rien pris depuis longtemps, et commençaient à se sentir très-affamés. Par un mouvement unanime que leur dictait sans doute leur estomac à jeun, ils levèrent les yeux vers les arbres et se mirent à inspecter les branches, dans l'espoir d'y découvrir quelque animal bon à manger, quadrupède ou oiseau, peu leur importait, pourvu que le gibier fût assez gros pour leur fournir à déjeuner Les bois semblaient d'un aspect giboyeux; mais les apparences sont souvent trompeuses, et nos quatre affamés ne découvrirent absolument rien.

Ils ne se découragèrent pas cependant, et persuadés par l'aspect des lieux qu'il ne pouvait manquer de se trouver du gibier dans le voisinage, ils prirent leurs dispositions en conséquence. Lucien et François demeurèrent chargés de faire du feu, tandis que Basile et Normand

s'éloignèrent à la recherche de l'objet qu'on devait faire cuire devant le feu qui se préparait.

Moins d'une heure après, Norman revint portant un animal sur ses épaules. Les deux jeunes Landi reconnurent dans ce gibier une ancienne connaissance, l'antilope à cornes fourchues (*antilope furcifer*), ainsi nommée de la forme de ses cornes, qui se terminent par une petite fourche.

Norman appelait cet animal une chèvre, assurant que c'était le nom sous lequel le désignaient habituellement les marchands de fourrures; tandis que les voyageurs du Canada le distinguent au contraire par la dénomination de cabri. Lucien ne s'y laissa pas tromper, car il connaissait cet animal depuis longtemps et savait très-bien qu'il n'appartenait point à l'espèce des chèvres, mais bien à celle des antilopes, et que c'était le seul animal de cette espèce qu'on trouvât dans l'Amérique du Nord.

Ce quadrupède est originaire de la prairie, et on ne le trouve pas actuellement dans l'Est au delà des limites de ces prairies.

Il ne se rencontre pas non plus très-avant dans le Nord, car c'est un animal incapable de supporter un grand froid. Autrefois, il y a deux cents ans, il fréquentait les côtes de l'océan Atlantique, à en croire du moins le père Hennepin, qui, dans ses relations de voyage parle de chèvres tuées dans le voisinage du Niagara, et fait de ces prétendues chasses une description qui ne peut s'appliquer qu'aux antilopes à cornes fourchues.

C'est à tort, je le répète, qu'on s'obstine à ran-

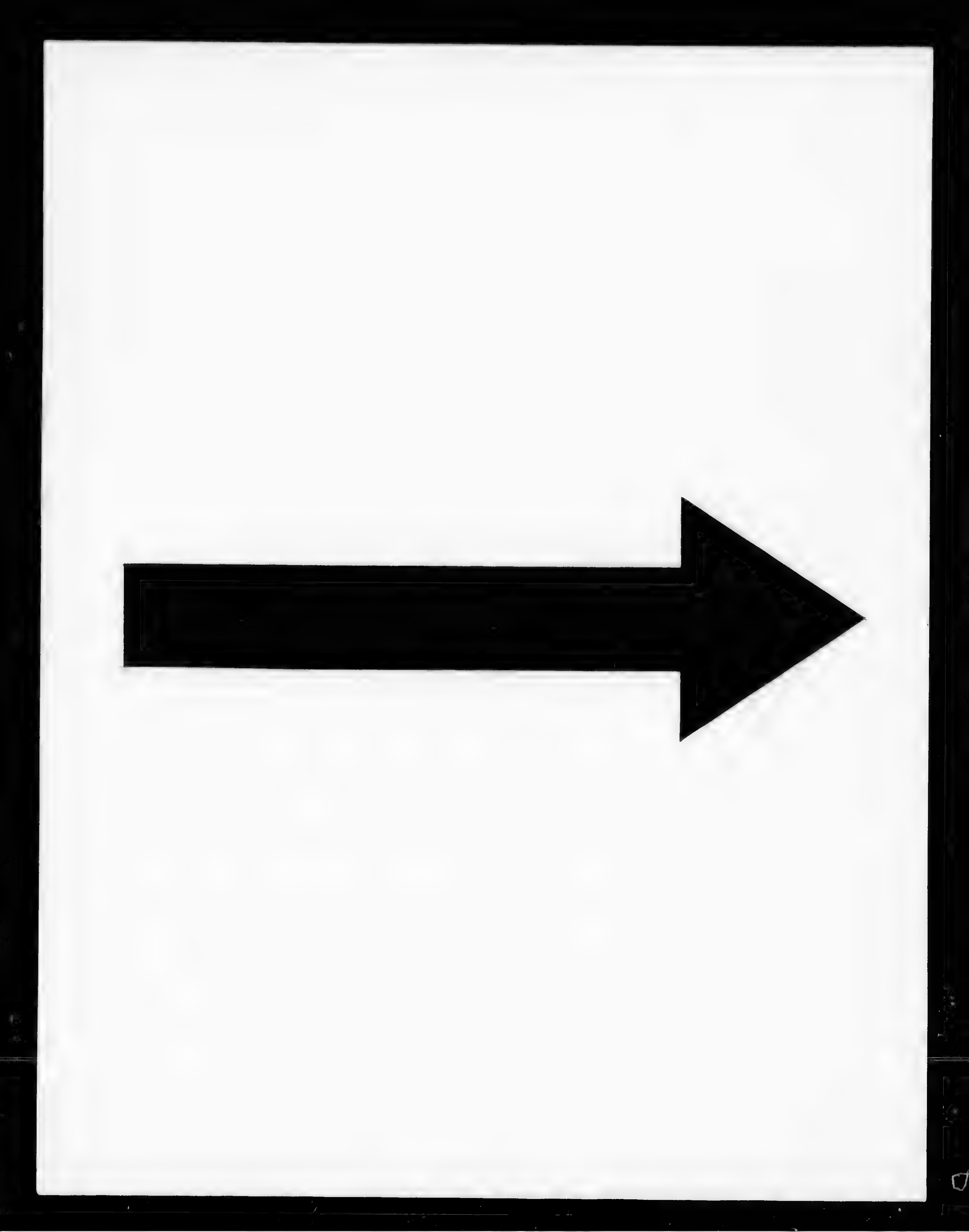
ger ces animaux dans la classe des chèvres. Les véritables chèvres sauvages d'Amérique sont des animaux d'un genre tout différent, et que l'on rencontre seulement dans les montagnes Rocheuses.

C'était donc réellement une antilope que Norman avait tuée. Ces animaux sont appelés *cabris* par les voyageurs et chèvres par les marchands de fourrures, tant à cause de leur couleur, qui ressemble beaucoup à celle de la chèvre commune, que parce qu'ils portent sur la partie supérieure du cou une petite crinière qui a beaucoup de rapports avec celle de la chèvre d'Europe. Les antilopes mâles ont encore un autre point de ressemblance avec nos boucs domestiques, c'est leur odeur désagréable, odeur qui provient de deux glandes qui se trouvent aux angles des mâchoires, et offrent l'aspect de petites boules noirâtres.

Pendant qu'on préparait l'antilope pour le déjeuner, Norman raconta à ses compagnons la manière dont il l'avait tuée.

— Je suis parvenu, leur dit-il, à l'aide d'un stratagème, à la tirer à bonne portée, et voici comment :

Aprés avoir fait environ un demi-mille à travers bois, j'arrivai dans un endroit découvert où s'étendait une immense prairie, et je pus me convaincre que les bois n'avaient pas plus d'un mille de profondeur. Ce pays se compose, autant que je puis le conjecturer, d'une lisière boisée le long de la rivière, et d'immenses plaines dépourvues d'arbres, à l'exception de quelques îlots semés çà et là dans la prairie.



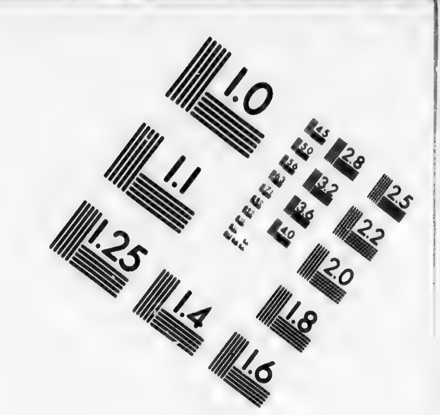
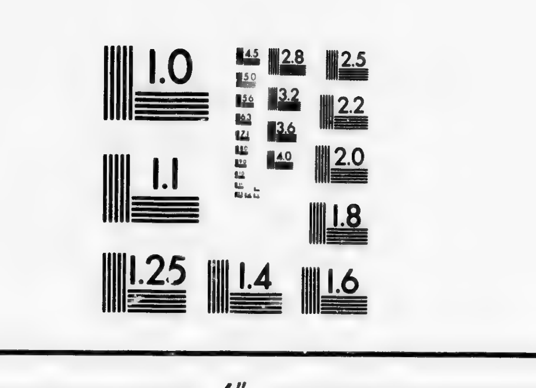


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6"

Norman ne se trompait pas dans ses conjectures; le pays arrosé par la rivière Rouge se compose en effet principalement de grandes prairies qui s'étendent à l'ouest jusqu'au pied des montagnes Rocheuses.

— En arrivant dans le lieu découvert dont je vous ai parlé, continua Norman, j'aperçus une troupe d'antilopes, elle était peu considérable, et comptait au plus dix ou douze individus. J'eusse préféré trouver toute autre chose, un daim ou un cerf, par exemple, car je suis à cet égard de l'opinion des Indiens, et professe peu d'estime pour la viande de chèvre. Mais comme après tout la faim ne me donnait pas le droit d'être difficile, j'avisai au moyen d'attraper un de ces animaux. Ce n'était pas facile, car il n'y avait aucun couvert dont je pusse profiter, et il fallait trouver un stratagème pour approcher ces bêtes timides sans les effaroucher.

Voilà de quoi je m'avisai.

Je me couchai sur le dos et levai les jambes aussi haut que possible. Dans cette position singulière, j'eus bientôt la satisfaction de voir que j'avais attiré l'attention des chèvres qui vinrent rôder en tournant autour de moi. Ces animaux s'avançaient en décrivant une spirale dont j'étais le centre, et se rapprochaient toujours davantage. Le cercle devenant de plus en plus petit, le troupeau fut bientôt à portée de mon fusil. Je me retournai vivement sur le côté, je visai un mâle, et je fis feu. L'animal tomba sur le gazon, et le reste de la troupe se mit à courir comme le vent. Je n'avais ni le temps ni la volonté de les

suivre; j'avais faim, je vous savais aussi de très-bon appétit; et sans m'amuser à examiner mon gibier, je le ramassai promptement, le jetai sur mon épaule et vins vous rejoindre en toute hâte.

Voilà toute l'histoire.

Pendant que Norman se procurait à déjeuner, Lucien et François avaient rassemblé des branches de pin résineux, et avaient allumé un joyeux brasier. Ils étaient en train de faire sécher leurs vêtements humides, quand le chasseur revint avec le gibier que nous savons. Ses deux cousins lui aidèrent à dépouiller l'animal; ce ne fut pas long, et bientôt après des tranches d'antilope cuisaient en crépitant sur les charbons ardents.

Tout était pour le mieux. Le feu flambait, le déjeuner avait bon air, et l'on n'attendait plus que la présence de Basile pour commencer le déjeuner. Cependant celui-ci ne revenait pas, les estomacs criaient famine, et les jeunes gens, las d'attendre leur aîné, s'assirent à terre et se mirent à faire honneur aux côtelettes d'antilope.

Ils n'avaient aucune crainte au sujet de Basile, et supposaient seulement que, ne rencontrant pas de gibier, il avait poussé sa chasse un peu loin, hypothèse d'autant plus admissible que Basile n'était pas d'humeur à revenir les ma ns vides; d'ailleurs la journée n'était point encore avancée.

Plusieurs heures se passèrent, et Basile ne revenait pas. Sa chasse commençait à se prolonger démesurément, circonstance d'autant plus extraordinaire, qu'il chassait dans des bois à lui tout à fait inconnus, et qu'ayant été obligé de quitter

ses vêtements trop humides, il était parti en simples manches de chemise. Il fallait qu'il y eût quelque chose d'extraordinaire pour le retenir si longtemps absent.

Norman et ses deux cousins commençaient à s'inquiéter sérieusement; plusieurs autres heures s'étant encore passées sans amener le retour du chasseur, l'inquiétude se changea en alarme, et l'on résolut d'aller à sa recherche.

Pour avoir plus de chance de le rencontrer, on prit différentes directions. Norman devait explorer les bois, tandis que Lucien et François, suivis du chien Marengo, descendraient le long de la rivière. Il était assez supposable, en effet, que si Basile s'était perdu il aurait gagné la rivière, avec l'intention de la remonter pour revenir trouver ses compagnons.

Il fut convenu entre les trois jeunes gens que, quoi qu'il advînt de leur recherche, on se retrouverait au bivouac à la nuit tombante.

Norman explora les bois et la plaine pendant plusieurs heures, et finit par se décider à revenir sur ses pas sans avoir rien aperçu qui pût lui indiquer la route suivie par son cousin Basile. Les autres étaient déjà de retour au lieu du rendez-vous.

Chacun rendit compte de son expédition; on n'avait rien découvert d'une part ni de l'autre. C'était un triste résultat, et sans aucun doute Basile était perdu, car il n'y avait qu'un accident grave qui pût le retenir si longtemps absent.

Que pouvait-il lui être arrivé?

Avait-il été dévoré par un ours ou une panthère?

Etait-il tombé entre les mains des Indiens, qui l'avaient emmené prisonnier, sinon tué sur place?

Telles étaient les tristes conjectures qu'on formait sur le compte de l'absent.

Il faisait tout à fait nuit.

Les trois jeunes gens s'assirent silencieusement autour du feu, la tête penchée sur leurs genoux, et le désespoir dans l'âme.

Quoiqu'ils fussent tous très-fatigués, aucun d'eux ne songeait à dormir; de temps à autre ils relevaient la tête, échangeaient quelques paroles relatives à l'objet qui les préoccupait, puis retombaient dans le silence.

Il n'y avait en effet rien à faire de toute la nuit, et il fallait attendre le retour du jour pour recommencer leurs recherches et battre le pays environnant.

Minuit vint.

On était toujours assis auprès du feu dans l'attente et la tristesse, quand tout à coup Marengo se dressa sur ses pattes et fit entendre deux ou trois jappements. Les derniers accents de la voix du chien s'étaient à peine perdus au milieu des arbres, qu'on entendit un coup de sifflet partir des bois.

— Oh! mes amis, s'écria François en se levant tout d'une pièce, c'est le sifflet de Basile, j'en suis sûr, je le reconnaîtrais entre mille, Dieu soit béni!

En même temps François poussa un bruyant hourra, auquel un autre cri répondit aussitôt.

Dans ce cri on reconnut la voix de Basile. Trois nouveaux hourras partirent en même temps auprès du feu.

— Bien, bien, mes amis, répondit la voix.

Un instant après on commença à distinguer la grande taille de Basile, éclairée par les lueurs du foyer. Chacun s'élança à sa rencontre; Marengo voulut lui faire fête comme les autres, et ce fut presque en triomphe que le chasseur fut conduit au bivouac.

Basile ne revenait pas les mains vides, il tenait sous son bras gauche un sac gonflé de plusieurs oiseaux de l'espèce des faisans, connus sous le nom de coqs de prairie, et portait au bout de sa carabine, qu'il avait jetée sur son épaule, un gros paquet qui n'était autre chose que deux magnifiques langues de buffalo.

— Tenez, dit-il en jetant le sac par terre, où en êtes-vous de votre souper? Voici, ajouta-t-il en montrant les langues de buffalo, quelque chose que je vous recommande. Allons, dépêchons-nous, et faisons cuire cela sans perdre de temps, car, s'il faut vous le dire, j'ai une faim dévorante.

On se mit aussitôt en devoir de satisfaire à la demande de Basile; le feu fut rallumé, on se procura facilement des broches, et l'on procéda sans plus tarder à la cuisson d'une langue et d'une poule

On voulut alors connaître tous les détails de sa rencontre avec les buffalos; Basile ne se les fit pas demander deux fois, et pendant qu'on savourait autour d'un bon feu les mets délicats

qu'il avait apportés, il raconta en détail les aventures de sa journée.

CHAPITRE IX.

La danse des perdrix.

— Après vous avoir quittés, dit Basile, je m'enfonçai dans les bois en suivant une direction diagonale à la rivière.

Je n'avais guère fait plus de cinq cents pas que j'entendis un grand bruit, que je pris d'abord pour le roulement du tonnerre. Je m'étais trompé, et je reconnus bientôt que c'était un vol de faisans. Je m'assurai de la direction du bruit, et m'avançai de côté. Je crois que je fis à peu près un mille pour arriver à la place occupée par les oiseaux, car j'oubliais de vous dire qu'il y en avait plusieurs

Quand j'aperçus les faisans, ils se livraient à l'occupation la plus singulière.

Ces oiseaux, au nombre d'une vingtaine, s'étaient placés sur un terrain plat et découvert, et tournaient en décrivant un cercle de vingt pieds de diamètre ou à peu près. Ils ne tournaient pas tous dans le même sens, mais se croisaient au contraire les uns les autres sans jamais dévier de la circonférence du cercle, circonférence d'autant plus facile à distinguer, que l'herbe battue par leurs pas formait une ligne qui se dessinait en noir sur la verdure de la prairie.

Au moment où je commençais à m'approcher d'eux, ils entendirent sans doute le frôlement de mes pieds sur les feuilles, car je les vis les uns après les autres s'arrêter dans leur marche circulaire et s'accroupir par terre. Je m'arrêtai et me cachai derrière un arbre; au bout de quelques minutes, les oiseaux levèrent la tête, se dressèrent sur leurs pattes, et recommencèrent leur ronde. Ce fut alors que je devinai qu'ils se livraient à l'exercice désigné par les chasseurs sous le nom de *danse des perdrix;* et comme je n'avais jamais été témoin de ce curieux phénomène et que je tenais à en juger par moi-même, je continuai à demeurer immobile et silencieux.

Tout affamé que j'étais, et bien que je susse également que vous deviez vous-mêmes souffrir de la faim, je ne pus résister au plaisir de contempler les mouvements de ces animaux pendant quelque temps, avant de me décider à troubler leur danse par la détonation de mon fusil. A un certain moment, je vis un vieux coq se séparer de la bande et gagner, toujours en tournant, un rocher placé près de là, sur lequel il s'installait. Là, après avoir agité ses ailes, étendu la queue, dressé sa huppe et renversé sa tête en arrière, il se promenait fièrement sur le rocher en faisant la roue comme un petit dindon. Quand il eut manœuvré de la sorte pendant quelques instants, il s'arrêta, et se mit à agiter ses ailes par un mouvement de plus en plus rapide, jusqu'à ce qu'il fut interrompu dans cet exercice par un bruit retentissant qui ressemblait au bruit du tonnerre plus qu'à toute autre chose.

Figurez-vous un torrent étroit et resserré (page 219).

Ce bruit, autant que je pus m'en apercevoir, n'était autre chose qu'une provocation : les autres mâles lui adressaient un cartel. Au même moment, en effet, un second coq vint se poser sur le rocher, et y prendre, comme le premier, des poses cavalières et belliqueuses. Après ces préliminaires, les deux champions s'attaquèrent bravement, et se battirent avec fureur comme deux coqs de combat.

J'aurais peut-être regardé ce tournoi pendant plus longtemps, continua Basile, sans la faim qui me pressait; elle fut plus forte que la curiosité, et je me préparai à faire feu. Les oiseaux, qui continuaient à danser, s'agitaient avec tant de rapidité, que je ne pouvais en distinguer un seul. Avec un fusil chargé à plomb, j'aurais tiré sur toute la bande, et j'en aurais peut-être abattu plusieurs, mais avec ma carabine chargée à balle, je ne pouvais espérer d'en abattre plus d'un. Aussi, pour avoir un coup plus assuré, j'attendis qu'un vieux mâle vînt à se montrer sur le rocher, et au moment où il lançait son cri de guerre, comme il se trouvait bien en vue et à bonne portée, je tirai, et lui envoyai une balle à travers le corps. La danse cessa comme par enchantement, et toute la bande d'oiseaux s'envola avec un grand bruit d'ailes. Je suivis la direction de leur vol, et remarquai qu'ils allaient se poser à deux cents pas de là sur un gros sapin.

Dans l'espérance qu'ils y demeureraient assez longtemps pour me permettre de tirer un second coup, je rechargeai avec toute la rapidité possible, et m'avançai du côté de l'arbre. En passant

près du mâle que j'avais tué, je le ramassai et le mis dans mon sac. Pour aller plus loin ; il me fallait enjamber plusieurs troncs d'arbres renversés sur le sol, à quelque distance les uns des autres. Jugez de ma surprise, quand j'aperçus dans une espèce de petit champ clos formé par les troncs, deux faisans mâles, qui se battaient avec tant d'acharnement qu'ils n'entendirent pas le bruit de mes pas et ne remarquèrent pas ma présence. Mon premier mouvement fut d'épauler ma carabine et de tirer; mais voyant que les deux oiseaux n'étaient qu'à quelques pas de moi, je pensai que dans leur préoccupation ils se laisseraient peut-être prendre à la main. Je ne m'étais pas trompé dans mes conjectures, car l'instant d'après les deux combattants étaient en mon pouvoir, et je mettais fin à leur belliqueuse ardeur en leur tordant tout simplement le cou.

Après ce nouvel exploit, je continuai à m'approcher du reste de la bande, qui se trouvait encore sur l'arbre. Quand je me crus assez près d'eux, je me cachai derrière un arbre, et ajustai tranquillement une nouvelle victime. Le coup partit, et je vis un quatrième oiseau dégringoler à travers les arbres et tomber lourdement à terre. Les autres ne parurent pas s'en émouvoir, et ne bougèrent pas de dessus l'arbre. Je tirai de nouveau, et j'abattis un cinquième faisan sans que le reste de la bande se décidât à partir. Les deux oiseaux que je venais de tuer en dernier lieu se trouvaient perchés l'un et l'autre sur les branches inférieures de l'arbre; j'en conclus que la confiance du gros de la bande provenait de ce

qu'ils n'avaient pas vu tomber la victime, et je m'imaginai qu'en ayant soin de tirer dans le bas de l'arbre, la chute des morts n'effrayerait pas les vivants, et que je pourrais répéter mes coups autant que bon me semblerait.

En conséquence, je rechargeai et je tirai une quatrième fois, puis une cinquième, et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'il y eût six cadavres au pied de l'arbre. Je crois que je les aurais tués de la sorte jusqu'au dernier; mais je m'aperçus à temps que je tirais, comme on dit, ma poudre aux moineaux, et que je dépensais pour peu de chose des munitions précieuses. Je cessai donc ma mousqueterie, et m'approchai pour ramasser les morts. Ma vue produisit plus d'effet que les coups de fusil, car tous les oiseaux en m'apercevant prirent leur volée, et s'enfoncèrent dans les bois.

Arrivé près de l'arbre que les oiseaux venaient de quitter, j'aperçus, à ma grande surprise, une longue corde de cuir dont une des extrémités étaient nouée à l'une des branches inférieures de l'arbre, et dont l'autre pendait jusqu'à terre. Cette corde devait avoir été placée là par quelqu'un, et je regardai de tous côtés pour voir si je ne découvrirais pas d'autres indices de la présence de quelque créature humaine.

Au pied de l'arbre, il y avait un tas de cendres. C'étaient sans nul doute des Indiens qui avaient campé dans cet endroit; mais il y avait longtemps que ce bivouac était abandonné, car on voyait que les cendres avaient été battues par la pluie, et même elles étaient à moitié recouvertes par les herbes qui avaient repoussé tout autour.

J'en conclus que ceux qui avaient fait le feu avaient sans doute aussi attaché la corde, et qu'en partant il l'avaient oubliée.

Je la détachai et l'examinai attentivement; c'était un lasso de cuir de près de quarante pieds de long, et terminé par un anneau de fer à l'une de ses extrémités. Je me mis à tirer dessus pour essayer sa force, et je constatai qu'elle était dans un état parfait de conservation. Pour des naufragés aussi dépourvus que nous, ce lasso était un objet précieux que je me gardai bien de laisser derrière moi; je n'étais pas homme à mépriser une corde, surtout quand j'avais encore présent à l'esprit le souvenir récent de l'important service qu'une corde venait de nous rendre.

Je résolus d'emporter la corde avec moi, et pour le faire avec plus de commodité, je la roulai et la passai en bandoulière sur mon épaule. Je mis tous mes faisans dans mon sac, qui, comme vous l'avez pu voir, en fut rempli jusqu'à la gueule, et je me disposai à retourner vers vous.

Ce que j'aperçus au même instant me fit tout à coup changer de projet.

J'étais sur la lisière du bois; près de là s'étendait un grand terrain découvert que j'apercevais à travers les arbres. Du milieu de cette plaine s'élevait un grand nuage de poussière; cette circonstance attira mon attention.

En regardant plus attentivement, je m'aperçus que cette poussière était produite par le mouvement de deux grands animaux de couleur foncée. Ces deux animaux paraissaient fort animés;

je les voyais se précipiter l'un contre l'autre, et de temps en temps j'entendais retentir à mes oreilles un bruit semblable à un choc d'armure. Les rayons du soleil doraient le nuage de poussière, et dans ce vague lumineux, les animaux que j'avais en vue me paraissaient énormes. Si je n'eusse reconnu dès l'abord le genre de quadrupèdes auquel j'avais à faire, j'aurais cru, tant les proportions étaient exagérées par les illusions d'optique, que j'avais devant moi deux mammouths en vie; mais j'avais à cet égard trop d'expérience pour me laisser tromper, et je reconnus au premier coup d'œil deux buffalos mâles engagés dans une lutte acharnée.

CHAPITRE X.

BASILE ET LE BISON.

— Aussitôt que j'eus aperçu les buffalos, dit Basile en reprenant le fil de sa narration, je n'eus plus qu'un désir, m'approcher d'eux et les tirer. Ce gibier-là valait bien une charge de poudre et de plomb, et je me dis que si je parvenais seulement à en tuer un, j'assurais des vivres à la communauté pour quinze jours au moins. Pour être plus à l'aise, je me débarrassai de mon sac, que je suspendis aux branches d'un arbre, et je me disposai à approcher les animaux. J'étais sous le vent à eux et n'avais par conséquent aucune crainte qu'ils m'éventassent, la seule

difficulté provenait du manque de couverts. La plaine était unie comme une table, et on n'apercevait à plusieurs milles à la ronde ni arbres ni buissons. Le seul moyen, c'était donc de les approcher directement en faisant le moins de bruit possible.

Je m'avançai silencieusement, et en moins de cinq minutes je me trouvai à bonne portée de fusil. Les bisons ne m'avaient point aperçu, tant le combat dans lequel ils étaient engagés absorbait entièrement leur attention.

Je n'ai de ma vie vu des bêtes aussi furieuses. L'écume blanchissait leurs lèvres et le feu leur sortait par les naseaux. De temps à autre ils reculaient comme des béliers, puis revenaient avec rage l'un sur l'autre et entre-choquaient leurs fronts avec tant de fracas, qu'on les eût crus brisés du coup. Il n'en était rien cependant, car les buffalos ont le crâne épais et dur, je le sais par expérience, et je me rappelle qu'un jour je tirai un animal de cette espèce à la tête. Je n'en étais pas à plus de dix pas. A ma grande surprise, la balle s'aplatit sur son front et tomba par terre aux pieds du buffalo, qui ne fut pas moins étonné que moi, je vous assure, car je l'avais tiré avant qu'il eût pu m'apercevoir.

J'avais vu plus d'une fois des combats de bisons, et je ne m'arrêtai pas à contempler celui-ci. Ma grande affaire était de me procurer de la viande, je pris juste le temps de bien viser celui qui me parut le plus gros, et je fis feu de ma carabine. J'avais ajusté l'animal au cœur; le coup porta si bien, que le taureau s'affaissa sur ses

jarrets et tomba le nez en terre. Son adversaire, qui le chargeait en ce moment, continua son attaque, et à ma grande surprise se précipita sur le blessé, qu'il frappa en pleine tête. Celui-ci, trop faible pour résister à ce nouveau choc, s'abattit sur le flanc, agita convulsivement les jambes, puis demeura sans mouvement : il était mort.

L'autre taureau, que la violence de son élan avait emporté quelques pas en avant, se retourna et revint pour faire tête à son adversaire. Grand fut son étonnement quand il l'aperçut couché sur le sol sans aucune apparence de vie. Il crut sans doute être l'auteur de ce grand coup, car dans son ardeur guerrière il n'avait ni remarqué ma présence ni entendu la détonation de l'arme à feu, dont le bruit avait sans doute été couvert par la force de leurs mugissements. Le nuage de poussière qu'ils soulevaient sous leurs pieds les avait aussi empêchés de me voir, car c'était tout juste si dans le cercle où ils s'agitaient il y avait assez de jour pour que chacun pût distinguer son adversaire.

A la vue de son rival terrassé, le buffalo, tout enorgueilli d'un exploit dont il s'attribuait la gloire, leva fièrement la tête et fit entendre un cri de triomphe. Ce mouvement rejeta sur son cou les poils de son épaisse crinière, qui pendant le combat lui étaient tombés sur les yeux. Le nuage de poussière commençait aussi à se dissiper un peu, et l'animal m'aperçut enfin. J'étais occupé à recharger ma carabine.

Dans la crainte qu'il ne prît la fuite avant que

je fusse en mesure d'y mettre ordre, je me dépê chai de bourrer mon arme, et laissai dans ma précipitation tomber à mes pieds ma boîte à capsules. Je tenais une capsule entre mes doigts, et comme elle suffisait au coup que je voulais tirer, je ne jugeai pas à propos de perdre mon temps à ramasser la boîte, et pensai qu'il serait assez tôt de le faire quand j'aurais déchargé mon arme. J'épaulais donc ma carabine, quand je m'aperçus, à ma grande surprise, que le taureau, au lieu de fuir, comme je me l'étais imaginé, levait la tête et fonçait droit sur moi avec un beuglement formidable. Raison de plus pour faire feu ; mais le coup, parti un peu au hasard, atteignit l'animal au museau et ne lui fit qu'une légère blessure. Au lieu de s'arrêter sur le coup, le taureau redoubla de vitesse et continua de foncer sur moi ; sa fureur était à son comble.

Je n'avais plus le temps de recharger, car j'avais tiré les buffles à la distance de quelques pas seulement, et j'eus bien juste le temps de me jeter de côté pour éviter d'être atteint par ses cornes. Je fus pourtant assez heureux pour m'ôter de son chemin, et il passa, sans m'atteindre, avec la rapidité d'un éclair. Je sentis le sol trembler sous mes pieds.

Un instant après il se retourna, et revint sur moi la tête baissée et les cornes en avant. Je compris que si je me laissais atteindre par ses terribles cornes, j'étais un homme perdu. Je me précipitai donc vers le buffalo mort, et me fis un rempart de son corps.

Ce moyen de défense me réussit; le taureau

s'embarrassa dans les jambes du cadavre sans pouvoir m'atteindre. Sa fureur parut s'en augmenter encore; ses yeux étaient injectés de sang, et en le voyant se retourner je compris qu'il ne se reculait que pour me charger une troisième fois.

Près du lieu de la lutte se trouvait un arbre, je l'avais vu du premier coup d'œil, mais je craignais de n'avoir pas le temps d'y arriver. Heureusement la manœuvre que j'avais opérée m'en avait un peu rapproché, et désespérant de continuer à terre la lutte avec avantage, je me précipitai du côté de l'arbre avec l'intention de monter dessus. Je vous laisse à penser si je fus leste à courir; et bien m'en prit, car le taureau revenait sur moi à fond de train, mais trop tard heureusement, car j'avais déjà gagné le pied de l'arbre. J'avais d'abord l'intention de me mettre à l'abri derrière quelques grosses racines que j'avais remarquées; mais m'étant aperçu de la présence de quelques branches assez rapprochées de terre pour que je pusse les saisir, je profitai de la circonstance et m'enlevai à la force des poignets.

Le taureau passa sous moi juste au moment où j'effectuais cette opération gymnastique. Il toucha presque mes pieds; mais je m'en moquais, car l'instant d'après je fus commodément installé sur une branche fourchue et hors de toute atteinte. Une fois sur ce perchoir, ma première pensée fut d'envoyer une nouvelle balle au taureau. Dans cette intention, je me mis à recharger ma carabine.

Je n'avais pas à craindre que le taureau ne m'enlevât par la fuite l'occasion de le mettre à

mort, car l'animal, plus acharné que jamais à ma poursuite, tournait tout autour du tronc de l'arbre, et y donnait des coups de corne furieux comme s'il eût voulu le percer ou l'abattre.

Le fait est que l'arbre était de petite dimension, et que je commençai à trembler qu'il ne cédât aux efforts du terrible animal. Cette circonstance me détermina à me hâter davantage encore, et à préparer au plus vite ma carabine pour faire cesser ces dangereuses attaques.

La balle fut bientôt dans le canon, et je me disposais à poser la capsule sur la cheminée quand je vins à me rappeler que la boîte à capsules était demeurée sur le gazon, à la place même où je l'avais laissée tomber; l'attaque imprévue du taureau m'avait empêché de la ramasser. Cette boîte contenait toutes mes capsules, et, à mon grand désappointement, je reconnus que ma carabine ne m'était pas plus utile dans ce moment qu'un bâton ou une baguette de fer. Aller chercher mes capsules, c'eût été folie; il n'y avait pas à songer à mettre pied à terre, car l'animal, de plus en plus exalté, courait comme un fou autour de l'arbre, le frappant avec ses cornes, et me fixait de temps à autre avec des yeux enflammés de colère.

Ma position n'était pas des plus rassurantes, et je commençais à craindre sérieusement de ne pouvoir m'échapper de ce mauvais pas. Le taureau semblait être d'un caractère aussi rancunier que violent; il persistait à se venger, et continuait à demeurer si près de la branche où j'étais perché, que si j'eusse eu seulement une capsule,

j'aurais pu le tirer à mon aise en choisissant la place de ma balle, car l'animal n'était pas à plus de trois pieds de la gueule de ma carabine. Je pensai d'abord à allumer un morceau de papier et à m'en servir comme d'une mèche pour faire partir ma carabine ; mais j'abandonnai bientôt ce projet pour un autre que la circonstance me suggéra et qui me parut de beaucoup préférable.

Pendant que je fouillais dans ma poche pour y prendre mon fusil et ma pierre à feu, ma main rencontra le lasso que j'avais roulé autour de mes épaules. Ce fut cette circonstance qui me suggéra mon nouveau plan, lequel consistait tout simplement à prendre le bison au lasso et à l'amarrer au pied de l'arbre.

Aussitôt et sans perdre de temps, je mis la chose à exécution, Je déroulai ma longue courroie, dont j'attachai solidement une des extrémités au tronc de l'arbre, puis à l'autre extrémité, et avec l'aide de l'anneau de fer dont je vous ai parlé, je pratiquai un bon nœud coulant.

Ces préparatifs terminés, je pris mon lasso de la main droite et j'attendis l'occasion favorable. Elle ne tarda pas à s'offrir : le taureau continuait ses évolutions et tournait toujours autour de l'arbre. Vous savez que je ne suis pas novice dans l'art de lancer le lasso, et j'eus bientôt la satisfaction de voir mon nœud coulant solidement enroulé autour du cou de l'animal. Alors je raccourcis le lasso et donnai une forte secousse.

Le coup fut rude, je vous l'assure, car j'y avais mis toutes mes forces.

Le taureau, sentant l'étrange cravate qui lui serrait la gorge, fit bonds sur bonds, et tenta de s'échapper, mais inutilement, le lasso le retenait. Il se mit alors à tourner avec rapidité autour de l'arbre; mais cet exercice ne dura pas longtemps, car il fut bientôt au bout de son rouleau, et se trouva pressé si vivement entre l'arbre par suite de ses propres efforts, qu'il tomba par terre à moitié étranglé.

Il l'eût été sans doute entièrement sans son épaisse crinière qui le protégea, et amortit si bien l'action du licou, qu'il trouva encore la force de se débattre à l'extrémité de la corde. Ses efforts convulsifs étaient si puissants, que l'arbre en était agité comme un roseau battu par le vent, et que je craignis d'être jeté par terre. Pour éviter cette chute, je pris le parti de descendre.

Sitôt que je touchai le sol, je courus ramasser mes capsules, et j'en mis une en toute hâte sur la cheminée de ma carabine. Alors je m'approchai doucement du bison, et lui envoyai à bout portant une balle dans les reins.

Ce coup de feu suffit pour mettre fin à ses efforts et à son existence...

Tout cela m'avait pris fort longtemps, et la nuit tombait au moment où j'achevais mon second bison. Je n'avais le temps ni de les écorcher ni de les préparer; je savais que vous m'attendiez, et que vous deviez être très inquiets de mon absence; aussi je me contentai de prendre les langues pour les joindre aux faisans que j'avais tués précédemment.

Je n'ai pas quitté les bisons morts sans mettre dessus de quoi épouvanter les loups, et j'espère que, grâce à cette précaution, nous retrouverons demain notre gibier en bon état.

Basile avait fini de raconter ses aventures de la journée. On ramassa quelques brassées de bois qu'on jeta sur le feu, de manière qu'il durât jusqu'au lendemain matin Cette précaution était d'autant plus nécessaire, que l'on se rappelle que les couvertures et les manteaux étaient restés dans la rivière ; Basile et Norman n'avaient plus que leur chemise sur le dos, et dans cette circonstance il fallait un bon feu pour entretenir la chaleur de leur corps et leur permettre de dormir. Grâce à ces précautions, ils y parvinrent cependant, et bientôt chacun d'eux fut en train de demander au sommeil l'oubli et la réparation de ses fatigues passées.

CHAPITRE XI

TROIS ARBRES CURIEUX

Le lendemain, nos voyageurs étaient debout de très-grand matin. Le reste des langues de buffalo, un faisan et quelques côtelettes d antilope suffirent à leur déjeuner. Ce premier soin accompli, ils partirent tous quatre pour aller chercher la viande des deux bisons tués la veille par Basile et la rapporter au camp. Ce transport nécessita plusieurs voyages.

Leur dessein était de faire sécher cette viande au feu, afin qu'elle pût se conserver et servir à leur alimentation future ; ils enlevèrent toute la viande de dessus les os, la coupèrent par tranches et par lanières, et l'étalèrent sur des perches à quelque distance du feu. Ces précautions prises, il n'y avait plus qu'à attendre que la cha leur eût fait son effet.

Pendant que la dessiccation s'accomplissait, les jeunes voyageurs, assis autour du feu, se consultèrent sur ce qu'ils avaient à faire.

Il fut d'abord question de retourner jusqu'à l'établissement de la rivière Rouge, et de s'y procurer un autre canot, ainsi que les aliments et les ustensiles indispensables. Mais ils réfléchirent bientôt que cette marche rétrograde ne pourrait s'accomplir sans de grandes difficultés, la route se trouvant coupée de lacs et de marais qu'il était impossible de traverser sans canot ; à pied, il n'y avait pas d'autre moyen que de les tourner, et alors ce trajet devenait un long voyage qui prendrait nécessairement beaucoup de temps. D'ailleurs il n'y a rien d'aussi désespérant en route que d'être forcé de retourner sur ses pas

Il existait bien un poste de la compagnie de la baie d'Hudson à l'extrémité nord du lac Winnipeg ; mais comment gagner à pied le fort de Norway ? C'est le nom de ce poste d'échange.

Le tour du lac qu'il fallait faire n'était pas un trajet de mince importance : c'était une course de quatre cents milles au moins, et encore quelle route ! Des forêts impraticables, des marais et

des rivières à traverser. Il fallait au moins un grand mois pour ce voyage ; et puis, la singulière avance! quand on serait à l'établissement de Norway, on n'aurait pas encore fait un pas vers le but qu'on se proposait d'atteindre. Tout au contraire, Norway-House se trouvait tout à l'opposite de leur chemin.

Il y avait bien encore le poste de Cumberland. Cumberland-House, sur les bords de la Saskatchewan. était le point où ils avaient eu dès l'abord l'intention de se rendre après avoir quitté les établissements de la rivière Rouge; mais c'était toujours la même difficulté pour y arriver. Ce dernier poste, était comme le premier, situé à des centaines de milles, et il fallait pour y arriver traverser des lacs, des rivières, des marais et des forêts immenses.

— En tous cas, il ne faut pas retourner en arrière, dit François, qui était toujours le premier à donner son avis Qui nous empêche de faire un bateau et de reprendre notre route?

— Ah! François, répondit Basile, un bateau! cela est facile à dire, mais à faire c'est autre chose. Je voudrais bien savoir comment tu t'y prendrais.

— De la façon la plus simple, répondit François, qui ne doutait jamais de rien, j'abattrais un arbre, et je ferai un *Dug-out*. La chose me paraît d'autant plus faisable, que nous avons sauvé du naufrage une hache et deux hachettes.

— Je voudrais bien savoir avant tout, demanda Norman, ce que c'est qu'un *Dug-out*, car le mot est nouveau pour moi.

— C'est, lui répondit aussitôt François, un canot que l'on creuse dans un tronc d'arbre. Les canots de cette espèce sont ainsi désignés sur les bords du Mississipi, où l'on en fait un grand usage, et je crois que nous pourrions en construire un de taille à nous tenir tous les quatre. Qu'en penses-tu, Lucien?

— Je pense, répondit le jeune savant, qu'un canot serait en effet une très-bonne chose, mais le difficile est de se le procurer, et je crains bien que nous ne trouvions pas ici d'arbres assez gros pour cet usage. Nous ne sommes plus sur les bords du Mississipi, ne l'oublions pas.

— Quelle dimension doit avoir l'arbre dont vous avez besoin? demanda Norman, qui était fort mal renseigné sur la forme des canots en question.

— Il faudrait, répondit Lucien, qu'il eût au moins trois pieds de diamètre sur une longueur de vingt pieds. Un canot moins grand que cela ne pourrait pas nous contenir tous les quatre.

— Alors je crains bien, répondit Norman, que nous ne trouvions pas ici d'arbres convenables. Dans mes pérégrinations d'hier et de ce matin je n'en ai vu aucun de cette dimension.

— Ni moi, ajouta Basile.

— Je ne crois pas, en effet, que nous puissions en trouver, dit Lucien à son tour.

— Si nous étions dans la Louisiane, répartit François, je me ferais fort de ne pas faire cent pas sans trouver au moins cinquante arbres propres à faire des pirogues. Mais on n'a jamais vu d'arbres aussi insignifiants que ceux qui nous entourent.

— Ah! cousin François, vous n'êtes pas au bout, et ces arbres, dont la petitesse vous étonne, sont des géants auprès de ceux que vous rencontrerez plus loin.

Cette dernière observation partait de Norman, qui, habitué aux régions septentrionales, savait que les arbres vont toujours en décroissant au fur et à mesure qu'on s'avance vers le nord, jusqu'à n'avoir plus guère que la taille des groseilliers de nos jardins.

— Mais, continua-t-il, s'il est impossible de trouver un arbre assez gros pour y creuser un canot, ne pourrait-on arriver à la même fin en en prenant trois?

— Comment trois? répéta François. Trois arbres pour faire un canot! Vous n'y pensez pas, cousin Norman, c'est un radeau que vous voulez dire.

— Non pas, non pas, répondit l'autre, je parle d'un canot et encore d'un canot qui pourra nous servir pendant tout notre voyage.

Les yeux des trois frères se tournèrent en même temps vers Norman, il était évident qu'on attendait l'explication de ses paroles.

Norman reprit la parole :

— Vous ne me paraissez pas très curieux, dit-il, de remonter la rivière?

— Non, répondit Basile en son nom et en celui de ses frères. Nous ne demandons qu'à aller en avant.

— Très bien, très bien! répondit le jeune marchand de fourrures, et je suis sur ce point tout à fait de votre avis. C'est pourquoi je vous propose

de construire avec trois arbres un bateau capable de nous porter tous quatre. Ce travail nous prendra quelques jours, peut-être aussi serons-nous forcés de perdre un peu de temps à la recherche du bois nécessaire, mais nous finirons par en trouver, car je crois pouvoir vous certifier qu'il y en a dans cette forêt. Pour faire cet ouvrage convenablement, j'ai besoin de trois espèces de bois différents; d'ici j'en vois déjà deux, il ne me manque donc plus que le troisième, et j'espère le trouver sur les coteaux que nous avons aperçus ce matin.

En parlant ainsi, Norman montrait du doigt deux arbres qui croissaient avec plusieurs autres à quelques pas de là. Ces arbres étaient d'espèces différentes, comme il était facile de le reconnaître à la seule inspection des feuilles et de l'écorce.

Le plus rapproché de ces deux arbres excita aussitôt la curiosité de nos trois méridionaux. Lucien le reconnut tout d'abord d'après la description qu'il en avait lue dans les livres de science, mais il était tout à fait inconnu à Basile et François, qui, n'étudiant l'histoire naturelle que dans les prairies et dans les bois, n'avaient pas eu occasion d'examiner cet arbre dans les forêts de la Louisiane, où il ne se rencontre jamais.

C'était le fameux bouleau à canot ou bouleau papier (*betula papyracea*), ainsi que Lucien l'appela. C'est avec l'écorce de cet arbre que l'on construit les magnifiques canots qui portent des milliers d'Indiens sur les lacs de l'intérieur et les rivières de l'Amérique du Nord. L'écorce de ce

bouleau ne sert pas qu'à ce seul usage. On l'emploi également pour faire des tasses, des seaux et des paniers. On en recouvre les tentes, on en fait des chaudrons et des vases pour faire bouillir l'eau, en un mot cet arbre est un véritable bienfait de la Providence pour les pauvres Indiens qui habitent les froides régions où il pousse de préférence.

Nos jeunes habitants du Sud considéraient donc cet arbre avec une sorte d'étonnement curieux. Ce bouleau avait environ soixante pieds de haut sur un pied de diamètre. Ses feuilles étaient d'un vert sombre, taillées en forme de cœur; mais ce qui le rendait surtout remarquable c'était son écorce blanche et brillante comme de l'argent poli, et la multitude de ses petites branches. L'écorce de cet arbre n'est blanche qu'en dehors, et si l'on enlève la surface extérieure, on rencontre une substance solide et flexible d'un rouge foncé, et assez épaisse pour être divisée en plusieurs couches. Son bois donne un excellent feu, et s'emploie beaucoup pour cet usage. Il est d'un grain assez dur et susceptible de poli, et propre à beaucoup de choses; mais il demande à être employé à l'intérieur, car l'eau le détériore très promptement. Le bouleau à canot n'est pas le seul arbre du même genre que possède le nord de l'Amérique. Le genre *betula* (nom donné probablement à ces arbres du mot celtique *batu*, qui signifie écorce) possède au moins une demi-douzaine de variétés toutes renfermées dans cette partie du monde.

L'arbre indiqué par Norman à ses compagnons

de voyage appartenait précisément à cette espèce désignée en botanique sous le nom de pin blanc (*pinus alba*).

L'arbre en question n'avait pas plus de trente à quarante pieds de haut; son tronc de couleur sombre n'avait guère qu'un pied de diamètre; ses feuilles en aiguilles, très-déliées et très-acérées, d'environ un pouce de long, étaient d'un vert tirant sur le bleu; ses fruits, loin d'être encore à maturité, étaient alors d'un vert pâle; en vieillissant, ils prennent une couleur plus sombre et atteignent en grosseur à peu près deux pouces de diamètre.

Ni Basile ni François ne soupçonnaient le rôle que cet arbre devait jouer dans la construction du bateau; Lucien seul s'en doutait.

François entama la question.

— Cousin, dit-il, c'est avec ce bois, je suppose, que tu feras les cintres de notre canot?

— Non, dit Norman, je compte employer pour cet usage une troisième espèce de bois. Si je ne la rencontre pas, il faudra bien m'en passer, mon canot en sera moins parfait.

— Et quel est ce troisième arbre? demanda François.

— C'est le cèdre, répondit l'autre.

— On ne peut mieux choisir, en effet, répondit François, c'est un bois doux et liant, et très-propre à l'usage auquel tu le destines. Es-tu bien sûr d'en avoir vu ce matin sur les collines?

— Je le crois; du moins les arbres que j'ai aperçus ont une apparence toute semblable.

— Je suis de l'avis de Norman, dit Lucien à

son tour ; j'ai remarqué ce matin certains arbres au noir feuillage qui m'ont produit tout l'effet d'être des cèdres, et je crois, comme notre cousin, que s'il y en a dans le pays, c'est sur les coteaux que nous devons les trouver. Cette position est d'ailleurs conforme aux habitudes des cèdres, qui poussent de préférence dans les lieux escarpés.

— La question, dit Basile, doit être bientôt tranchée. Nous voulons faire un canot, n'est-ce pas ? Eh bien, ne perdons pas de temps, et rassemblons au plus vite les matériaux nécessaires. On dit qu'il doit y avoir des arbres sur la colline, allons-y donc voir sans perdre de temps.

— Bien dit, firent les autres tout d'une voix.

Et, ce disant, chacun se leva et jeta son fusil sur son épaule. On prit aussi la hache, et l'on s'achemina gaiement vers la colline. Ce voyage d'exploration ne demeura pas longtemps infructueux ; les collines voisines, composées principalement de rochers et de craie, étaient couvertes de bouquets de cèdres rouges (*juniperus virginiana*).

Après avoir examiné quelques pieds de cèdre, Norman s'arrêta.

— Nous avons maintenant, dit-il, tout ce qu'il faut pour faire notre canot, mettons-nous donc tous à l'ouvrage et sans perdre de temps.

— Très-bien répondirent ses trois cousins, nous sommes prêts à t'obéir, dis-nous seulement ce qu'il faut que nous fassions.

— La première chose à faire, dit Norman, c'est, je crois, de changer notre camp de place et de l'établir ici, où nous trouverons les différentes espèces d'arbres dont j'ai besoin, et tous de meil-

leure qualité que sur les bords de la rivière. Voici, en effet, continua-t-il en indiquant du geste une petite vallée bien boisée, de magnifiques bouleaux et de superbes épinettes. (C'est ainsi que les voyageurs canadiens appellent le sapin blanc.)

— Tu as raison, répondit Basile, allons chercher notre viande sèche, et établissons-nous ici pour travailler à notre grande opération.

Il fut arr té séance tenante qu'on retournerait au camp et qu'on en rapporterait tout ce qui y restait encore.

Ce qui avait été dit fut bientôt exécuté. Nos jeunes gens dressèrent leur petit camp au pied d'un grand cèdre, aux branches duquel ils suspendirent leurs provisions de bouche et leurs munitions. Les fusils furent appuyés contre le tronc de l'arbre, on alluma le feu, et le nouveau campement se trouva au complet. Il eût été plus comfortable sans doute s'ils eussent pu dresser une tente, mais leur toile avait fait naufrage comme le reste, et nos héros durent s'en passer. C'était dur, mais après tout ils n'étaient pas les premiers qui campassent ainsi à la belle étoile, car dans les solitudes de l'Amérique, cela arrive tous les jours au chasseurs et aux voyageurs.

CHAPITRE XII.

Le canot.

Norman comptait qu'il leur faudrait environ huit jours pour finir leur canot ; mais comme le

plus tôt était le meilleur, ils se mirent de suite à l'œuvre.

La membrure du canot fut la première chose dont ils s'occupèrent. Ils coupèrent, à cet effet, sur les prescriptions de Norman, un certain nombre de branches de cèdre, en ayant soin de choisir les plus souples et les plus droites. Ces branches furent élaguées et taillées de manière à rendre les deux extrémités d'égale grosseur. Cette première opération se fit à l'aide du couteau, après quoi on mit ces branches vertes sur un lit de cendres chaudes, et l'on put alors les courber avec facilité, de manière à leur donner la forme des jougs dont on se sert communément pour les bœufs en Amérique. Ainsi préparées ces membrures offraient assez l'aspect d'un grand U.

Ces membrures n'étaient pas toute d'égale dimension. Celles destinées à être placées au milieu du canot furent ouvertes d'environ deux pieds, tandis qu'on diminua graduellement l'ouverture de celles qui devaient être placées aux extrémités tant à l'arrière qu'à l'avant. Quand toutes ces membrures furent confectionnées, on les plaça l'une sur l'autre comme une meule de cercles, on les attacha solidement ensemble et on les laissa sécher. Il devait suffire de quelques jours pour qu'elles fussent à point et susceptibles d'être mises en place.

Ce fut Norman qui, en sa qualité d'ingénieur en chef, se chargea de la confection de cette partie importante du canot. Pendant ce temps ses compagnons étaient loin de demeurer inactifs.

Basile abattit plusieurs bouleaux de grosse di-

mension. dont Lucien se mit aussitôt en devoir d'enlever l'écorce, en ayant soin de l'aplanir et d'en égaliser les nœuds. L'écorce enlevée fut ensuite suspendue à la fumée d'un grand feu, dans le but de la faire sécher et de lui donner la solidité et l'élasticité désirables.

François eut aussi son emploi particulier : ce fut à lui qu'incomba le soin de recueillir la résine, en pratiquant des incisions aux troncs des sapins ou épinettes. Cette résine est une espèce de poix qui forme un des matériaux les plus indispensables dans la construction des canots d'écorce; on s'en sert pour calfater toutes les coutures et pour boucher les trous qui se trouvent naturellement dans l'écorce; sans l'emploi de cette substance grasse ou de toute autre analogue, il serait impossible de faire un bateau qui ne prît pas l'eau.

Ce n'est pas seulement pour la poix qu'elle fournit que l'épinette est recherchée pour la construction des canots. Cet arbre donne encore une autre matière indispensable. Ses longues racines filandreuses fournissent le fil et les cordes à l'aide desquels on réunit les morceaux d'écorce entre eux et on les fixe sur les membrures. Les ligaments qu'on tire de cette racine sont aussi forts et aussi durables que les meilleures cordes de chanvre.

Les Indiens qui s'en servent pour toutes sortes d'usages, les désignent dans leur langue sous le nom de *watap*.

Pour avoir tous les matériaux nécessaires à la confection du canot, il ne restait plus qu'à se procurer les plats-bords et la quille du navire.

Les premiers furent chose facile à trouver ; deux longues perches de vingt pieds firent l'affaire. Elles furent légèrement arquées et placées l'une sur l'autre par leur côté convexe et solidement attachées par leurs extrémités, de manière qu'elles conservassent leur courbe en séchant.

Le fond ou quille du bateau était ce qu'il y avait de plus dificile à se procurer, car il fallait un madrier solide, et nos travailleurs n'avaient pas de scie. Ils y remédièrent pourtant de leur mieux. La hache et les deux hachettes furent mises en réquisition, un arbre fut abattu et équarri dans les dimensions voulues. On l'amincit à ses extrémités, et on le ploya de manière que l'arrière et l'avant formaient un angle avec le corps même de la quille. Cette pièce donna beaucoup de peine et prit beaucoup de temps ; mais aussi, lorsqu'elle fut terminée, nos constructeurs considérèrent à bon droit que le plus difficile de leur besogne était accompli. D'autres perches furent aplaties en forme de latte. Elles étaient destinées à être placées longitudinalement entre les membrures ou côtes du bateau, pour consolider l'écorce et l'empêcher de céder sous le poids de la charge intérieure.

Tous les matériaux étaient prêts quelques jours devaient suffire pour les fumer et les sécher, après quoi on pourrait s'occuper de les assembler.

Pendant que tous ces bois séchaient, on confectionna les avirons. Norman s'occupa également, avec l'aide de ses compagnons, de faire ce qu'il nommait plaisamment son dock de construction. Ce nom était d'autant plus singulièrement appli-

qué, que le prétendu dock consistait en un amas de terre représentant assez bien une fosse nouvellement fermée, mais qui, au lieu de la dimension ordinaire, n'aurait pas eu moins de vingt pieds de long. Le sommet de cette espèce de tumulus fut aplani et battu, de manière à présenter une surface unie et exempte de toute inégalité.

Cette dernière opération avait pris à elle seule plus de deux jours. Pendant ce temps les matériaux avaient séché à point, et Norman, après les avoir examinés avec soin, jugea qu'on pouvait sans inconvénient passer à l'assemblage.

Le premier travail fut de délier les membrures et de les séparer les unes des autres. Elles avaient heureusement conservé exactement la forme qu'on leur avait donnée, elles étaient suffisamment sèches et susceptibles d'être mises en place. En conséquence on les établit sur la quille, chacune à la place qu'elle devait conserver, c'est-à-dire les plus larges au milieu et les plus étroites aux extrémités. Lorsqu'elle furent ainsi disposées, on les assujettit solidement avec de fortes cordes de watap, qu'on fit passer dans des trous pratiqués à cet effet dans la quille. Lucien se trouvait être par bonheur possesseur d'un couteau de poche auquel attenait une vrille. Ce fut avec cet instrument qu'on pratiqua les trous en question. Sans cela l'opération eût été très-difficile et peut-être même impossible, car nos constructeurs n'avaient en leur possession ni tarifère ni aucune autre chose qui pût leur servir à pratiquer des trous dans le bois.

L'ajustage des membrures sur la quille prit

beaucoup de temps à Norman, qui tenait à le faire solidement. Pendant toute cette opération il eut dans François un aide fort intelligent, qui manœuvrait la vrille et les cordes avec beaucoup de diligence.

Après avoir construit la carcasse de son canot, Norman le transporta avec l'aide de ses cousins sur la plate-forme du monticule préparé pour le recevoir. On l'enleva de terre à l'aide de plusieurs grosses pierres, de manière que le jeune constructeur pût travailler à son aise et debout sans être obligé de s'accroupir ni de se tenir à genoux.

Les extrémités supérieures des membrures furent réunies entre elles par les plats-bords, auxquels on les assujettit avec soin. Les perches qui servirent à cet usage furent aussi soigneusement attachées entre elles par chacune de leurs extrémités. Dans l'intérieur du canot on plaça de fortes pièces de bois transversales, destinées tant à soutenir les membrures et à les empêcher de se contracter, qu'à servir de bancs pour les rameurs.

La pose des plats-bords compléta l'ouverture ou extrémité supérieure du canot, qui se trouva par suite de la disposition adoptée beaucoup plus long par le haut que par le bas, de manière que les extrémités supérieures surplombaient sur la quille. Aux deux extrémités on attacha deux pièces de bois destinées, celle de l'avant à faire le taille-mer et celle de l'arrière à faire le gouvernail. Les perches aplaties en forme de lattes furent ensuite entrelacées dans les membrures.

Après l'achèvement des dernières opérations que nous venons de mentionner, le squelette du canot se trouva complètement terminé, et il ne resta plus qu'à le couvrir d'écorce.

L'écorce était toute prête ; elle était suffisamment sèche et coupée en morceaux de forme et de dimension appropriées à l'usage auquel on les destinait. Ces morceaux étaient de forme oblongue et formaient un parallélogramme régulier. On les appliqua longitudinalement sur les membrures, ainsi que sur la quille. Cette écorce avait été coupée sur les arbres en morceaux d'une dimension telle, que deux d'entre eux suffisaient pour couvrir un côté du navire ; de la sorte il n'y avait besoin que d'une couture par côté, avantage énorme, car s'il en eût fallu plusieurs, outre que cela eût coûté plus de peine, il est probable aussi que la solidité en eût souffert. Mais grâce à l'intelligence avec laquelle l'écorce avait été choisie et taillée, nos constructeurs n'eurent pas grande difficulté à accomplir ce travail.

Le canot était fait, il ne restait plus qu'à le calfater. Cette opération ne devait pas prendre beaucoup de temps. On fit bouillir la résine dans laquelle on mêla un peu de graisse fondue, de manière à former un espèce de brai ; le suif des buffalos servit à faire ce mélange. Le vase dont on se servit fut une petite tasse en fer qui au moment du naufrage se trouvait heureusement dans le sac de Basile, circonstance qui la préserva de périr avec le reste. Ce vase était sans doute beaucoup trop petit pour contenir tout le

brai dont on avait besoin, mais on en fut quitte pour y revenir à plusieurs fois. Malgré cette petite difficulté, le travail ne prit pas grand temps, et tout le calfatage ne dura pas plus d'une heure.

Après cela le canot fut déclaré propre à être lancé ; François prétendait même avec orgueil qu'il était en état de tenir la mer.

Au pied même de la colline se trouvait un petit étang. François l'aperçut le premier.

— Eh ! mes amis, dit-il, voici de l'eau à mes pieds, lançons-y notre navire.

La proposition fut accueillie avec enthousiasme ; Basile et Norman se placèrent chacun à l'une des extrémités du canot, qu'ils enlevèrent sur leurs épaules. Le dock, ainsi que l'appelait Norman, fut abandonné et l'on gagna l'étang. Quelques instants après le bâtiment fut mis à l'eau, il flottait comme un bouchon de liège. Un hourra partit de toutes les poitrines. Marengo crut devoir y joindre ses cris, et pour donner plus de retentissement à la cérémonie, on fit une décharge complète de mousqueterie. François, qui ne se possédait pas de joie, sauta même dans le canot et se mit à naviguer sur le petit étang.

Quant on se fut suffisamment amusé de ces manœuvres, le jeune garçon revint au rivage ; le canot fut alors examiné avec soin, il n'y avait pas une goutte d'eau qui eût pénétré à l'intérieur. Ce fut une nouvelle occasion de remercier le constructeur. Modeste comme le vrai mérite, Norman reçut ces compliments en rougissant : il les avait cependant bien mérités.

L'essai avait été aussi satisfaisant que possible; le canot fut retiré de l'eau, et nos jeunes voyageurs retournèrent à leur camp, où les attendait un festin magnifique préparé à cette occasion solennelle par les soins de l'habile Lucien.

CHAPITRE XIII.

LES LACS.

Nos jeunes voyageurs se disposèrent à reprendre leur voyage Pendant que Norman mettait, avec l'aide de François, la dernière main au bateau, Lucien et Basile ne demeuraient pas oisifs. Basile était le chasseur de l'association. C'était à lui qu'incombait le soin des approvisionnements, il avait rempli sa tâche en conscience, et avait fourni le garde-manger de lièvres, d'oies, de faisans, et, ce qui valait mieux encore, de trois caribous de la grande race, connus sous le nom de caribou des bois.

Le caribou est une espèce de renne (*cervus tarandus*), dont j'aurai plus loin occasion de parler avec détail.

Lucien, de son côté, s'était occupé à sécher la viande et à rassembler les provisions que nos voyageurs considéraient maintenant comme étant assez considérables pour les conduire au fort de Cumberland, où ils devaient trouver moyen de se ravitailler de toutes les choses dont ils pourraient avoir besoin. Lucien avait aussi

préparé les peaux de caribou, et en avait fait deux tuniques de chasse pour remplacer celles que Basile et Norman avaient été obligés de sacrifier au moment de leur naufrage.

Le lendemain du jour où le canot avait été essayé, on le plaça sur la rivière au-dessous des rapides, et on le chargea de la viande sèche ainsi que des quelques autres objets qui faisaient toute la richesse de nos aventuriers. Après quoi les voyageurs montèrent à leur tour, s'assirent à leurs places respectives, et saisirent leurs rames. L'instant d'après l'esqu'if était en mouvement, le voyage si malencontreusement interrompu était enfin repris.

A leur grande satisfaction, les jeunes voyageurs constatèrent que le petit navire se manœuvrait admirablement, fendant les flots comme une flèche, et ne tirant pas, au dire de François, assez d'eau pour y noyer un moucheron.

Il ne fallu que quelques heures à nos voyageurs pour descendre le cours de la rivière et arriver à son embouchure. Ce fut à ce point qu'ils virent s'ouvrir devant eux le lac Winnipeg, qui leur parut s'étendre bien loin au delà des limites de l'horizon.

Norman connaissait déjà le lac Winnipeg pour l'avoir traversé ; mais sa vue produisit un singulier effet sur les autres voyageurs. Ils en furent tout désappointés ; ils s'attendaient à trouver un lac à l'eau profonde et transparente, et ne rencontrèrent au contraire qu'une masse d'eau bourbeuse ou plutôt de vase liquide d'un aspect fort peu agréable. Le pays qui entourait

cette masse d'eau n'offrait pas non plus un coup d'œil bien réjouissant.

Le lac Winnipeg peut être considéré comme le centre de l'Amérique septentrionale. C'est également le centre de la navigation intérieure, car de ce point on peut se rendre par eau au nord-est dans la baie d'Hudson, à l'est dans l'océan Atlantique, au sud dans le golfe du Mexique, à l'ouest dans le Pacifique, au nord et au nord-ouest dans les mers polaires. Si l'on considère que plusieurs de ces distances excèdent neuf et onze cent milles, on conviendra que le lac Winnipeg occupe dans le continent américain une position qui n'a d'analogue nulle. La plupart des routes par eau que nous venons de mentionner sont susceptibles de porter de grands bateaux; un autre avantage qu'il ne faut pas oublier, c'est que dans chaque direction il y a presque toujours plusieurs fleuves ou rivières qu'on peut suivre à son choix et qui conduisent au même but.

Ces détails géographiques, que nous abrégeons, étaient donnés par Norman à ses cousins pendant que la petite troupe naviguait près de la côte ; car Norman, quoique s'inquiétant en général fort peu de la cause et du but des choses, avait sur plusieurs points des connaissances pratiques fort étendues, et se trouvait surtout fort bien renseigné sur les voies de communication, sur la nature et les ressources du pays que traversaient alors nos voyageurs. Il devait ses connaissances à l'expérience, ayant parcouru avec son père la plus grande partie de ce pays, et ayant appris le surplus des voyageurs, marchands et trapeurs, avec

lesquels son commerce le mettait en relations continuelles.

Ainsi Norman savait parfaitement que le lac Winnipeg était très vaseux. Mais d'où provenait cette vase ? C'était ce qu'il ignorait complètement et ce dont il ne s'était jamais inquiété. Il savait aussi qu'à l'est du lac se trouvait un pays couvert de collines, et que la côte occidentale était au contraire basse et marécageuse. Mais à quelle cause fallait il attribuer cette différence ? Ce n'était pas là son affaire.

Le naturaliste Lucien, au contraire, avait étudié les diverses opinions des savants à cet égard, et s'en était fait une à lui d'après ses propres observations. Il admettait que les rochers s'étaient usés successivement au point de jonction des stratifications avec les terrains primitifs, il en était résulté des excavations qui peu à peu s'étaient remplies d'eau et étaient devenus des lacs.

C'est à cette même cause qu'il attribuait l'existence de la longue suite de lacs qui s'étendent depuis les côtes de la mer Polaire jusqu'aux frontières du Canada et dont les plus connus sont les lacs Marteri, du Grand-Esclave, Atahbasca, Wollaston, Dydin, le lac Winnipeg et le lac des Bois.

Lucien apprit aussi à ses compagnons que dans les régions où dominent les roches primitives, le pays présentait l'aspect le plus varié et renfermait des lacs, des étangs, des collines, des vallées, des rivières et des courants rapides, tandis que celles où dominent au contraire les

roches de formation secondaire ne présentent ordinairement qu'une série de plaines et de hauts plateaux, la plupart du temps desséchés et sans arbre, tels, par exemple, que les grandes plaines de l'Amérique.

Ces instructions scientifiques que je crois devoir abréger, n'empêchaient pas le canot de marcher. La proue était tournée vers l'ouest, car l'intention des voyagenrs était de suivre la rive occidentale du lac jusqu'à l'embouchure du Saskatschewan.

Ils se tenaient à une petite distance de la terre, et se servaient pour se diriger des différents points de repère que leurs présentaient les accidents de la rive. Cette manière de voyager les obligeait à des détours, et, sans aucun doute, il eût été beaucoup plus expéditif de tenir le milieu du lac et de gouverner directement sur le point où ils voulaient aller ; mais cette méthode eût été plus dangereuse, et ils eurent la prudence d'y renoncer. Il s'élève parfois subitement sur le lac Winnipeg de grands vents qui soulèvent les eaux sinon à la hauteur des montagnes, du moins à la hauteur de certaines maisons. Le frêle esquif d'écorce n'était pas de force à affronter de pareils dangers, et nos voyageurs, pour ne pas s'exposer à chavirer, jugèrent à propos de suivre la côte afin d'être à même de se réfugier à terre si le temps devenait menaçant. D'ailleurs, il leur fallait aborder chaque soir pour faire du feu, cuire leur souper et faire sécher leur canot d'écorce qui, s'imbibant d'eau à la manière des éponges, fût bientôt devenu, sans cette précaution, trop lourd et difficile à manier.

Chaque soir, donc, un peu avant le coucher du soleil, nos voyageurs prenaient terre et établissaient leur camp sur la rive. On déchargeait le canot, on le tirait hors de l'eau et on le plaçait sur le sol la quille en l'air afin qu'il pût sécher plus rapidement, après quoi on allumait du feu, on faisait cuire quelques morceaux de viande sèche, on soupait et l'on s'endormait de ce profond sommeil que connaissent seuls les voyageurs harasés de fatigue.

CHAPITRE XIV.

WAPITI, LOUPS ET WOLVERÈNE

Le lieu où nos voyageurs avaient pris terre se trouvait le fond d'une petite baie. Le pays était plat et dégarni de bois à l'exception de quelques bouquets de saules groupés ça et là sur la rive et formant comme autant de petites îles de verdure. C'était au pied d'un de ces bouquets d'arbres, à environ cent cinquante pas du lac, qu'on avait allumé le feu. La place ne pouvait être mieux choisie, car c'était une espèce de petit plateau d'où l'on découvrait toute la plaine jusqu'à plusieurs milles de là.

— Regardez donc là-bas, s'écria François, qui venait de se lever après avoir terminé son repas. Qu'est-ce que cela, capitaine ?

En parlant ainsi, le jeune Landi indiquait du doigt quelques objets qu'on voyait sur la plaine, à une grande distance.

Le capitaine se leva à son tour, plaça ses mains au-dessus de ses yeux pour se garantir des rayons du soleil, regarda avec attention dans la direction indiquée par son cousin, et au bout de deux secondes répondit d'une manière positive à la question de son cousin :

Ce sont des wapitis.

— Je ne suis pas plus avancé qu'auparavant, reprit François. Dis moi maintenant ce que tu entends par des wapitis ?

— J'entends par wapiti un daim rouge, une espèce de cerf, si tu aimes mieux.

— Des cerfs ! à la bonne heure, me voilà fixé maintenant. J'avais cru reconnaître des animaux de cette espèce ; mais à cette distance je n'osais pas me prononcer.

En entendant cette conversation, Lucien se leva et regarda dans une petite longue-vue qu'il portait toujours avec lui. Le résultat de ses observations ne se fit pas longtemps attendre. Le capitaine ne s'était pas trompé ; c'était bien réellement un troupeau de cerfs.

— Puisque ce sont bien réellement des cerfs, reprit François, tu devrais bien nous dire, Lucien, ce que tu sais sur cet animal ; cela fera toujours passer le temps. car, d'après ce que prétend Norman, il ne faut pas songer à leur donner la chasse sur un terrain aussi découvert que celui qui est devant nous, ils prendraient l'alarme et s'enfuiraient bien avant que nous fussions à portée de fusil, et vous voyez qu'il n'y a ni un seul arbre ni un seul buisson de leur côté ; le plus près d'eux se trouve au moins à un demi-mille.

— Le mieux que nous ayons à faire, dit Norman, c'est de les attendre sans bouger d'ici. Où je me trompe fort, ou avant qu'il soit longtemps ils auront quitté la plaine ouverte et seront entrés dans ces bouquets de saules, car c'est de ce côté qu'ils paraissent se diriger, et d'ailleurs il est probable qu'ils viennent au lac pour y boire, et qu'ils y seront avant la nuit.

Les wapitis marchent ordinairement en petites troupes. Les bandes les plus nombreuses sont au plus de cinquante individus, mais on les rencontre le plus ordinairement par groupes de sept ou huit.

Lorsque ces animaux n'ont pas été trop chassés ils se laissent approcher assez facilement. Dans le cas contraire, ils deviennent fort soupçonneux, et prennent la fuite au premier éveil. Lorsque les mâles sont blessés et se voient la retraite coupée, ils deviennent furieux et attaquent les hommes et les chiens. Ainsi font aussi les daims ordinaires, mais la force supérieure des wapitis les rend beaucoup plus dangereux. On pourrait citer un grand nombre de chasseurs qui n'ont échappé qu'avec peine à leurs coups de cornes et à leurs coups de pieds, car ils frappent également avec les unes et avec les autres.

On chasse le wapiti comme le daim et le cerf. Les Indiens ont une manière particulière de le prendre et préfèrent l'attaquer lorsqu'il est dans l'eau, ce qui se présente assez fréquemment, car cet animal est excellent nageur, et n'hésite point à se jeter à la nage soit dans les lacs, soit dans les plus grandes rivières.

L'herbe est sa nourriture habituelle. Il mange aussi les jeunes pousses du saule et du peuplier, et se montre surtout friand d'une espèce de rose sauvage *(rosa blanda)*, particulière aux régions qu'il fréquente.

Cet animal paraît affectionn[illegible] préférence les pays froids; c'est ce qui fait qu'on n'en rencontre point au Mexique, dont le climat est sans doute trop chaud pour lui. Du côté opposé il ne va pas plus loin que le 57e degré de latitude.

Lucien, qui donnait ces explications à voix basse, fut interrompu par une exclamation de Basile. Tous les yeux se portèrent alors sur l'aîné des trois frères; il était en train d'observer les wapitis.

— Qu'y a-t-il? lui cria-t-on.

— Regardez, répondit Basile en indiquant du doigt le troupeau. On dirait que quelque chose vient de jeter le trouble dans la bande. Prête-moi ta longue-vue, Lucien.

— Ce sont des loups, dit Basile. après quelques secondes d'examen.

— Cela me paraît fort extraordinaire, reprit alors Norman, car le wapiti est un animal que les loups n'attaquent guère en rase campagne, à moins qu'il ne soit blessé ou estropié. Il faut que ces loups-là soient bien affamés. De quelle espèce sont-ils?

Il y a deux espèces de loups. L'une est le gros loup ou loup commun *(canis lupus)*: l'autre est le loup hurleur ou loup des prairies *(canis latrans)*.

— Ce sont des loups de prairie, dit Basile en

réponse à la question que lui avait adressée son cousin.

— Alors, reprit Norman, il faut qu'il soit arrivé quelque accident à l'un des wapitis, ou que les loups soient très nombreux et qu'ils espèrent forcer quelqu'un de ces animaux. En tous cas, je suppose que la chasse ne saurait manquer de prendre cette direction.

— Tu ne t'étais pas trompé, répondit Basile en regardant de nouveau dans la longue-vue, la bande des loups est nombreuse, j'en vois au moins cinquante. Tiens! ils sont parvenus à séparer un des wapitis du reste du troupeau, et voici toute la chasse qui vient de notre côté.

Ce disant, Basile saisit sa carabine ; son exemple fut aussitôt suivi par ses trois compagnons.

Le wapiti venait en effet tout droit à eux suivi de toute la bande des loups, qu'on pouvait maintenant parfaitement distinguer à l'œil nu, et qui ressemblait à une meute de chiens courants.

En moins de quelques minutes le wapiti, emporté par la rapidité de sa course, ne se trouva plus qu'à quelque distance de nos chasseurs.

C'était un magnifique animal.

Ses cornes, longues et fourchues, étaient encore dans le velours ; et comme il courait le nez au vent, ses andouillers, rejetés en arrière, couvraient son cou et touchaient presque ses épaules.

Il continua sa course en droite ligne, et arriva de la sorte à cent pas du camp tout au plus. Ce fut alors seulement qu'il distingua la fumée, et aperçut les chasseurs debout auprès du foyer. A cette vue il tourna brusquement, et gagna avec

tant de rapidité les massifs de saules, qu'en un clin d'œil il fut hors de la vue des chasseurs.

Les loups, au nombre de cinquante au moins, l'avaient suivi jusque-là, et au moment où il entrait dans la saulaie, quelques-uns d'entre eux étaient littéralement sur ses talons. Les jeunes gens s'attendaient à voir toute la bande pénétrer sous les arbres à la suite du gibier qu'elle chassait. Rien ne semblait en effet devoir les en empêcher. A leur grand étonnement, les loups qui tenaient la tête s'arrêtèrent à l'entrée du fourré, et l'instant d'après on vit toute la troupe retourner en arrière, quelques-uns même fuyaient avec rapidité en donnant tous les signes de la plus grande terreur.

Les chasseurs attribuèrent d'abord cette fuite tant à leur présence qu'à la vue de la fumée du camp; mais un moment de réflexion suffit pour leur faire abandonner cette idée, car ils connaissaient depuis longtemps les loups de prairie, et ne les avaient jamais vus dans aucune circonstance prendre l'alarme devant eux.

Peu leur importait au surplus la cause de la panique des loups, ils n'avaient pas le temps de s'occuper de ces animaux, le wapiti réclamait tous leurs soins, et sans plus tarder ils s'avancèrent vers les saules, chacun dans une direction différente pour être plus sûrs de ne pas le manquer. En peu de temps le bouquet de saules fût entouré par nos chasseurs, qui attendirent avec leurs armes toutes prêtes le moment favorable de faire feu sur le wapiti, qui ne devait pas tarder à reparaître soit d'un côté, soit de l'autre.

Les saules couvraient environ un acre de terrain, mais leurs branches étaient si épaisses et leur feuillage si touffu, qu'il était impossible d'apercevoir l'animal. Cependant nos chasseurs étaient sûrs qu'il s'y trouvait encore, et comme on n'entendait aucun bruit et qu'on ne voyait rien remuer, ils supposaient qu'il devait être tapi quelque part Marengo fut envoyé à la découverte dans l'espoir qu'il ferait bientôt lever le wapiti, et les chasseurs continuèrent à faire le guet avec leur fusil en main.

Le chien n'avait pas fait quatre pas, qu'on entendit souffler et marcher fortement. Ce bruit fut bientôt suivi de la présence du wapiti, qui traversait le fourré. Un premier coup de feu fut tiré sur lui, il partait du fusil de Lucien. Il parut que la balle ne porta pas, car le wapiti passa outre sans qu'on s'aperçut qu'il eût été blessé. Tous les chasseurs se précipitèrent de ce côté, et l'on vit alors en plein le noble animal qui bondissait sur la prairie. Cependant sa course était loin d'être aussi rapide qu'auparavant, il penchait la tête en avant et paraissait trébucher à chaque pas. Nos chasseurs, que cette allure surprenait, s'aperçurent, en y regardant de plus près, qu'il portait un autre animal sur son dos.

Ils pouvaient à peine en croire leurs yeux ; rien n'était plus vrai cependant; le pauvre wapiti avait sur le dos un animal vorace qui s'était accroché à ses chairs à l'aide de ses griffes longues et tranchantes.

François prétendait que c'était une panthère, Basile voulait que ce fût un ours : erreur à la-

quelle les proportions trop minimes de l'animal ne lui permirent pas de croire longtemps. Norman, qui connaissait mieux les hôtes de ces contrées que ses cousins, ne s'y trompa pas, et reconnut du premier coup d'œil le terrible wolverène. Il ne pouvait pas distinguer sa tête cachée derrière l'une des épaules du wapiti, mais ce qu'il en voyait lui suffisait pour être sûr qu'il ne se trompait pas. C'étaient des pattes courtes, de larges griffes, une queue touffue, une fourrure à longs poils hérissés, marquée sur le dos de lignes de couleur plus foncée que le reste du corps. Tous ces signes étaient trop familiers au jeune marchand de fourrures pour qu'il pût s'y tromper un seul instant; aussi prononça-t-il hardiment que c'était un wolverène.

Le groupe formé par le wapiti et l'animal qu'il portait sur ses épaules était déjà hors de portée. Les chasseurs, surpris par ce spectacle inattendu, s'étaient tout à coup arrêtés. Basile et François furent prompts à se remettre de leur étonnement et se disposaient à continuer leur poursuite; mais ils furent retenus par Norman, qui leur conseilla d'attendre, en les assurant que le wapiti allait bientôt se jeter à l'eau.

Le pauvre wapiti, en sortant de la saulaie, avait pris au hasard la première direction qui s'était présentée à lui, et suivait, sans s'en rendre compte, une ligne parallèle à la rive du lac. Bientôt pourtant il découvrit l'eau, et soudain on le vit changer de direction et courir du côté du lac avec l'intention évidente de s'y précipiter. Il avait sans doute l'espoir qu'en se plongeant dans l'élé

ment liquide il parviendrait à se débarrasser du terrible fardeau qui pesait sur ses épaules et lui déchirait la poitrine.

En quelques bonds il eut gagné la rive, qui de ce côté était escarpée et coupée à pic C'était une sorte de petite falaise de douze à quinze pieds de haut. Au-dessous s'étendait le lac, dont les eaux avaient à cette place plusieurs brasses de profondeur. Le wapiti n'hésita pas un seul instant, et sans rien calculer se précipita du haut de la rive. On entendit un grand bruit. puis wapiti et wolverène disparurent ensemble sous l'eau. Ils reparurent pourtant bientôt à la surface et à la vue des jeunes chasseurs qui arrivaient à ce moment même sur le bord du lac. Les deux adversaires étaient séparés ; le plongeon n'avait pas été sans doute du goût du wolverène ; et tandis que le wapiti s'escrimait pour gagner le large, la bête féroce, qui se sentait hors de son élément habituel, faisait tous ses efforts pour revenir à terre. Les chasseurs, du point élevé où ils se trouvaient placés, dominaient le lac, et ils leur eût été difficile de trouver une plus belle occasion de tirer un wolverène ; aussi ne s'en firent ils pas faute, Basile et Norman lui envoyèrent leurs balles dans le dos ; François fit comme eux et déchargea les deux coups de son fusil sur le corps de cette bête féroce. Le wolverène était blessé à mort, et au bout de quelques instants il disparut au fond de l'eau.

Ce qu'il y eut de plus singulier dans tout ceci, c'est que l'idée ne vint à aucun des chasseurs de tirer sur le wapiti. Les persécutions dont le pau-

vre animal avaient été l'objet, tant de la part des loups que de celle du wolverène, avaient excité leur sympathie, et sans doute ils l'auraient laissé rejoindre ses compagnons sans nouvelle rencontre, si la faim et le désir d'avoir de la viande fraîche n'avaient étouffé en eux tout sentiment de pitié. Après un moment d'hésitation, ils rechargèrent leurs armes et se préparèrent à bien recevoir le daim, supposant que cet animal ne tarderait pas à se fatiguer et qu'il chercherait bientôt à regagner la rive. Cependant le wapiti ne paraissait point encore penser au retour, et, persuadé que la mort était derrière lui, il ne s'occupait que de nager vigoureusement pour échapper à tous ses ennemis.

Cela ne pouvait pourtant pas durer longtemps; la rive opposée était hors de vue, trop éloignée par conséquent pour que le wapiti pût nager jusque-là, et le pauvre animal n'avait d'autre alternative, du moins nos chasseurs le pensaient ainsi, que de revenir en arrière pour recevoir leurs coups de feu ou de se noyer en s'obstinant à aller en avant. Néanmoins, pour le moment, la seule chose qu'il y avait à faire c'était d'attendre.

Lorsque le wapiti eut nagé pendant un demimille à peu près, les jeunes gens furent tout surpris de le voir s'élever graduellement au-dessus de l'eau, jusqu'à ce qu'il eût plus de la moitié du corps à sec. Le wapiti avait rencontré un haut fond, et jugeant la position bonne s'y était installé, et semblait décidé à y rester. Basile et Norman coururent à leur canot, le mirent à l'eau en

un clin d'œil et sautèrent dedans Le wapiti ne tarda pas à s'apercevoir qu'on se dirigeait de son côté ; mais, au lieu de se remettre à la nage, comme les chasseurs s'y attendaient, il s'affermit sur ses pieds et se posta la tête en avant dans une attitude belliqueuse.

Les chasseurs ne lui donnèrent pas l'occasion de montrer sa bravoure ; car, sitôt que le canot ne fut plus qu'à une cinquantaine de pas, Norman, qui tenait les rames, suspendit ses mouvements et arrêta la marche. Au même instant une détonation fit retentir au loin les échos du lac : c'était Basile qui venait de faire feu. Le wapiti, atteint en pleine poitrine par la balle de l'adroit chasseur, se débattit un instant, puis s'affaissa et tomba dans l'eau. Le pauvre animal avait échappé à la dent des loups et à la griffe du wolverène ; mais il n'avait pu éviter les coups plus meurtriers de l'homme.

A l'aide du canot, le corps de l'animal fut repêché, attaché à l'arrière du canot par ses grandes cornes et traîné de la sorte à la remorque jusqu'à la rive, puis de là jusqu'au camp.

En l'examinant de plus près, nos voyageurs découvrirent, à leur grand étonnement, que le wapiti, indépendamment des morsures des loups, du wolverène et de leurs propres coups de feu, portait encore les traces d'une autre blessure. Une tête de flèche avec un morceau de bois était resté dans une de ses cuisses ; les Indiens avaient dû lui donner la chasse, et cela quelques jours auparavant, ainsi que le prouvait l'aspect de la plaie. Cette blessure n'eût point été mortelle si

on eût pu enlever la flèche ; mais telle qu'elle était, elle devait infailliblement entrainer la mort un peu plus tôt ou un peu plus tard. Cette circonstance explique la conduite des loups, qui sans cela n'eussent jamais osé s'attaquer à un animal de la taille du wapiti. Le wolverène lui-même s'attaque rarement à ces grands animaux ; mais le wapiti poursuivi par les loups avait passé trop près du repaire de la bête carnassière pour que celle-ci négligeât de s'assurer une aussi riche proie. Au moment d'entrer dans le fourré, les loups avaient aperçu le wolverène et avaient pris la fuite, car ces animaux sont aussi lâches que cruels, et le wolverène leur fait autant de peur qu'ils en inspirent eux-mêmes aux pauvres daims blessés.

CHAPITRE XV.

DEUX PLONGEURS.

Le wapiti fut dépouillé avec soin, et la peau fut étendue pour sécher.

Depuis leur mésaventure , nos voyageurs étaient fort à court de vêtements. Les trois peaux de caribou étant insuffisantes pour de grandes blouses de chasse, on avait dû se contenter d'en faire deux jaquettes, encore les vêtements étaient-ils fort étriqués. Les lits et les couvertures leur manquaient également. Ils avaient bien pour cet usage les peaux de buffalo ; mais il n'y en avait

que deux, et nos voyageurs étaient au nombre de quatre. L'une de ces peaux servait à Lucien, qu'on avait forcé à la prendre comme étant le plus délicat de la troupe ; l'autre revenait à François, comme au plus jeune. Quant à Basile et à Norman, ils étaient obligés de coucher toutes les nuits sur la terre nue, et ils auraient souffert considérablement du froid s'ils n'eussent eu soin d'entretenir constamment un grand feu de bivouac. Encore malgré ces précautions, avaient-ils eu beaucoup à se plaindre de la température, car le feu ne peut chauffer qu'une partie du corps et celle qui se trouve du côté opposé se trouve exposée à toute la froidure. Les voyageurs qui parcourent les grands déserts de l'Ouest ont l'habitude de se coucher les pieds au feu. Cette méthode est généralement considérée comme la meilleure, car tant qu'on a les pieds chauds, le reste du corps ne souffre pas beaucoup du froid, tandis que quand les pieds sont froids, on ne peut parvenir à dormir à l'aise. Nos jeunes voyageurs ne dérogeaient point en ces circonstances aux habitudes reçues, et se couchaient tous les soirs autour du feu, les pieds du côté de la flamme, de manière que leurs personnes se trouvaient disposées comme quatre rayons partant du même centre.

Marengo dormait ordinairement auprès de Basile, qu'il regardait plus particulièrement comme son maître.

Malgré le soin que nos jeunes gens avaient chaque soir de se faire un lit d'herbes et de feuillages, ils n'en ressentaient pas moins vivement

l'absence de leurs couvertures ; aussi comptaient-ils beaucoup sur les services que devait leur rendre la peau du wapiti ; et comme un certain temps était nécessaire pour préparer et sécher cette peau, ils résolurent de ne lever leur camp que le surlendemain, et de s'occuper également pendant le temps de halte de faire sécher la viande du wapiti.

La chair de cet animal est d'une qualité inférieure, et on ne la mange qu'à défaut d'autre. C'était précisément le cas de nos voyageurs. Cette viande n'est cependant pas désagréable au goût, mais elle est dure, peu savoureuse, et ressemble bien plus à de la viande de bœuf sèche qu'à de la venaison fraîche. Elle est considérée par les chasseurs blancs et par les Indiens comme étant de beaucoup inférieure à la chair de buffalo, de l'élan et du caribou. Une des particularités qui contribue à la rendre peu agréable à manger, c'est que la graisse se fige aussitôt qu'elle est retirée du feu. Elle prend aux lèvres et aux dents comme du suif, différant en cela des autres viandes de daim, qui n'ont pas le même inconvénient.

Tout au contraire de la chair, la peau du wapiti est fort prisée des Indiens : moins épaisse que celle de l'élan, elle donne un cuir plus estimé. Lorsque cette peau a été convenablement préparée à la mode indienne, c'est-à-dire bien frottée avec une composition faite avec la cervelle et la graisse de l'animal lui-même, lavée, séchée, raclée et fumée, elle devient douce et souple comme un gant et partage avec la peau de

chamois la propriété de pouvoir se mouiller et se sécher ensuite sans se durcir. C'est cette dernière qualité qui lui donne aux yeux des Indiens l'avantage sur le cuir des autres espèces de daims, de l'élan et du caribou qui se durcit beaucoup à l'eau et a besoin d'être longtemps frotté avec une substance grasse avant de reprendre sa première souplesse.

Lucien savait préparer la peau du daim, et connaissait aussi bien que la plus habile ménagère indienne, l'art de faire avec cette peau un cuir parfait. Mais cette opération aurait pris trop de temps à nos voyageurs, qui durent se contenter d'une préparation moins belle sans doute mais plus expéditive.

La peau du wapiti fut tendue sur des branches de saule et mise à sécher devant le feu. On la retirait de temps à autre pour la frotter avec une substance grasse et la débarrasser des différents insectes qui eussent pu l'endommager.

Pendant que Lucien s'occupait à la tannerie, Basile et Norman faisaient de la boucherie, et coupaient la viande en tranches pour les faire sécher au feu. Cet ouvrage les retint moins longtemps que celui de Lucien. et ils s'étaient tranquillement assis auprès du feu, quand une réflexion de François vint les tirer de ce doux *far niente*.

— Il faut avouer, mes chers amis, disait le jeune garçon, que nous sommes de grands niais. Nous négligeons une peau magnifique, celle du wolverène.

— C'est ma foi, vrai, répliqua Norman, je l'a-

vais complètement oublié ; mais la bête est au fond de l'eau. Comment la retirer ?

— Il faut la pêcher; répondit François, et voici ce que je propose : nous allons aiguiser une de ces branches de saule et l'attacher à la poignée de ma rame, de manière qu'elle fasse comme la barbe d'une flèche ; j'enfoncerai cette pointe dans le corps du wolverène, et grâce au crochet qui l'empêchera de s'échapper, j'espère l'amener hors de l'eau.

— Alors dit Norman, il faut mettre le bateau à l'eau, car dans l'endroit où se trouve le wolverène la rive est trop élevée pour qu'on puisse atteindre le fond de l'eau.

— Eh bien, reprit François en se dirigeant du côté des saules, mettez le canot à flot ; pendant ce temps je m'en vais couper une branche de saule.

— Demeure, dit Basile, je crois avoir trouvé un moyen plus sûr. Ici, Marengo !

Tout en parlant ainsi, Basile, qui s'était levé, se dirigeait sur la rive vis-à-vis la place où le wolverène avait disparu. Ses frères et son cousin le suivirent avec Marengo, qui bondissait de joie et paraissait tout fier d'être appelé à prendre part à cette entreprise importante.

— Est-ce que tu crois, dit Norman, que ce chien va tirer le wolverène de l'eau ?

— Non, mais il y aidera beaucoup.

— Comment cela ?

— Attends un moment, et tu vas voir.

Sur ce, Basile jeta de côté son bonnet de peau de racoon, quitta sa jaquette de caribou, sa che-

mise de coton rayé et son gilet de peau en cuir de daim ; il se défit de même de ses culottes, de ses guêtres et de ses mocassins, de manière qu'en moins de rien il se trouva dans le costume d'Adam avant son premier péché.

— Maintenant, mon cousin, dit-il en s'adressant à Norman, je vais te faire voir comment les nageurs du Mississipi savent se conduire dans l'eau.

Après avoir prononcé ces paroles, il s'avança jusque sur le bord du lac, chercha des yeux la place où le wolverène avait disparu, et après l'avoir suffisamment examinée il se tourna du côté du chien :

— A moi ! Marengo, lui dit-il simplement.

L'intelligent animal répondit à son maître par un hurlement, et par un regard qui indiquait suffisamment qu'il avait compris ses ordres.

Basile alors regarda de nouveau le lac, éleva les bras autour de sa tête, plaça la paume de ses deux mains l'une contre l'autre, s'élança et tomba la tête la première dans l'eau. Marengo poussa un petit cri, et s'élança si rapidement à la suite de son maître que les deux plongeons n'en firent qu'un.

Pendant un instant l'homme et le chien disparurent aux yeux des spectateurs ; le chien revint le premier à la surface de l'eau ; quant à Basile, il demeurait si longtemps sans reparaître que Norman et les autres commençaient à s'inquiéter, et regardaient en tremblant la place où il s'était enfoncé. A la fin pourtant on vit des bulles d'air s'élever à un endroit fort éloigné de celui où le

jeune homme avait plongé, puis la chevelure noire de Basile parut au-dessus de l'eau. Le jeune homme tenait quelque chose entre ses dents, et poussait devant lui un gros corps qu'on reconnut aussitôt pour être celui du wolverène.

Marengo, qui nageait près de là, n'eût pas plus tôt aperçu son maître, qu'il poussa de son côté, engueula le wolverène et se mit à le tirer en nageant vers un point de la rive que Basile lui indiqua du doigt, et où l'abordage était facile.

Basile allait devant le chien en éclaireur, il fut bientôt à terre et prêt à aider Marengo qui y arriva quelques instants après. Le corps du wolverène fut tiré de l'eau et porté par François et Norman vers le lieu du campement. Lucien les suivit en portant les habits de Basile, et bientôt nos quatre jeunes gens se retrouvèrent tranquillement assis devant un feu qui flambait avec une nouvelle vigueur.

Je ne crois pas qu'il existe en Amérique un animal plus hideux que le wolverène. Son corps ramassé, ses jambes courtes et torses, son poil hérissé, sa queue touffue, et par-dessus tout ses griffes recourbées et ses énormes mâchoires en font un animal d'un aspe t aussi terrible que peu attrayant. Sa marche est lourde et presque rampante, ses yeux sont durs et féroces, son allure ressemble assez à celle de l'ours, et les traces qu'il laisse derrière lui sont souvent prises pour celles de ce dernier animal. Les chasseurs et les Indiens ne s'y trompent pas cependant et les reconnaissent à des signes certains. Ses pieds de derrière sont plantigrades, c'est-à-dire qu'ils por-

tent sur le sol depuis le talon jusqu'à l'extrémité des doigts. Sa croupe est recourbée comme un segment de cercle.

Cet animal est à la fois féroce et vorace, et ressemble sous ce rapport comme sous plusieurs autres au glouton. On le désigne même parfois sous le nom de glouton d'Amérique. Il n'y a pas d'animal qui détruise plus de petit gibier. Il attaque et dévore aussi les grandes espèces lorsqu'elles se trouvent à sa portée; mais comme il est bas sur jambes et peu agile, il ne peut guère s'emparer de ces derniers que par stratagème.

On croit généralement qu'il se poste sur les arbres ou sur les rochers élevés pour guetter le daim, et s'élancer sur son dos au moment où il passe à sa portée. On va même jusqu'à prétendre qu'il pousse plus loin la précaution, et au dire de certaines gens il amasserait de la mousse, dont les rennes sont très-friands, et la placerait aux endroits où il veut les attirer. On a ajouté, chose plus extraordinaire encore que les renards l'assistent dans ces circonstances, et que ces animaux chassent le gibier de manière à le faire passer à la place où le wolverène est en sentinelle.

Il y a bien peu de viande dédaignée par le wolverène. Cependant le castor est son mets de prédilection, et si ce dernier animal ne trouvait un refuge dans l'eau, élément pour lequel son ennemi a très peu de goût, la race entière des castors aurait bientôt disparu sous sa dent meurtrière.

Sa force jointe à la finesse de son odorat le rendent un ennemi redoutable pour tous les sauvages habitants des forêts et des prairies. La

ruse supplée chez lui aux qualités qui lui manquent d'un autre côté, et cet animal passe pour détruire autant que la panthère et l'ours noir.

Le wolverène vit dans les antres des rochers et dans le creux des arbres, il se plaît également dans les forêts et dans les prairies. On le trouve dans les pays habités aussi bien que dans les déserts les moins fréquentés. Son espèce est répandue sur la plus grande partie du continent américain. Cependant il affectionne de préférence les latitudes froides et les régions neigeuses. On ne le rencontre plus dans la partie méridionale des Etats-Unis, quoiqu'il soit positif qu'il ait infesté ces contrées à l'époque où les castors s'y trouvaient encore. Mais à partir du quarantième degré, on le trouve partout.

Il ne serait pas surprenant qu'il habitât jusque sous le pôle même; du moins, si avant que l'homme ait pénétré dans le nord, il a toujours rencontré cette bête féroce.

Le wolverène est un animal solitaire, et, comme la plupart des carnassiers, un grand rôdeur de nuit. La femelle fait ordinairement deux petits, quelquefois trois, rarement quatre. Ses petits en venant au monde sont de couleur claire: ce n'est qu'en grandissant qu'ils prennent une teinte plus foncée. Dans le fort de l'hiver, les wolverènes adultes deviennent presque noirs. Leur fourrure, qui ressemble assez à celle de l'ours, a le poil moins long; elle est aussi moins estimée que celle de cet animal. Cependant sa peau est très-recherchée et fait un des objets les

plus importants du commerce de la compagnie de la baie d'Hudson.

Les voyageurs canadiens désignent le wolverène sous le nom de carcajou, tandis que les Ecossais au service de la compagnie l'appellent du nom assez extraordinaire de quickhatch. On suppose que ces deux derniers noms ont la même origine, et qu'ils proviennent l'un et l'autre du mot indien okee-coo-haw-gew, sous lequel la tribu des Cree désigne cet animal. Cette hypothèse est d'autant plus probable que ce n'est pas le seul mot que les voyageurs et les marchands de fourrures aient emprunté à la langue de ces sauvages.

CHAPITRE XVI

UN GRAND DÎNER

Nos jeunes chasseurs reprirent leur voyage le lendemain de cette double expédition. Ils suivaient la direction de la rive du lac, et marchaient par conséquent un peu à l'ouest du nord. Leur manière de naviguer était bien simple. Ils côtoyaient la rive tant que celle-ci ne déviait pas trop de la ligne droite, mais ils évitaient d'allonger leur chemin en en suivant tous les replis. Cependant ils avaient soin aussi de ne pas trop s'éloigner de la terre, pour ne pas exposer leur frêle esquif, surtout quand le vent était fort.

Ils prenaient terre chaque jour pour passer la nuit, et descendaient soit sur un petit cap, soit

sur quelque île. Quand ils avaient vent debout, ils ne faisaient que peu de milles dans leur journée; mais lorsqu'au contraire ils avaient vent arrière, ils se faisaient une voile avec la peau du wapiti et avançaient assez rapidement Il y eut tel jour où ils firent plus de quarante milles.

Au premier dimanche de la traversée du lac Winnipeg, le camp fut établi sur une petite île de quelques acres seulement de superficie. Cette île, située près de la côte, était fraîche et presqu'entièrement couverte d'arbres de différentes espèces. Les îles qui se trouvent dans les grands lacs possèdent en général une grande variété d'arbres. La cause en est facile à expliquer : d'un côté les eaux y déposent en masse les graines de tous les arbres qui bordent le lac, et d'un autre côté les oiseaux aquatiques qui fréquentent ces îles y apportent aussi des semences de toute espèce. L'île en question devait être d'autant mieux fournie d'arbres qu'elle était située près d'une côte très boisée.

Dans les parties basses de cette île croissaient les saules et les cotonniers *(populus angulata)*, les deux arbres les plus communs de la prairie. Près d'eux on trouvait encore le bouleau et l'érable à sucre *(acer saccharinum)*. Sur les parties plus élevées, vers le centre, se trouvaient d'autres espèces qui rappelaient davantage la végétation particulière aux terrains de formation primitive qui bordaient le lac à l'est Là, poussaient les pins, les sapins, les genièvres et les tamaracks ou mélèzes d'Amérique. Parmi ces grands arbres se distinguait également le sommet conique des cèdres

rouges; au-dessous d'eux croissaient des buissons et des arbustes, au nombre desquels on voyait figurer le rosier et le framboisier sauvages, le pommier, le prunier et la pembina si facile à reconnaître à son apparence touffue.

Il n'y a peut-être pas au monde un lieu qui offre aux voyageurs une plus grande variété de fruits sauvages que les rives de la rivière Rouge du Nord, et l'île où nos voyageurs avaient momentanément établi leur domicile se trouvait, sous ce rapport, aussi favorisée que la rive elle-même.

Ils avaient choisi, pour camper, une place dont le sol uni se trouvait protégé contre le soleil et la pluie par l'épais feuillage d'un tacamahac ou peuplier-baumier. Cet arbre, qui est sans contredit un des plus beaux d'Amérique, est aussi un de ceux qu'on rencontre le plus avant dans le nord. Placé dans des conditions favorables, sa hauteur atteint cent cinquante pieds, sa grosseur est en proportion; mais ces dimensions sont exceptionnelles, et cet arbre ne dépasse pas ordinairement en hauteur soixante-dix à quatre-vingts pieds. Ses feuilles, de forme ovale, ont une teinte jaune lorsqu'elles sont nouvellement poussées. Dans la saison plus avancée, elles deviennent d'un vert foncé et brillant. Les bourgeons de cet arbre sont gros, de couleur jaune, et recouverts d'une espèce de vernis odorant qui lui a fait donner le nom de baumier.

On était au samedi soir; le soleil était près de se coucher. Nos voyageurs venaient de terminer leur repas, et étaient tranquillement assis auprès

d'un feu de cèdre rouge, dont la fumée bleuâtre s'élevait en légères spirales au-dessus des feuilles vertes des grands peupliers. Le parfum de cette fumée odorante, mêlé à l'arome des baumiers, remplissait l'air des plus suaves senteurs qui influaient sur les sens de nos voyageurs, et les préparaient aux émotions les plus douces. Les bois de la petite île n'étaient ni sans vie ni sans voix. Le geai bleu gazouillait dans la feuillée et sautillait de branche en branche en laissant apercevoir de temps à autre l'azur de ses ailes brillantes. Le cardinal ou gros bec, au plumage écarlate, voltigeait sous les arbres, semblable à un feu follet en mouvement; et le pic à bec d'ivoire faisait retentir tout le bois de son cri sonore et répété. Une orfraie décrivait dans l'air des cercles concentriques, les yeux constamment fixés sur les eaux du lac, et prête à s'élancer sur la proie qu'elle convoitait. Une paire d'aigles à tête chauve planait dans les hautes régions de l'air, tandis que plusieurs vautours-dindons volaient au-dessus d'un point de la rive où les attirait sans doute quelque charogne, chair ou poisson, jetée là par les eaux du lac.

Pendant assez longtemps, les jeunes voyageurs demeurèrent silencieux. Ils contemplaient avec recueillement le magnifique paysage qui se déroulait sous leurs yeux.

François, fidèle à ses habitudes, rompit le premier le silence.

— Maître queux, dit-il, peut-on savoir ce qu'il y a pour le dîner de demain ?

C'était à Lucien que s'adressait cette question;

car le jeune savant cumulait, et joignait à ses fonctions de naturaliste de la petite troupe celle de son chef de cuisine.

— Rôti ou bouilli, à votre choix. Parlez, messienrs, faites-vous servir! répondit Lucien en riant.

— Ah! ah! reprit gaiement François, un bon morceau de bouilli ferait assez bien mon affaire, le bouillon surtout m'irait à merveille, et je ne te cache pas que j'aspire après une grande assiettée de soupe, car du rôti, toujours du rôti, je commence à en être un peu las.

— Eh bien, je vous servirai l'un et l'autre pour votre dîner de demain. Entendez-vous, vous êtes invités à venir manger le pot au feu.

François se mit à rire de plus belle.

— Dans quoi feras-tu cette soupe, frère Lucien, dans ton soulier apparemment?

— Non pas dans mon soulier, mais bien dans cela.

En parlant ainsi, Lucien indiquait du geste une espèce de seau qu'il avait confectionné la veille avec de l'écorce de bouleau.

— C'est bon, reprit François, tu as un seau excellent et qui tient parfaitement l'eau. je ne dis pas non; mais c'est de l'eau froide, et on ne fait pas de soupe avec cela. Le difficile, c'est de faire bouillir de l'eau dans ton seau d'écorce, et si tu y parviens, je te tiens pour sorcier. Oh! je n'ignore pas que tu fais des choses merveilleuses avec tes préparations chimiques; mais ta science ne va pas jusqu'à faire bouillir l'eau dans une marmite d'écorce L'eau ne serait seulement pas dégourdie

que ton seau n'aurait plus de fond. Ah! de la soupe! ma foi, je trouve la prétention plaisante!

— Mon cher François, répondit Lucien, il ne faut jurer de rien, et te voilà, comme le reste des hommes, très porté à l'incrédulité pour les choses que tu ne comprends pas; mais tu verras, et si tu veux te charger de me prendre quelques poissons à la ligne, je me fais fort de vous offrir demain un dîner complet où rien ne manquera: soupe, bouilli, rôti, poisson et dessert, tout y sera, et soyez sûrs, messieurs, dit Lucien en se tournant vers ses frères, que votre cuisinier fera tout son possible pour justifier votre confiance.

— Parbleu, mon cher Lucien, tu aurais dû être cuisinier chez Lucullus. Mais je vais toujours pêcher ton poisson.

Tout en parlant ainsi, François tirait une ligne de son sac. Il garnit l'hameçon d'une sauterelle, s'approcha du lac et jeta sa ligne dans l'eau. Il eut bientôt la satisfaction de voir le flotteur s'agiter. Il tira à lui par un coup sec, et ramena un joli petit poisson aux écailles argentées. Ce poisson, dont les eaux du lac pullulaient, fut déclaré par Lucien appartenir au genre hyodon. Le jeune naturaliste dit à son frère qu'il croyait possible de prendre des poissons d'une plus grosse espèce, et il l'engagea à mettre un gros ver au bout de sa ligne et à laisser tomber l'hameçon jusqu'au fond de l'eau, l'assurant que, de cette manière, il ne pouvait manquer de prendre quelque esturgeon.

François suivit de point en point les indications de son frère. Au bout de quelques minutes il sentit une violente secousse, et tira à terre un

très gros poisson qui n'avait pas moins de trois pieds de long.

Après examen Lucien déclara que c'était un esturgeon, mais un esturgeon tel qu'il n'avait point encore eu occasion d'en voir. Il était en effet d'une espèce particulière aux eaux de ces contrées, et désignée sous le nom d'*acipenser carbonarius*. L'aspect de ce poisson n'étant pas des plus engageants, François se remit à pêcher des poissons argentés, qui, quoique beaucoup plus petits, lui semblaient devoir fournir un meilleur plat.

— Je dois aussi, dit alors Basile, fournir ma quote-part à ce fameux dîner; c'est moi que le gibier regarde, et je vais visiter cette île pour m'assurer des ressources qu'elle nous offre à cet égard.

Tout en parlant ainsi il jeta son fusil sur son épaule, et disparut bientôt au milieu des arbres.

— Et moi? dit Norman; est-ce que vous croyez que je vais dévorer le produit du travail des autres sans y mettre un peu du mien? Oh que non pas, s'il vous plaît!

Sur ce, le jeune marchand prit aussi son fusil et s'enfonça dans les arbres, mais dans une direction opposée à celle choisie par Basile.

— D'après ce que je vois, dit Lucien, la viande ne nous manquera pas, mais il faut que je m'occupe des légumes.

Et Lucien, prenant en main le seau d'écorce, se mit à suivre le bord de l'eau.

François resta seul au camp, et continua sa pêche.

Laissons-le là pour quelques instants, et suivons le chercheur de légumes pour prendre avec lui une leçon pratique de botanique.

Lucien avait à peine fait quelques pas qu'il aperçut certaines grandes tiges de plantes aquatiques dont les pieds trempaient dans l'eau. Ces espèces de joncs n'avaient pas moins de huit pieds de haut; leurs feuilles en forme de glaive, étaient unies comme une glace, larges d'un pouce et longues de trois pieds environ. A l'extrémité de chaque tige, se balançait une panicule de graines, assez semblable à un épi d'avoine. Cette plante n'était autre que le fameux riz sauvage *(zizania aquatica)*, si prisé des Indiens, auxquels il fournit une partie considérable de leur alimentation. Les graines du zizania n'étaient point encore arrivées à maturité; mais Lucien jugea apparemment qu'elles étaient assez avancées pour servir à l'usage auquel il les destinait, car il en cueillit une assez bonne provision qu'il mit dans le seau qu'il portait à la main.

— Me voilà toujours sûr, se dit-il, de pouvoir offrir à mes convives tout au moins du potage au riz.

La chasse avait été favorable à Basile; il rapportait une superbe poule de prairie *(tetrao cupido)*.

Norman avait aussi fait chasse, il avait tué un écureuil. François, de son côté, avait pêché un bon nombre de poissons, de telle sorte que Lucien se trouvait complètement en mesure de tenir la promesse qu'il avait faite au sujet du dîner.

Cependant François était toujours à se rendre compte de la manière dont son frère parviendrait à faire bouillir la soupe dans le seau d'écorce.

Le lendemain, ce grand mystère devait être expliqué à Basile et à François. Lucien ramassa plusieurs pierres de la grosseur d'un pavé ordinaire, en ayant soin de choisir les plus dures et les plus unies. Puis il les plaça dans le feu, où elles ne tardèrent pas à s'échauffer jusqu'à devenir rouges et incandescentes.

Pendant ce temps, l'eau et la viande avaient été placées dans le pot d'écorce. Une première pierre brûlante fut retirée du feu et jetée dans le pot; puis une seconde, puis une troisième; en un mot Lucien retirait chaque pierre aussitôt qu'elle commençait à refroidir, et la remplaçait par une autre plus brûlante. Au bout de quelque temps, l'eau du vase entrait en complète ébullition. Le jeune maître-queux mit dans son pôt successivement le riz et les autres ingrédients qu'il avait rassemblés, et obtint ainsi en peu de temps un excellent potage.

On employa pour faire cuire les légumes le même moyen que pour la soupe Quant au rôti, Lucien suivait la méthode habituelle aux chasseurs, et le fit cuire devant le feu embroché dans une baguette de bois vert

Le poisson fut grillé sur les cendres chaudes et mangé après la soupe, comme dans tout dîner bien ordonné.

On ne servit à ce diner ni pudding ni tarte, quoique la chose eût été des plus faciles à Lucien si ses convives y avaient tenu. Il leur offrit à la place de ces pâtisseries un dessert composé d'excellents fruits. On servit des fraises et des framboises cueillies dans les bois, mais d'un parfum

délicieux et d'un goût exquis. Les groseilles et le cassis n'y firent pas non plus défaut. Mais ce qui flatta le plus le palais de François fut un petit fruit de couleur bleue très-parfumé et très-doux au goût. Cette espèce de baie est produite par un arbuste bas qui pousse en touffes comme les buissons et porte des feuilles ovales.

Cet arbuste se couvre tellement de grandes fleurs blanches à une certaine époque de l'année, qu'il devient impossible de distinguer les feuilles et les branches Cet arbuste a quatre variétés, dont deux occupent au moins vingt pieds de haut. Les français du Canada l'appellent le poire. Il est géneralement connu dans l'Amérique anglaise sous le nom de sorbier domestique, quoiqu'il possède encore plusieurs autres noms qui varient suivant les districts.

Pendant qu'on dégustait ces fruits et qu'on faisait l'éloge de leur saveur, Lucien apprit à ses compagnons qu'en botanique l'arbre qui les porte s'appelle *amélanchier*.

— Ma foi, fit alors observer François, si nous avions une tasse de café et un verre de vin, nous aurions tout à fait diné dans le grand style.

— Je crois qu'il vaut mieux, répondit Lucien, que nous n'ayons pas de vin, car c'est un liquide traître dont il faut savoir se défier. Il n'est pas en mon pouvoir, ajouta-t-il, de vous offrir du café, mais si vous voulez bien m'accorder quelques minutes, je vous préparerai une tasse de thé.

— Du thé ! s'écria François, la bonne plaisanterie ! La feuille de thé qui est la plus rapprochée de nous est en Chine, et quant au sucre, il

nous faudrait faire plusieurs centaines de milles avant d'en trouver gros comme une noisette.

— Allons donc, François, tu calomnies la nature! Elle est bien plus généreuse que tu ne crois. Elle n'a pas voulu qu'il manquât rien à ce pays, pas même le sucre et le thé. Regarde de ce côté, je te prie ; vois-tu ces gros arbres aux troncs noirs?

— Oui.

— Pourrais-tu me dire leur nom?

— Sans doute, répondit François, ce sont des érables à sucre.

— Eh bien, dit Lucien, j'espère que, quoique la saison soit peu favorable, nous viendrons bien à bout de leur tirer assez de sève pour en sucrer une tasse de thé. Charge-toi de ce soin, pendant que je vais aller à la recherche du thé.

— Sur ma parole, Lucien, tu es aussi précieux qu'une boutique d'épicerie. Allons, Basile, viens avec moi visiter ces érables pendant que le capitaine ira avec Lucien.

Sur ces mots de François, les jeunes gens se groupèrent en deux couples qui prirent chacun une direction opposée.

Lucien et son compagnon eurent bientôt trouvé ce qu'ils cherchaient dans le même terrain humide où le premier avait déjà trouvé l'héracleum. C'était un arbuste touffu, haut de deux pieds environ, couvert de petites feuilles d'un vert foncé avec des tâches blanchâtres. Cet arbuste est très connu dans tout le territoire de la baie d'Hudson sous le nom d'*arbre à thé du Labrador*, nom qui lui a été donné par les voyageurs

canadiens, qui boivent souvent l'infusion de ses feuilles en guise de thé. Il fait partie des éricacées, famille des bruyères, genre *ledum*, bien qu'à vrai dire ce ne soit pas une véritable bruyère, car le continent américain, chose extraordinaire, ne produit aucun arbuste de cette espèce.

Pendant ce temps Basile et François avaient obtenu une certaine quantité de sève sucrée. Lucien nettoya soigneusement son seau d'écorce, et prépara le breuvage avec de l'eau qu'il fit bouillir à l'aide de quelques pierres chaudes.

Il fut servi dans la petite coupe d'étain que vous savez, chacun y but à la ronde et à son tour.

Norman, qui était habitué au thé du Labrador trouva cette boisson délicieuse. Il n'en fut pas de même de ses cousins du Sud, François surtout trouva fort peu de son goût la saveur de rhubarbe particulière à cette préparation. Quoi qu'il en fût, on convint pourtant que cette boisson tenait l'esprit dans une disposition favorable, car chacun après l'avoir bue se trouva dans un état de quiétude aussi agréable que s'il eût véritablement savouré une tasse du *bohea* le plus parfait.

CHAPITRE XVII

LES MARMOTTES D'AMÉRIQUE

D'après le menu du dîner qui précède, vous allez peut-être croire que nos voyageurs vivaient comme des princes. Ne vous y trompez pas, il

n'en était pas toujours ainsi, et si leur cuisine avait de bons jours, elle avait aussi ses jours néfastes. Il leur arrivait de passer plusieurs jours de suite sans autres vivres que de la viande de wapiti séchée au feu. Ils n'avaient ni pain, ni bière, ni café, rien absolument que de l'eau et de la viande sèche Cette nourriture suffit pour ne pas mourir de faim, mais elle est loin de constituer un ordinaire de Lucullus. Tous les jours n'étaient pas cependant aussi mauvais. De temps à autre on tuait un canard ou une oie sauvage ; quelquefois aussi, mais plus rarement, un jeune cygne ; on prenait bien aussi quelques poissons, mais de temps en temps seulement, car ces animaux défiants et capricieux ne mordaient pas toujours à l'hameçon tentateur que leur offrait maître François.

Après trois semaines employées à naviguer en côtoyant le lac on atteignit le Saskatchewan ; à partir de ce moment, on changea de direction et l'on porta droit à l'est. Près de l'embouchure de cette rivière, nos voyageurs se virent contraints par la force des rapides de sortir leur canot de l'eau et de le porter pendant trois milles .Ce fût un travail pénible, sans doute ; mais compensé, jusqu'à un certain point du moins, par la vue du magnifique spectacle que ces rapides présentèrent à leurs yeux.

Le Saskatchewan est l'une des plus grandes rivières d'Amérique, et compte seize cents milles de long depuis sa source dans les montagnes Rocheuses jusqu'à son embouchure dans la baie d'Hudson, où elle prend le nom de fleuve Nelson.

Un peu au-dessus du lac Wiunipeg les rives de ce fleuve sont bien boisées ; mais en remontant plus haut on trouve des terrains plats et sablonneux qui s'étendent à l'ouest jusqu'au pied des montagnes Rocheuses. Ces terrains ou prairies peuvent être à juste titre appelés *déserts*. On y rencontre des lacs remplis d'eau aussi salée que celle de l'océan lui-même, ainsi que d'immenses espaces où l'on peut parcourir des centaines de milles sans y trouver une goutte d'eau. Au surplus, je ne fais que mentionner ici ces prairies, car nos voyageurs ne devaient point les traverser, leur intention étant de tourner directement au nord aussitôt qu'ils auraient dépassé le poste de Cumberland.

Ils campèrent un soir sur les bords du Saskatchewan, à peu près à deux journées de marche du fort. La place qu'ils avaient choisie était des plus agréables. C'était une petite vallée entourée de toutes parts de vertes collines, et semée çà et là de massifs d'amelanchiers et de rosa blanda dont les fleurs d'un rouge tendre tranchaient par leur doux éclat sur la verdure du gazon. Si l'aspect du paysage était des plus agréables, celui de la table était moins réjouissant. Nos voyageurs n'avaient réussi à tuer aucun gibier dans le cours de la journée, et leur dîner se composait seulement de quelques tranches de viande sèche rôtie sur des charbons ardents. Comme ils avaient eu à lutter pendant toute la matinée contre l'action d'un courant rapide, ils s'étaient vus obligés de ramer avec force, et se trouvaient par suite si fatigués, qu'aucun d'entre eux ne se

sentait disposé à se mettre en quête de gibier. Ils s'assirent donc autour du feu, et attendirent en silence que leur dîner fût cuit à point.

Le camp se trouvait établi au pied d'une colline assez élevée, à une très petite distance de la rivière. En face de cette première colline, il en existait une seconde plus haute et dont les voyageurs pouvaient voir, du lieu où ils étaient assis, et le sommet et le versant. Ce versant était hérissé d'une multitude de petites éminences ou buttes de terre hautes à peu près d'un pied chacune, en forme de cône tronqué, comme un pain de sucre dont on aurait enlevé la partie supérieure.

— Qu'est-ce que cela demanda François ?

— Je suppose, répondit Lucien, que ce sont des habitations de marmottes.

— Et tu as raison, lui dit Norman, tout le pays en est plein.

— Des marmottes ! reprit François, tu veux dire probablement des chiens de prairie, comme ceux que nous avons rencontrés dans les prairies du Sud.

— Je ne crois pas, répondit Norman et je pense au contraire que les chiens de prairie sont d'une espèce toute différente. Qu'en pense Lucien ?

— Je pense, dit le naturaliste, que Norman a raison. Ce sont deux espèces tout à fait distinctes, et il y a ici trop peu de buttes pour qu'elles aient été construites par des chiens de prairie. Ces derniers animaux vivent toujours en effet en réunion très-nombreuse par centaines et même par milliers. D'un autre côté, ces constructions ne sont pas non plus exactement semblables. Les

demeures des chiens de prairie ont toutes un trou pratiqué au sommet, ou tout au moins sur un des côtés du cône, tandis que les buttes que nous avons devant nous ne me paraissent point avoir les trous disposés de la même manière. La porte des demeures que vous avez devant vous est pratiquée dans le sol même à côté de l'élévation, et entourée de la terre qu'on a tirée pour la creuser. Ces voies souterraines sont faites à la maniére des terriers de lapins, aussi je persiste dans l'opinion émise par Norman : les buttes que nous avons devant nous sont habitées par des marmottes et pas par des chiens de prairie.

Quelques espèces de marmottes, dit Lucien, vivent en communauté et forment des réunions très-nombreuses; tels sont les chiens de prairie. D'autres se réunissant encore forment cependant des sociétés moins nombreuses, d'autres enfin ne vivent que par couples ou tout au plus par familles.

Presque toutes les marmottes se creusent des terriers. On en connait pourtant deux espèces qui se contentent d'un trou de rocher ou même de l'abri de quelques pierres pour s'y gîter et y faire leur nid. Ces animaux sont aussi pour la plupart des grimpeurs, mais ils ne montent aux arbres que pour y chercher leur nourriture, et n'y font point comme les écureuils leur résidence habituelle.

Les marmottes sont en général très-prolifiques. Les femelles font ordinairement huit et même dix petits à la fois.

Tous les animaux de cette famille sont extrê-

mement timides et prudents. Avant de partir pour aller à la recherche de leur nourriture, ils ont coutume de reconnaître le terrain du haut du toit qui domine leur petit monticule. Ils ont également soin de placer sur quelque point élevé des sentinelles, qui avertissent du danger par un cri particulier. Chez la plupart des marmottes ce cri ressemble aux syllabes : *Sik! sik!* répétées à plusieurs fois avec sifflement; d'autres aboient comme ces chiens de carton dont on se sert pour amuser les enfants; d'autres aussi poussent des sifflements aigus, d'où les marchands de fourrures les ont nommées *whistler* : c'est pour la même raison que les voyageurs canadiens les nomment siffleurs, traduction exacte du mot anglais *whistler*.

Le coup de sifflet de la sentinelle s'entend à une grande distance, et chaque marmotte le répète jusqu'à la fin de la ligne; grâce à ces précautions, toute la troupe ne peut manquer d'être avertie.

La chair des marmottes est fort du goût des Indiens et même des chasseurs blancs. Il y a plusieurs manières de les prendre; nous citerons entre autres celle qui consiste à emplir leur terrier d'eau. Mais cette méthode n'est bonne qu'au commencement du printemps, lorsque les animaux son déjà sortis de leur engourdissement, et que le terrain de leur demeure est encore assez humide pour ne pas laisser échapper l'eau. On les tue quelquefois à coups de fusil, mais alors il faut les tuer sur place, sans quoi, toutes blessées qu'elles sont, elles se retirent dans leur terrier et sont perdues pour le chasseur.

Lucien allait sans doute continuer sa dissertation sur les marmottes car il était loin d'avoir épuisé ce sujet important, quand il fut interrompu par les marmottes elles mêmes. Plusieurs de ces animaux se montraient à l'ouverture de leur terrier. Après avoir regardé de tous côtés et bien reconnu les alentours, elles devinrent plus hardies, montèrent sur le toit de leurs demeures, puis s'éparpillèrent dans les petits sentiers qui conduisaient de l'une à l'autre. Au bout de quelques instants on put en compter au moins une douzaine, trottant menu, remuant la queue et poussant de temps en temps les notes aiguës de leur cri habituel. Nos voyageurs reconnurent au premier aspect qu'il y en avait deux espèces entièrement différentes par la couleur et par la grosseur. Les plus grosses avaient le poil fauve en dessus avec une teinte orangée à la poitrine et sous le ventre. C'étaient les marmottes *fauves*, désignées aussi sous le nom d'*écureuil terrestre*, et connues des voyageurs sous le nom de *siffleurs* ou *whistlers*. La seconde espèce était sans contredit la plus belle. Il n'existe pas d'autres marmottes qu'on puisse lui comparer sous ce rapport. Ces animaux, plus petits que les premiers, avaient la queue plus longue et mieux fournie, ce qui leur donnait plus d'élégance, mais leur beauté principale consistait dans la richesse de leur fourrure. Ces marmottes étaient rayées depuis le museau jusqu'à la naissance de la queue de bandes jaunes et brunes alternant les unes avec les autres. Les bandes brunes n'étaient pas uniformes, c'était plutôt une chaîne d'anneaux

noirs et jaunes disposés régulièrement. Cette disposition de couleurs, particulière à la peau des léopards, a fait donner à ces petits animaux le nom de *marmotte-léopard*.

Ce n'était point le hasard qui avait réuni ces deux espèces de marmottes ; Norman, familiarisé depuis longtemps avec les habitudes de ces animaux, apprit à ses cousins que ces deux espèces se trouvaient toujours ensemble, et que sans habiter les mêmes terriers, elles vivaient constamment près les unes des autres et dans les meilleures relations de voisinage. Les demeures de chacune de ces deux espèces ont des caractères particuliers auxquels on les reconnait facilement. Celles des marmottes-léopards sont percées de trous beaucoup plus petits, et diffèrent encore des autres en ce que cette entrée souterraine s'enfonce dans la terre à une profondeur perpendiculaire plus grande avant de faire un angle, et de prendre la direction horizontale. La profondeur ordinaire de ces conduits n'est pas moindre de cinq pieds Les trous des marmottes fauves font un coude beaucoup plus près de la surface du sol, et ne s'étendent point aussi profondément sous terre. Ces différences de construction donnent l'explication d'un fait assez singulier. On a remarqué que les marmottes fauves sortaient de leur engourdissement et reparaissaient au grand jour environ trois semaines avant les marmottes-léopards. Cela tient, sans aucun doute, à ce que celles-ci étant enfoncées plus profondément dans le sol, il faut plus de temps à la chaleur du soleil pour pénétrer jus-

qu'à elles et les tirer de leur sommeil léthargique.

Pendant que Norman donnait ces explications, les marmottes, au nombre maintenant d'une vingtaine, trottaient et s'ébattaient sur le versant de la colline. La distance qui les séparait de nos voyageurs les empêchait de s'effrayer de leurs mouvements. D'ailleurs il y avait entre eux une vallée profonde, et elles se regardaient comme tout à fait en sûreté. Elles n'étaient cependant pas assez éloignées pour que les jeunes gens ne pussent apercevoir la plupart de leurs mouvements, et distinguer parfaitement qu'il y avait une bataille engagée entre le plus grand nombre d'entre elles.

Ce n'étaient pas les marmottes *fauves* qui se battaient contre les marmottes-*léopards*, c'étaient au contraire les mâles de chaque espèce qui se combattaient entre eux. Les combattants bondissaient comme de jeunes chats, et montraient un courage et une fureur extraordinaires ; les marmottes-léopards surtout faisaient preuve d'une adresse et d'une agilité supérieures. Lucien, qui à l'aide de sa longue-vue suivait tous les détails du combat, voyait les marmottes rayées se saisir fréquemment par la queue, et presque toujours l'animal qui avait été pris par cette partie du corps paraissait, en s'éloignant, avoir la queue plus courte qu'auparavant. Norman, auquel son cousin fit part de cette observation, répondit que sans doute les queues étaient demeurées sur le champ de bataille. Il ajouta que cela n'était pas extraordinaire, et qu'il était

très rare au contraire de trouver des mâles de cette espèce avec la queue en bon état. Pendant que Lucien et ses compagnons faisaient leurs observations, il se passait, non loin des marmottes, un fait qui attira bientôt l'attention de nos voyageurs. C'était un animal qui s'avançait en rampant et tournait la colline. Ce nouveau venu paraissait de la grosseur d'un chien couchant ordinaire mais plus ramassé dans ses formes, plus bas sur jambes et d'un poil plus rude et plus épais Sa tête était aplatie, ses oreilles courtes et rondes, son poil long et rude, d'un gris mêlé sur le corps, mais d'un brun presque noir aux pattes et à la queue. Cette queue, recouverte de longs poils était fort courte, et l'animal la portait en l'air. Ses pieds larges paraissaient armés de longues griffes recourbées; son museau avait à peu près la forme de celui d'un chien courant, quoique moins délicat. De l'extrémité du museau partait une ligne blanche bordée de deux bandes noires, qui donnait à la physionomie de cet animal un aspect fort original. En somme, c'était une créature d'un aspect peu attrayant.

Norman reconnut du premier coup d'œil le blaireau d'Amérique.

Cet animal habite de préférence les contrées sablonneuses et stériles. C'est au milieu des plaines pierreuses qu'il creuse sa demeure. Son terrier, à fleur de terre, et si bien dissimulé, qu'il arrive souvent aux chevaux de ne pas l'apercevoir et d'enfoncer leurs pieds dedans. Le blaireau ne prend pas toujours la peine de se creuser

un terrier, et quand il peut trouver une habitation de marmotte à sa guise, il en chasse le légitime propriétaire, élargit l'entrée de manière à pouvoir s'en servir facilement, et s'y établit sans plus de façon. Mais pendant l'hiver, les marmottes terrées au fond de leurs trous et protégées par la gelée, qui durcit le sol et le rend invulnérable aux griffes du blaireau, échappent facilement à la voracité de cet animal, qui courrait grand risque de mourir de faim, si la nature n'y avait pourvu, et n'avait décidé avec sa sagesse habituelle que le blaireau passerait l'hiver, comme les marmottes elles-mêmes, dans le sommeil et l'engourdissement. Aussitôt que le soleil du printemps vient le rappeler à la vie, il recommence ses expéditions contre les marmottes, que le printemps a tirées comme lui de leur torpeur. Les deux espèces qu'il préfère sont précisément les marmottes fauves et les marmott.s-léopards, aussi fait-il aux unes et aux autres la guerre la plus acharnée.

Le blaireau aperçu par nos voyageurs se glissait donc en rampant sur la pente de la colline, le ventre touchant presque par terre, et le museau tendu dans la direction du village des marmottes; il était évident qu'il cherchait à en surprendre les habitants. De temps à autre il s'arrêtait, comme un chien de chasse à l'arrêt sur une compagnie de perdrix ; puis, après avoir reconnu les lieux, il continuait sa marche. Son dessein paraissait être de se glisser entre les marmottes et leurs terriers. C'était un moyen de leur couper la retraite et de s'en emparer sans coup férir. Il

voulait ainsi s'épargner la peine de défoncer les terriers, quoique cependant ce travait ne lui fût pas bien pénible, car ses ongles sont assez forts pour bouleverser les demeures des marmottes avec autant de facilité que si s'étaient de simples taupinières.

Il s'avançait donc cauteleusement, les pieds rentrés sous le ventre, le nez au vent et les yeux brillants d'espoir et de convoitise. Il n'était plus qu'à cinquante pas des marmottes, et il allait sans aucun doute couper la retraite à quelques-unes d'entre elles, quand un bibou de terrier, qui jusqu'alors s'était tenu perché sur un des monticules, s'éleva et se mit à voler en cercle autour de cet intrus. Cette manœuvre de l'oiseau attira l'attention des marmottes placées en sentinelle. L'alarme fut donnée ; ce fu un sauve qui peut général, et toute la bande, marmottes fauves et marmottes-léopards, prit la fuite chacun se dirigeant vers sa demeure.

Voyant que la ruse était désormais inutile, le blaireau se leva sur ses jambes et se mit à la poursuite des fuyards.

Il s'y prenait trop tard, les marmottes étaient toutes terrées, et l'on entendait leur sik ! sik ! qui sortait de tous côtés des entrailles du sol. Le blaireau ne s'arrêta que le temps nécessaire pour choisir un des terriers où les marmottes s'étaient retirées. Quand il fût bien sûr d'en avoir découvert un actuellement occupé il se mit à l'ouvrage, et fit si bien de ses pattes et de son museau, que bientôt on ne vit plus que sa queue et son train de derrière, tout le reste était caché dans le trou

qu'il creusait. Il eût sans doute bientôt disparu tout entier, si les jeunes gens, conduits par Norman, n'avaient escaladé la colline, et n'étaient arrivés sur le lieu même. Le blaireau fut saisi par la queue et tiré fortement par les jeunes gens, qui essayaient de lui faire lâcher prise; mais ce n'étaient pas une petite affaire. Ils s'y prirent les uns après les autres, et bien que Basile et Normand fussent deux gaillards vigoureux, ils ne purent parvenir à le retirer du trou. Normand leur recommanda pourtant de tenir bon s'ils ne voulaient voir le blaireau se glisser entre leurs jambes et se terrer en un clin d'œil dans quelque trou de marmottes. Conformément à ses conseils on continua de tenir ferme Pendant ce temps, François, qui avait armé son fusil, fit feu sur l'animal. Quoique le coup fût tiré à bout portant, l'animal ne fut pas tué sur place; en se sentant blessé, il fit un saut en arrière, et vint rouler entre les pattes de Marengo. Une lutte s'ensuivit; elle fut courte, mais terrible. En moins d'une minute le chien avait terrassé le blaireau, et l'avait étranglé en lui enfonçant ses crocs acérés dans la gorge.

La peau étant la seule partie du blaireau qui eût quelque valeur, on l'écorcha sur le champ, et l'on retourna au camp laissant sa carcasse dénudée devenir la proie des vautours, qui en quelques minutes arrivèrent de tous les points de l'horizon, et s'abattirent sur le cadavre sanglant. Il y en avait de deux sortes, les vautours busards et les vautours dindons.

Ce n'était pas la première fois que nos

voyageurs voyaient des vautours ; aussi ne s'arrêtèrent-ils point à considérer ces oiseaux gloutons ; leur attention fut d'ailleurs attirée par un oiseau d'une autre espèce ; c'était un grand faucon de l'espèce que Lucien reconnut aussitôt pour appartenir à l'espèce des busards (*buteo*). Ce faucon est fort répandu dans le nord de l'Amérique, et malgré la ressemblance de nom, le faucon busard n'est pas de la même espèce que le vautour busard. Ce dernier se nourrit le plus ordinairement de charogne, bien qu'il s'attaque parfois aux animaux vivants, tandis que le faucon busard, comme tous les autres oiseaux de l'espèce faucon, préfère de beaucoup la chair vive.

L'oiseau en question planait dans l'air, évidemment en quête de quelque gibier. Parfois il abaissait les cercles qu'il traçait jusqu'à toucher la terre de l'extrémité de ses grandes ailes ; son vol était si facile, qu'on voyait à peine remuer ses ailes, et qu'on eût volontiers pensé qu'il se mouvait par la seule force de sa volonté. Par deux ou trois fois il poussa sa reconnaissance jusqu'au-dessus du lieu où les chasseurs avaient établi leur camp. François voulut essayer de le tirer, mais l'oiseau qui s'aperçut de ses mouvements, s'éleva directement comme un cerf-volant, et se mit bien vite hors de sa portée ; puis quand il se vit hors de danger, il se rabattit de nouveau vers la terre et continua à quêter de tous côtés comme un chien de chasse qui bat une prairie. Ces manœuvres durèrent une demi-heure environ. Au bout de ce temps, on le vit se

retourner brusquement dans l'air et planer pendant quelques instants les yeux fixés sur la terre. Sa proie était sans doute trouvée, et on le vit bientôt après s'abattre en suivant une ligne diagonale, se poser un instant à terre, puis remonter rapidement avec un petit serpent gris qui se tordait entre ses serres. Quand il fut arrivé à une certaine hauteur, il changea la direction de son vol, et se mit à voler horizontalement vers un bouquet d'arbres au milieu desquels nos voyageurs le perdirent bientôt de vue.

CHAPITRE XVIII.

SINGULIÈRE MANIÈRE DE TROMPER LES CANARDS.

Deux jours après la rencontre du blaireau nos voyageurs arrivèrent à Cumberland-House, l'un des postes les plus célèbres de la compagnie de la baie d'Hudson. Le facteur principal qui dirigeait cet établissement était ami du père de Norman, circonstance qui valut à nos jeunes gens une réception des plus cordiales. On mit à leur disposition tout ce que l'établissement pouvait fournir de mieux Malgré cette bonne réception, et quoiqu'ils eussent besoin de se reposer de leurs fatigues, ils ne crurent pas devoir longtemps s'amollir dans les délices de cette nouvelle Capoue, car ils tenaient à avoir terminé leur voyage avant l'hiver, époque où la navigation en canot devient impraticable. Pendant cette

saison de l'année, non-seulement la glace envahit les lacs, mais encore les rivières les plus rapides de ces régions septentrionales. Toutes ces eaux demeurent gelées pendant plusieurs mois; la couche épaisse de neige qui couvre le sol rend les voyages par terre presque aussi impraticables. On ne peut avancer qu'à l'aide de patins, à moins pourtant qu'on ne se serve de traîneaux tirés par des chiens. Ces moyens de locomotion sont employés non-seulement par les Indiens et les Esquimaux, mais encore par les quelques blancs, marchands ou trappeurs qui sont forcés pendant cette saison rigoureuse de se rendre d'un point à un autre de cette terre désolée.

Dans de telles circonstances, les voyages ne sont pas seulement difficiles, ils sont aussi très-dangereux Toutes les ressources manquent à la fois, et il est presque impossible de se procurer de quoi manger ; la chasse est nulle, le gibier étant très-rare à cette époque par suite de l'émigration de la plupart des quadrupèdes et des oiseaux qui pour se soustraire aux rigueurs de l'hiver gagnent chaque année des régions plus méridionales. Aussi l'on a vu plus d'une fois des troupes entières de voyageurs périr de misère et de faim Ces terribles accidents arrivent même aux Indiens, moins difficiles pourtant sur la nourriture, et pour lesquels tout est bon : les reptiles et les insectes, la viande crue et même les cadavres en putréfaction.

Nos voyageurs, qui connaissaient toutes ces particularités effrayantes, n'étaient pas désireux de se laisser surprendre par l'hiver ; aussi firent-

ils tous leurs préparatifs en diligence. Ils trouvèrent au fort de quoi se composer un nouvel équipement, mais ils ne prirent que les articles qui leur étaient absolument indispensables : ils ne voulaient pas s'embarrasser, sachant très-bien qu'ils seraient obligés de porter plusieurs fois leur bateau avant d'avoir gagné les eaux de la rivière Mackenzie. Comme le transport du canot nécessitait l'emploi de deux personnes, il fallait n'avoir pas plus de bagage que n'en pouvaient porter les deux autres. Il fallait aussi proportionner ces fardeaux à la force de ceux destinés à les porter. Or François n'était qu'un enfant, et Lucien était loin d'être un jeune homme robuste. Ces considérations les engagèrent à se restreindre, et ils se contentèrent de compléter leurs vêtements et d'y ajouter une hache, des ustensiles de cuisine et quelques provisions de bouche. C'était en effet tout ce qu'on pouvait raisonnablement porter.

En quittant le fort, ils s'embarquèrent sur le Saskatschewan et remontèrent cette rivière pendant plusieurs jours, au bout desquels ils l'abandonnèrent pour entrer dans un de ses affluents. Cette direction les conduisit au nord. Ils quittèrent peu après ce dernier cours d'eau, portèrent leur bateau pendant un certain espace de temps, et gagnèrent de la sorte une nouvelle rivière tributaire du Mississipi ou rivière Churchill. Cette dernière navigation les conduisit au nord-ouest. Ils la suivirent pendant quelques jours, portèrent leur bateau à plusieurs reprises, atteignirent enfin le lac la Crosse, et pénétrèrent de là

successivement dans les lacs Clear, Buffalo et Methy. Au sortir de ce dernier lac, ils furent de nouveau contraints de porter leur bateau jusqu'aux sources d'un cours d'eau connu sous le nom de Clear-Water, sur lequel ils s'embarquèrent ; de là ils n'eurent plus qu'à descendre jusqu'à l'Elk, ou Athabasca, l'un des plus grands fleuves d'Amérique. A partir de ce point, ils se trouvèrent en réalité dans les eaux du Mackenzie même, car l'Elk, après avoir traversé le lac Athabasca, prend le nom de rivière de l'Esclave, conserve ce nom jusqu'au sortir du grand lac de l'Esclave, et prend alors celui de Mackenzie, qu'il continue à porter jusqu'à son embouchure dans l'océan Arctique.

Quand nos voyageurs se virent sur les eaux du fleuve qui devait les conduire jusqu'au lieu de leur destination, ils éprouvèrent une véritable joie, car, bien qu'ils eussent encore près de cinq cents milles à faire, ils étaient heureux de penser qu'ils n'auraient plus de terres à traverser, et de se voir désormais sûrs d'arriver au terme de leur voyage avant la fin des deux derniers mois d'été.

Le bassin de l'Elk qu'ils traversaient était charmant, et offraient à chaque pas les plus délicieux paysages. Rien n'est plus pittoresque, en effet, que les rives de ce fleuve immense. L'Elk embrasse aussi dans ces eaux de grandes îles boisées qui font ressembler son lit bien moins à une rivière qu'à une suite de lacs. La rame devenait désormais inutile, car la force du courant suffisait pour les emporter avec rapi-

dité ; et nos jeunes voyageurs, mollement balancés par les eaux et à moitié couchés dans leur canot d'écorce, s'abandonnaient au doux *farniente*, et faisaient retentir l'écho des rives du fleuve de la barcarolle connue des bateliers canadiens :

Row, brotter, row !

Le temps qu'ils passèrent à descendre le cours de ce fleuve aux rives pittoresques fut sans contredit la partie la plus agréable de leur long vogage.

Les rives du fleuve, aussi bien que ses eaux, leurs fournissaient abondamment de quoi renouveler leurs provisions de bouche. Les saumons et les hyodoux de l'espèce connue sous le nom de poisson *doré*, pullulaient dans les eaux de l'Elk. Ils en prirent un grand nombre. Ils tuèrent aussi sur ses rives une foule de canards et d'oies sauvages ; aussi ne dînèrent-ils guère pendant tout ce temps sans avoir devant eux à la fois chair et poisson.

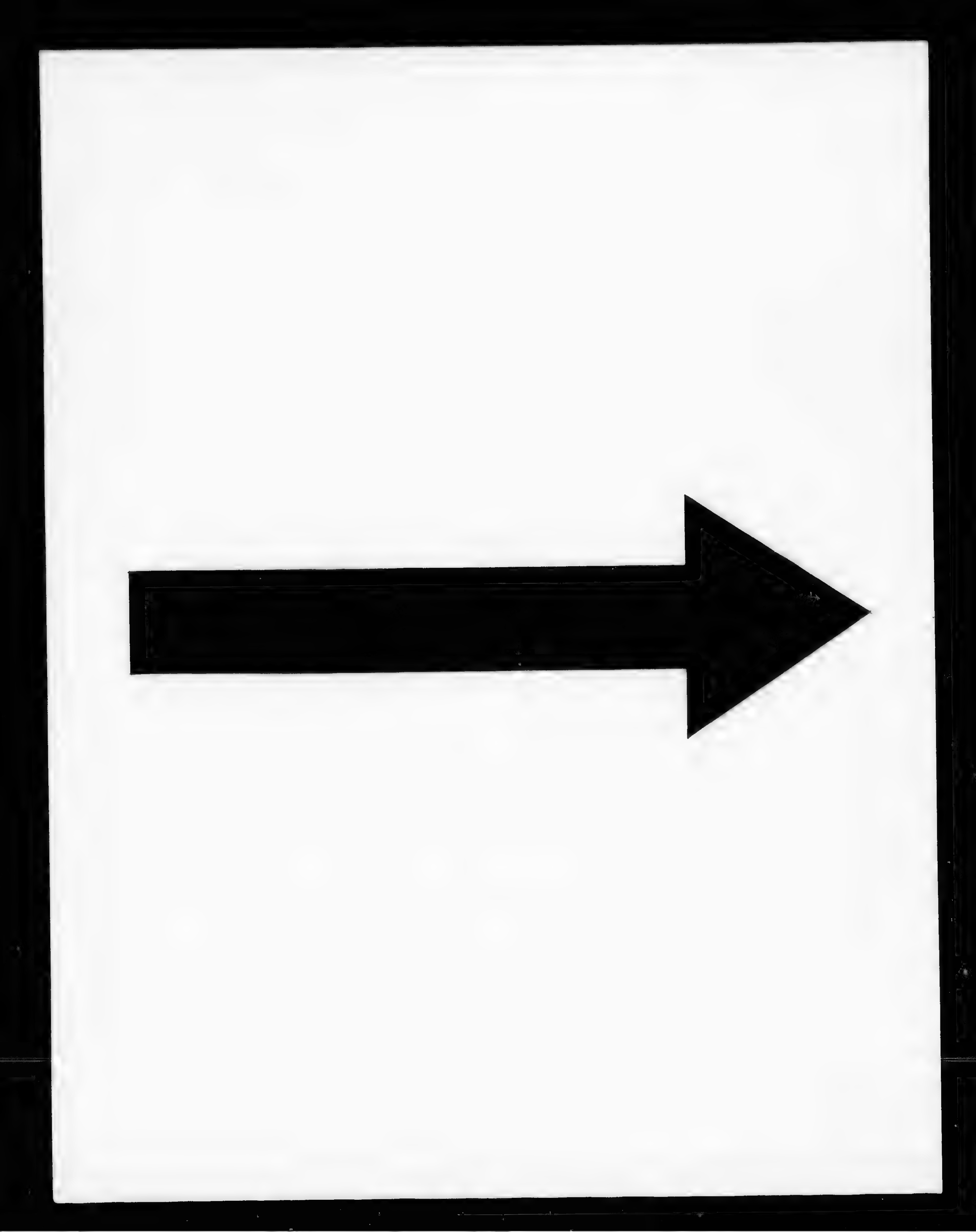
Les oies qu'ils rencontrèrent étaient de différentes espèces. Là se trouvaient l'*oie de neige*, ainsi nommée à cause de la blancheur de son plumage, l'*oie rieuse*, dont le cri ressemble si fort au rire de l'homme que les indiens, pour l'attirer, se contentent de placer leur main ouverte devant leur bouche en prononçant à plusieurs reprises la syllabe : Ah ! ah ! Ils virent aussi plusieurs oies de l'espèce des *barnaches*, et notamment celle connue sous le nom d'*oie du Canada*, l'oie sauvage par excellence.

Ils furent loin cependant de rencontrer toutes les espèces d'oies qui fréquentent les régions septentrionales de l'Amérique, et Lucien leur apprit qu'il existait encore plusieurs autres espèces du genre, toutes fort recherchées des Indiens, qui vivent de ce gibier pendant la plus grande partie de l'année.

Bien que les canards ne manquassent pas non plus aux abords du fleuve, nos voyageurs cherchaient en vain des yeux une espèce qui ne se montraient point encore C'étaient celle si justement célèbre parmi les épicuriens d'Amérique sous le nom de *dos-de-toile*. Aucun de nos voyageurs n'avaient encore eu l'occasion de goûter cet oiseau délicat inconnu dans la Louisiane, et qui ne se trouve guère aux Etats-Unis que sur les côtes de l'Atlantique Norman seul avait entendu parler de l'existence de cet oiseau dans les montagnes Rocheuses, où on prétend qu'il se rencontre ainsi que dans tout le pays des fourrures. Aussi se flattaient ils tous quatre de l'espoir de le rencontrer aussitôt qu'ils seraient arrivés dans les eaux de l'Athabasca.

Lucien, qui dans ses lectures avaient eu occasion de s'occuper de cet oiseau, se faisait fort de le reconnaître à première vue ; il était d'ailleurs très au courant de ses mœurs et de ses habitudes, ainsi que de celles de tous ses autres congénères. Il offrit à ses compagnons de leur dire ce qu'il savait de ses oiseaux. Chacun ayant accepté avec joie la proposition, Lucien prit la parole.

Le canard *dos-de-toile,* dit-il, est le plus célèbre



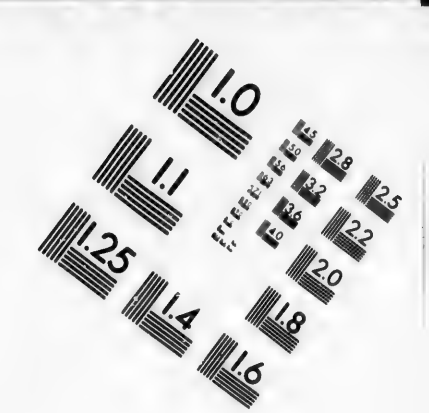
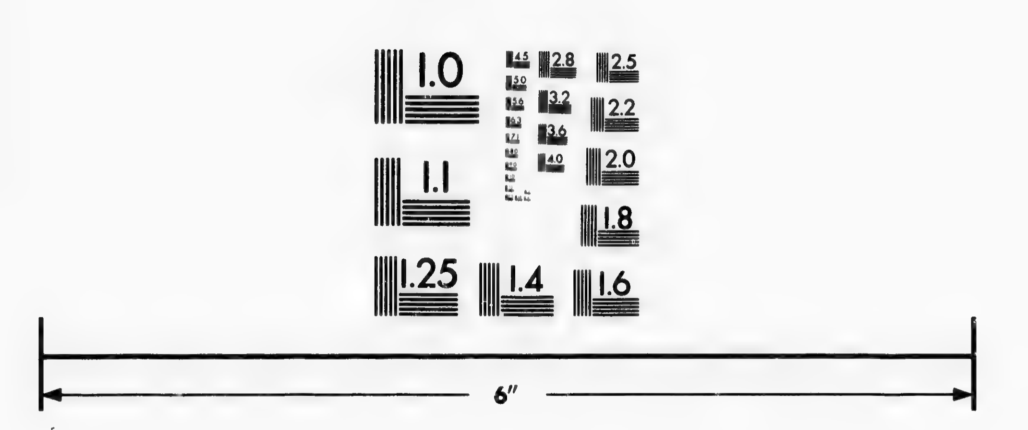
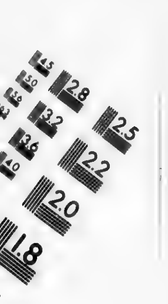


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)




2.8
2.5
3.2
2.2
2.0
1.8

et le plus prisé de tous les oiseaux de sa famille en raison de la saveur exquise de sa chair, que quelques gourmets mettent au-dessus de celle de tous les autres oiseaux. C'est un des plus petits canards, son poids s'élevant rarement au-dessus de trois livres. Son plumage est loin d'égaler en beauté celui de la plupart de ses congénères. Sa tête est rougeâtre ou plutôt d'un brun châtain, sa poitrine d'un noir lustré, et tout le reste de son corps est grisâtre. En y regardant de près, on s'aperçoit cependant que cette teinte n'est pas uniforme, et qu'elle est au contraire mêlée d'une foule de petites lignes qui s'entrecoupent en zigzags. Je suppose que cette disposition du plumage ayant quelque rapport avec la contexture d'une toile à voile, a été la cause première du nom sous lequel on désigne vulgairement cet oiseau. Cependant je ne voudrais pas répondre de l'authenticité de cette origine, sur laquelle il y a beaucoup d'obscurité. Quoi qu'il en soit à cet égard, ce canard ressemble tellement par le plumage au *pochard*, ou *tête rouge* d'Europe, et à son congénère le canard à tête rouge d'Amérique *(anas ferina)*, qu'à une certaine distance on les confond très facilement. Cette dernière espèce est d'autant plus facile à confondre avec le dos-de-toile, que les bandes de ces deux oiseaux vivent ordinairement de compagnie. Aussi sur les marchés de New-York et de Philadelphie ne se fait-on pas faute de vendre le *rouge-tête* sous le nom de *dos-de-toile*.

Si les acheteurs y sont trompés, le naturaliste cependant ne doit pas s'y laisser prendre, et l'exa-

men du bec et des yeux doit lui suffire pour distinguer ces deux espèces. Le dos-de-toile a les yeux rouges avec le bec d'un vert sombre et presque droit, tandis que le rouge-tête a les yeux orangés, le bec bleuâtre, avec la partie supérieure légèrement concave.

Le dos-de-toile est appelé en histoire naturelle *anas valisneria*, du nom de la valisnière, plante aquatique des racines de laquelle il fait sa principale nourriture. La valisnière est une sorte d'herbe rubannée, qui doit elle-même son nom au botaniste italien Antonio Valisneri. Cette plante de rivière pousse dans les eaux tranquilles ; on la rencontre aussi parfois dans la mer, près des côtes, aux lieux où l'âcreté des eaux salées est un peu adoucie par le voisinage des rivières. Cette plante choisit ordinairement les endroits où l'eau n'a pas plus de trois à cinq pieds de profondeur. Sa tige s'élève au-dessus de l'eau à la hauteur de deux pieds, et même quelquefois plus. Elle est ornée de longues feuilles rubannées d'un vert sombre. Ses racines blanches et savoureuses ont quelque ressemblance avec le céleri, d'où le nom de céleri sauvage qui lui a été donné par les chasseurs de canards. Ce sont ces racines qui forment la principale nourriture du dos-de-toile et qui donnent à sa chair cette saveur particulière si appréciée des gourmets. Ce n'est guère que dans la baie de Chesapeake et dans dans quelques rivières telles que l'Hudson que la valisnière pousse en abondance, et ce n'est guère que là aussi qu'on rencontre le canard à dos-de-toile.

Cet oiseau ne mange pas les feuilles de la valis-

nière, et ne s'attaque qu'aux racines qu'il va chercher sous l'eau en plongeant avec beaucoup de dextérité. Ces feuilles, lorsqu'elles sont séparées de leurs racines, sont assez légères pour continuer à flotter sur l'eau. Les canards détruisant un grand nombre de racines, on voit des masses de ces feuilles détachées de leur pied flotter sur l'eau et être rejetées par le vent sur les côtes, où elles sont généralement désignées sous nom de varech.

Les prix élevés auxquels les canards se vendent ordinairement sur les marchés des grandes villes d'Amérique engagent un grand nombre d'individus à se livrer à cette chasse productive, et l'on en compte dans les environs de la baie de Chesapeake qui n'ont pas d'autres moyens d'existence. Cette chasse a même été l'objet de contestations assez vives. Chacun des États qui entourent la baie prétend s'en arroger seul le droit· Les choses en sont mêmes venues au point qu'on a équipé de petites flottes et levé de petites armées. Mais le gouvernement des États Unis est intervenu dans la question. et a heureusement réglé toutes choses à la satisfaction des parties.

Lucien en était là de ses explications, quand le canot tourna un angle de la rivière. Une nappe d'eau d'une grande étendue se découvrit aussitôt aux yeux de nos voyageurs De chaque côté de la rive, le courant était des plus lents, et dans le milieu du fleuve se trouvait une masse d'herbes aquatiques aux feuilles longues comme celles du gazon, et qui faisaient ressembler cette partie du fleuve à une longue prairie. Sur l'un des côtés

de cette prairie flottante, on voyait une grande troupe d'animaux sauvages occupés à plonger et à prendre leur nourriture. On ne pouvait s'y tromper, c'étaient des canards. L'espèce à laquelle ils appartenaient étaient évidemment des plus petites. Mais quelle était cette espèce? c'était ce que l'on ne pouvait ne pouvait distinguer à la distance où l'on se trouvait encore de la bande emplumée. Un oiseau d'un autre genre, un gros cygne trompette, voguait aussi sur l'eau entre la rive et les canards, vers lesquels il paraissait se diriger. François chargea aussitôt un des canons de son fusil avec du plomb à cygne, ou, pour mieux dire, des chevrotines. Basile, de son côté, prépara sa carabine. Ce n'était point aux canards qu'en voulaient nos chasseurs, mais bien au gros cygne trompette. Pendant ce temps, Lucien s'était armé de son télescope et observait la bande d'oiseaux. Le canot voguait doucement et sans bruit, abandonné à l'action du courant, quand tout à coup une exclamation de Lucien attira l'attention des chasseurs et leur fit changer leur premier projet.

— Je crois que ce sont précisément-là les canards dos-de-toile dont nous parlions à l'instant! s'écria le jeune naturaliste en même temps qu'il arrêtait le bâteau et considérait avec plus d'attention la troupe de ces volatiles.

C'était en effet la couleur, la grosseur et la forme, tout indiquait les fameux dos-de-toile. Il n'en fallait pas plus pour exciter l'ardeur de nos chasseurs. Tous quatre désiraient vivement tuer des dos-de-toile, et encore plus s'assurer par eux-

mêmes s'ils méritaient leur réputation. On résolut donc de laisser là le cygne pour donner la chasse aux canards; mais ce n'était chose facile que d'approcher ces oiseaux, qui passent à bon droit pour les plus prudents et les plus timides de tous les gibiers d'eau. Ils poussent, dit-on, la précaution jusqu'à établir des sentinelles chargées de veiller à tour de rôle à la sûreté générale. Peut-être y a-t-il dans l'allégation de ce fait quelque exagération, je n'en voudrais pas jurer; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'on ne voit jamais ces canards plonger tous à la fois, et qu'il en demeure toujours une partie sur l'eau, dont le rôle paraît consister en effet à veiller à la sûreté de ceux qui sont dessous.

Nos chasseurs n'ignoraient aucune de ces circonstances, et se trouvaient fort embarrassés, n'ayant à leur disposition aucun couvert qui pût leur servir à se cacher aux yeux des canards. On se réunit en conseil, et plusieurs plans furent proposés. On finit, après quelques minutes de délibération, par adopter celui proposé par Norman; il était bien simple. Il n'y avait pour l'exécuter qu'à couvrir le canot de branchages, de manière qu'il fût entièrement caché sous cette verdure avec tous ceux qui le montaient.

Sans plus de retard, le canot fut poussé sur une des rives, on descendit. on y coupa une certaine quantité de branchages qu'on arrangea convenablement sur le canot. puis on reprit le cours de l'eau et on se laissa glisser doucement dans la direction des canards Les carabines à longue portée furent laissées de côté comme inutiles, et

toute l'espérance de la chasse reposa désormais sur le fusil double de François et sur l'adresse de son propriétaire, qui se plaça à l'avant du bateau, pendant que les autres lui donnaient à la fois la direction et l'impulsion.

Le jeune chasseur eut soin d'enlever des canons de son fusil les chevrotines qu'il y avait glissées à l'intention du cygne, et les remplaça par du petit plomb, bien suffisant pour tuer un canard, et bien plus propre à tirer sur la masse compacte formée par la troupe de ces oiseaux.

Pendant un quart d'heure le canot longea les plantes aquatiques, qui n'étaient autres que des valisnières ou céleri sauvage, et arriva si près du lieu où stationnaient les canards, que les chasseurs purent à l'œil nu reconnaître parfaitement les oiseaux auxquels ils avaient affaire. A leur grande surprise ils reconnurent que la bande se composait de trois différentes espèces de canards mêlées les unes aux autres. Au premier rang figuraient les dos-de-toile; puis venait une autre espèce presque semblable, mais un peu plus petite; c'étaient les rouges-têtes ou pochards, la troisième espèce différait un peu plus des deux autres, elle avait aussi la tête rouge, mais d'un rouge plus brillant, avec une ligne blanche partant de la racine du bec et venant aboutir derrière la tête. A cette marque particulière Lucien reconnut les widgeons *(anas americana)*. Ce qui étonna le plus nos voyageurs dans cette réunion, ce fut la manière singulière dont toutes ces espèces se comportaient les unes envers les autres. Ils remarquèrent que les widgeons n'obtenaient

leur nourriture que par fraude, et qu'ils prélevaient un impôt forcé sur la communauté des dos-de-toile.

Comme l'avait dit précédemment Lucien, cette dernière espèce se nourrit presque exclusivement de racines de valisnière. Mais l'acquisition de cette précieuse substance exige de leur part un assez grand travail. Il leur faut plonger à la profondeur de quatre ou cinq pieds, et demeurer sous l'eau le temps nécessaire pour tirer cette racine de terre. Le widge on est tout aussi friand de cette racine que le dos-de-toile ; mais malheureusement il ne sait pas plonger, ou du moins s'il plonge, ce n'est que rarement, pour fuir ses ennemis ou pour jouer, mais jamais pour chercher sa nourriture. Il se verrait donc obligé de se priver des racines qu'il aime par-dessus tout, s'il n'y remédiait par une industrie fort habile sans doute, mais pourtant assez peu louable.

Voici comment il s'y prend pour obtenir l'objet de sa convoitise.

Il se porte aussi près que possible d'un canard plongeur, et attend le moment où celui-ci plonge et disparaît sous l'eau ; il s'approche alors de la place où celui-ci vient de s'enfoncer, et surveille les environs d'un œil attentif. Bientôt les feuilles de valisnière qui s'agitent avec force lui indiquent le lieu où le plongeur exécute son travail sous-marin. Quelques instants après ces mêmes feuilles sont emportées par le courant : c'est le moment. Le plongeur a accompli son œuvre, et on le voit en effet reparaître aussitôt tenant dans son bec la précieuse racine. C'est là

que l'attendait le widgeon. L'adroit filou a calculé avec précision la place où l'autre doit reparaître; et avant que ce dernier ait pu se secouer la tête et ouvrir ses yeux aveuglés par l'eau, il se précipite sur lui et lui enlève sa proie, avec laquelle il s'enfuit précipitamment. Cela amène quelquefois des disputes; mais le widgeon, qui connaît sa faiblesse, accepte rarement le combat et préfère se confier à son agilité. De son côté, le dos-de-toile, qui sait que son voleur est plus leste que lui, cherche rarement à le poursuivre. Il se contente la plupart du temps de regarder avec un air chagrin sa chère racine qui s'éloigne, et finit, après avoir réfléchi sans doute que les regrets sont superflus, par plonger de nouveau et aller chercher au fond de l'eau des consolations à sa mésaventure.

La rouge-tête se mêle rarement à ces contestations, car il se contente pour sa nourriture des tiges et des feuilles de la valisnière, et trouve à la surface de l'eau une pitance que personne ne songe à lui disputer.

Pendant que le canot continuait à s'approcher des canards, nos chasseurs observaient avec intérêt leurs manœuvres et leurs mouvements. Le cygne trompette se trouvait au milieu de la bande, qui ne paraissait en aucune façon s'occuper de sa présence.

Depuis un moment Lucien examinait le cygne avec attention et remarquait en lui quelque chose d'extraordinaire. Son plumage semblait hérissé, sa démarche plus roide et moins gracieuse qu'à l'ordinaire; son cou, loin de se ba

lancer mollement de côté et d'autre, était recourbé de telle sorte que son bec touchait presque l'eau; en un mot, l'oiseau avait l'attitude qu'il prend ordinairement quand il veut saisir quelque chose à la surface de l'eau. Lucien, qui craignait en parlant d'effaroucher les canards, garda pour lui les observations qu'il venait de faire. Il pouvait d'autant mieux se dispenser de les communiquer à ses compagnons, que Basile et Norman avaient comme lui remarqué les mouvements et l'aspect singulier du cygne trompette. Quant à François, tout entier à ses canards, il ne s'était aperçu de rien.

En s'approchant davantage, Lucien, ainsi que Basile et Norman, furent témoins d'une nouvelle manœuvre qui ne laissa pas que de les étonner. A mesure que le cygne arrivait près des canards, on voyait ceux-ci plonger et disparaître sous l'eau. Les jeunes gens crurent d'abord qu'ils ne plongeait ainsi que pour céder la place au cygne et s'ôter de son chemin, car leur manière de plonger dans cette circonstance n'était pas du tout la même que celle employée par ceux qui allaient à la recherche des racines. Ce qu'il y avait de plus singulier, c'est qu'aucun de ceux qui plongeaient dans le voisinage du cygne ne reparaissait à la surface.

Il y avait dans tout cela quelque chose de fort extraordinaire, et les trois jeunes gens allaient sans doute se communiquer leurs idées à cet égard, quand la double détonation du fusil de François vint appeler leur attention d'un autre côté. Ils regardèrent à travers les branchages qui

les couvraient combien leur jeune compagnon avait tué de canards. Il y en avait un grand nombre qui flottaient sans vie à la surface de l'eau; mais aucun d'eux n'eut l'idée de les compter, car quelque chose d'étrange, et l'on pourrait même dire d'effrayant, se montrait alors à leurs yeux et les remplissait d'étonnement. La conduite du cygne, qui leur avait paru singulière quelques instants auparavant, leur paraissait maintenant bien plus extraordinaire encore. Au lieu de s'envoler sur le coup, comme chacun s'y était attendu, l'oiseau s'agitait convulsivement sur l'eau et plongeait de temps à autre en poussant des cris affreux tout à fait semblables à ceux d'un homme en détresse; puis on le vit sortir à moitié de l'eau comme s'il voulait prendre son vol, mais retomber aussitôt sur le dos, tandis qu'à la place qu'il venait de quitter on voyait s'agiter un objet noir et de forme ronde qui cherchait à gagner la rive en continuant à pousser les cris affreux qui avaient dès l'abord épouvanté nos chasseurs.

Cet objet noir n'était autre chose que la tête d'un être humain.

La profondeur de l'eau diminuait en s'approchant de la rive, et progressivement on vit s'élever au-dessus de l'eau un cou et des épaules d'homme. C'était un Indien peau rouge. Tout fut alors expliqué : l'Indien était un chasseur de canards qui pour tromper ces oiseaux s'était caché sous une peau de cygne, et à l'aide de ce déguisement les avait facilement approché. Le malheureux n'avait point aperçu le canot caché sous

la verdure, et ne s'était aperçu de la présence des voyageurs qu'au moment où il avait entendu le coup de feu tiré par François. En somme, il avait eu plus de peur que de mal. Le bruit de l'arme à feu et la présence de quatre visages blancs, les premiers et les seuls qu'il eût jamais vus sans doute, lui avaient fait perdre la tête, de là ses cris et sa fuite précipitée. Il ne devait point avoir été blessé, mais qu'il le fût ou non, personne n'en sut jamais rien, car le pauvre sauvage n'eût pas plutôt touché la rive, qu'il prit sa course et disparut dans l'épaisseur des bois On eût dît qu'il avait le diable à ses trousses, et de fait je suis sûr qu'il crut et croit encore avoir eu affaire à ce terrible ennemi du genre humain.

Les voyageurs ramassèrent la peau du cygne qu'ils examinèrent avec curiosité. La chasse de François fut encore plus productive qu'on ne s'y était attendu. Car, en outre des oiseaux tués par ses deux coups de fusil, on hérita d'une vingtaine de canards happés par le sauvage, et que le pauvre garçon avait abandonnés dans sa fuite. Ceux qui n'étaient que blessés furent pris également, et on leur tordit impitoyablement le cou. Quand tous les oiseaux eurent été repêchés et installés à bord, on débarrassa le canot des branches qui l'encombraient; on reprit les rames et les avirons, et le léger esquif, poussé par des bras vigoureux, partit comme une flèche dans la direction du courant.

CHAPITRE XIX.

LA PIE-GRIÈCHE ET LE COLIBRI.

Les bords riants de l'Elk semblaient être le séjour de prédilection des oiseaux de toute espèce ; nos voyageurs en virent un grand nombre tant de ceux qui émigrent dans le pays des fourrures pendant l'été que de ceux qui habitent ordinairement dans ces parages. Parmi les premiers, ils remarquèrent surtout l'oiseau bleu de Wilson *(siali Wilsoni)*, qui, à cause de sa grâce et de l'innocence de ses habitudes, est aussi aimé en Amérique que le robin l'est en Angleterre. Ils virent aussi un autre oiseau également cher aux fermiers, le martin pourpre. C'étaient là en général des oiseaux pêcheurs qui voltigeaient sans cesse au-dessus des eaux du fleuve ; d'autres au contraire avaient établi leur demeure sur les arbres de la rive, et sautillaient de branche en branche. C'étaient le gros-bec cardinal aux ailes écarlates, le geai bleu brillant et babillard, le bec en croix *(loxia)*, oiseau rare et reconnaissable à la couleur cramoisie de son plumage. Les oiseaux que nous venons de nommer n'étaient pas les seuls habitants de la feuillée. Beaucoup d'autres, au contraire, égayaient le paysage soit par leur chant soit par leur brillant plumage.

L'oiseau qui intéressait le plus vivement nos jeunes voyageurs n'avait pourtant ni belle voix ni belles plumes ; loin de là, sa voix désagréable

à entendre, ressemblait au bruit d'une porte qui crie plus qu'à tout autre chose. Cet oiseau, de la grosseur d'une grive, était de couleur grise, blanc sous le ventre avec le bout des ailes noir. Son bec était courbé comme celui des oiseaux de proie, tandis que ses pieds ressemblaient à ceux de la famille des pies. En somme, il paraissait tenir le milieu entre les deux espèces.

Ce n'était ni la couleur de cet oiseau, ni sa forme, ni sa voix qui avaient attiré l'attention de nos voyageurs. Ses singulières habitudes lui avaient seules valu cet honneur. Ce fut pendant une de leurs haltes méridiennes qu'ils eurent l'occasion favorable d'observer de près les manœuvres de ce petit acteur emplumé. Ils s'étaient arrêtés dans une île boisée pour y passer les heures chaudes de la journée, et avaient établi leur camp sous un grand arbre autour duquel s'enlaçaient les tiges nombreuses d'un chèvrefeuille dont les fleurs entièrement épanouies embaumaient l'air de leur douce senteur.

Ils y étaient à peine installés, que François dont les yeux étaient toujours en mouvement, découvrit dans les touffes de chèvrefeuille la présence de plusieurs petits oiseaux. On ne fut pas longtemps indécis sur l'espèce à laquelle ils appartenaient ; c'étaient des colibris de l'espèce connue sous le nom de gorge de rubis. Ce nom leur a été donné à cause de la plaque rouge que le mâle porte à la poitrine, plaque qui resplendit aux rayons du soleil et jette des feux semblables à ceux du rubis. Le dos de cet oiseau est d'un vert d'émeraude, dont l'opposition fait encore res-

sortir plus vivement l'écarlate de la poitrine. C'est de tous les oiseaux qui émigrent dans le pays des fourrures le plus mignon et le plus petit, si l'on en excepte toutefois son congénère le colibri cinnamon ; encore ce dernier oiseau ne se rencontre-t-il guère dans les régions septentrionales que sur le versant occidental des montagnes Rocheuses, et on le trouve de ce côté jusque sur les côtes inhospitalières et glacées du détroit de Nootha. Le Mexique et les pays tropicaux de l'Amérique sont le séjour de prédilection de toutes les espèces de colibris, et l'on a longtemps cru que le gorge de rubis était le seul qui émigrât plus au nord que le territoire du Mexique. Des observations plus récentes ont modifié cette opinion, et l'on connaît maintenant, outre le cinnamon, deux ou trois autres espèces qui émigrent chaque année et se réfugient sous les latitudes les plus froides.

Les gorges de rubis non-seulement émigrent dans le pays des fourrures, mais il existe de grandes bandes de ces oiseaux qui ne quittent jamais les bords de l'Elk et demeurent constamment au lieu où nos voyageurs se trouvaient alors.

Pendant que François et ses compagnons observaient ces petits être charmants, qui voltigeaient en bourdonnant de fleur en fleur, un nouveau venu vint par ses mouvements attirer leur attention. C'était encore un oiseau, mais bien différent des colibris par le plumage et par la forme. Il appartenait à l'espèce dont nous avons parlé précédemment. Il était perché sur

les branches d'un arbre, à quelque distance des chèvrefeuilles. De temps à autre il quittait son perchoir, allait se mêler aux colibris, puis revenait prendre sa place sur l'arbre.

D'abord nos jeunes gens n'y prirent pas garde, ce n'était pas la première fois qu'ils voyaient des oiseaux agir de la sorte ; les geais, entre autres, n'agissent pas autrement. Mais Lucien qui surveillait cet oiseau de plus près que les autres, déclara au bout d'un moment qu'il n'approchait du chèvrefeuille que pour s'emparer des colibris, et qu'à chacun de ses voyages fréquemment répétés il revenait à son perchoir, emportant dans ses griffes une nouvelle victime que son peu de grosseur l'avait jusqu'alors empêché de distinguer. De la sorte averti, chacun se mit à surveiller l'oiseau gris avec plus d'attention, et l'on ne tarda pas à vérifier ce que Lucien avait avancé. Au moment où l'un des colibris plongeait son bec dans la corolle d'une fleur, le gros oiseau le saisissait et l'emportait sur son arbre. Cette conduite barbare excita l'indignation de François, il saisit aussitôt son fusil et s'approcha de l'arbre où l'oiseau carnassier était en train de déchirer sa dernière victime. C'était un arbre de peu d'élévation, de la famille des locustes ou pseud acacias, et couvert, comme tous ceux de cette espèce, de longues épines acérées. Sans prendre garde à cette circonstance, François continua de s'avancer pour choisir une place d'où il pût facilement tirer. Il l'eut bientôt trouvée. Il ajusta quelque temps, puis fit feu. Le coup porta, et l'oiseau frappé par le plomb meurtrier dégrin-

gola de branche en branche. Le chasseur s'avança et ramassa l'oiseau mort, non qu'il espérât tirer quelque avantage d'un si chétif gibier, mais Lucien, qui désirait examiner cet oiseau de près, avait prié son frère de le lui rapporter. Il était déjà en train de retourner au camp avec sa chasse, quand il jeta par hasard les yeux sur l'arbre où il avait tué l'oiseau. Il y vit sans doute quelque chose de fort extraordinaire, car il poussa une exclamation de surprise et appela ses compagnons qui vinrent aussitôt le rejoindre et ne tardèrent pas à partager sa stupéfaction.

Je crois avoir dit que l'arbre en question était couvert de longues épines. L'une des branches de cet arbre attirait plus particulièrement l'attention de nos voyageurs. Cette branche était garni d'une douzaine d'épines, et chacune portait un gorge de rubis empalé Les pauvres petites bêtes étaient mortes sans que leur plumage eût souffert le moindre dommage. Ils étaient tous placés le dos en l'air, et si bien embrochés qu'on eût dit qu'ils avaient été placés là par les mains d'une créature humaine. En y regardant de plus près, ils découvrirent que ce singulier garde-manger n'était pas garni de colibris seulement ; il y avait encore des sauterelles, des araignées, des coléoptères ; sur une chambre à part deux petits mulots, qui tous avaient péri de la même manière.

Pour Basile, Norman et François, la chose était tout à fait inexplicable. Lucien seul comprenait ce mystère. Il apprit à ses frères que tous les animaux qu'ils voyaient avaient été ainsi

empalés par l'oiseau que François venait de tuer, qui n'était autre, leur dit-il, que la pie-grièche *(lanius)*, plus connu sous le nom d'oiseau boucher, qui lui a été donné en raison des habitudes que nous venons de mentionner.

On demanda à Lucien pourquoi cet oisean se conduisait de cette singulière façon. Mais le jeune savant ne put répondre à cette question d'une manière satisfaisante.

— Les naturalistes, dit-il, ne sont pas d'accord sur ce point. Quelques-uns prétendent qu'il empale ainsi les araignées et les autres insectes dans le but d'attirer les petits oiseaux dont il fait sa proie ; mais cette opinion n'est guère admissible quand on réfléchit qu'il empale autant d'oiseaux que d'insectes, et que d'un autre côté il se nourrit volontiers de ces insectes dont il fait même une grande destruction.

L'explication la plus admissible de la cruelle habitude de l'oiseau boucher, c'est qu'il agit ainsi pour mettre ses provisions à l'abri des rats, des souris, des renards et des autres bêtes carnassières, comme fait un cuisinier prudent qui suspend aux clous de son garde-manger le gibier et la viande qu'il veut mettre en réserve pour les jours suivants. Les animaux ne sont point cruels sans nécessité, et ce n'est pas pour faire souffrir ses victimes que la pie-grièche leur inflige ce cruel supplice, c'est tout simplement une manière de conserver pour les jours suivants le superflu de ses provisions. C'est le même instinct qui pousse les geais, les corbeaux et les pies à faire des dépôts dans les crevasses des murs et dans

les troncs des arbres. On objecte à cela que les pies-grièches abandonnent souvent l'arbre où elles ont empalé leurs victimes et n'y reviennent plus. Cette objection me paraît sans valeur et se réfute facilement. Il est propable que lorsque la pie-grièche agit ainsi, c'est qu'elle a été chassée par la présence de quelque ennemi, ou qu'elle a trouvé ailleurs un lieu plus à sa convenance. Les chiens, les renards, les loups et la plupart des autres animaux de proie agissent souvent de la même manière.

Après ces explications, nos voyageurs retournèrent à leur camp, et quand la chaleur du jour fut un peu passée, ils s'embarquèrent de nouveau et reprirent le cours de leur voyage.

CHAPITRE XX

LE FAUCON PÊCHEUR

Peu de jours après, un autre incident de voyage servit à renseigner nos voyageurs sur les habitudes d'un autre oiseau, l'orfraie ou faucon pêcheur, car c'est sous ce dernier nom que l'oiseau dont il s'agit est le plus ordinairement désigné en Amérique.

L'orfraie *(falco alietus)* est un oiseau de la famille des faucons, et l'un des plus grands de l'espèce. Il ne mesure pas moins de deux pieds, de la naissance du bec à l'extrémité de la queue. Ses ailes sont en proportion et son envergure a

près de six pieds. La partie supérieure de son corps a la couleur brune particulière à tous les individus de la famille des faucons. Son ventre est d'un gris cendré, ses pattes et son bec sont bleus, ses yeux d'un jaune orangé. Il habite dans presque toutes les parties de l'Amérique où se trouvent les eaux poissonneuses, car c'est de poisson qu'il fait sa nourriture exclusive. Il est plus répandu sur les côtes que dans l'intérieur, bien qu'on le rencontre aussi fréquemment dans le voisinage des grands lacs. Pendant l'été, à l'époque où les eaux sont débarrassées de glace, il pousse très-avant dans l'intérieur des terres. On ne le voit que très-rarement dans le voisinage des rivières bourbeuses. Il a besoin d'une eau claire dont la transparence lui permette d'épier sa proie.

Le faucon est un oiseau voyageur; à l'approche de l'hiver il gagne les régions méridionales et affectionne principalement les côtes du grand golfe du Mexique, où on le voit pêcher par troupes nombreuses. Au retour du printemps, ces oiseaux repassent au nord et reviennent sur les côtes de l'Atlantique, où ils apportent la joie et l'espoir au pêcheur; leur arrivée étant presque toujours l'annonce de la présence prochaine des bancs de harengs, de saumons et des autres poissons sur lesquels ils fondent leurs espérances. C'est pour cette raison sans doute que les pêcheurs tiennent cet oiseau en vénération toute particulière. Un pêcheur ne voudrait pas, pour un plein bateau de poissons, se charger la conscience du meurtre d'un de ces oiseaux qu'il regarde

comme un confrère, et fait ainsi mentir le proverbe qui veut que deux collègues ne soient jamais amis.

Le fermier, qui n'a pas les mêmes motifs de respecter le faucon pêcheur, prend quelquefois son fusil pour tirer sur lui, mais cette conduite n'est ordinairement de sa part que le résultat d'une confusion: il prend le pêcheur pour le busard ou pour quelque autre faucon, auxquels il ressemble beaucoup a une certaine distance. Mais aussitôt qu'il reconnait son erreur, il pose son fusil et laisse l'oiseau pêcheur continuer son vol en toute liberté. Cette façon d'agir s'explique parfaitement. Le fermier sait qu'il n'a rien à craindre du faucon pêcheur pour ses canards et pour ses poules, tandis qu'il a tout a redouter des busards. des émérillons, des milans, et de tous les autres faucons qui sont pour la basse-cour autant de fléaux terribles. Grâce à cette protection particulière, le faucon pêcheur est un des oiseaux les plus en sureté ; personne ne lui en veut et il peut nicher à la porte du fermier où du pêcheur, sans crainte de voir sa couvée troublée par l'un ou par l'autre Puisque je parle de couvée, c'est le lieu d'ajouter que l'incubation ne regarde en rien le faucon mâle ; c'est à la femelle qu'incombe le soin de demeurer constamment sur les œufs, elle ne se dérange même pas pour prendre sa nourriture à laquelle le mâle pourvoit adondamment, en apportant dans le nid tout le poisson dont elle peut avoir besoin.

C'est au petit nombre de ses ennemis que le faucon pêcheur doit d'être une des espèces les

plus nombreuses du genre. On peut dire qu'il pullule. On rencontre dans le même lieu jusqu'à vingt ou trente nids de ces oiseaux. Il y a même telles petites îles où l'on en compterait plus de trois cents.

Cet oiseau choisit les plus gros arbres pour y bâtir son nid. Cependant il ne le place pas à leur sommet comme la plupart des oiseaux de proie, et l'établit le plus ordinairement dans quelque branche fourchue, à une vingtaine de pieds du sol. Ces nids se composent de brindilles, de paille et d'herbes liées ensemble par de la terre glaise. L'intérieur est tapissé d'herbes marines ou d'autres plantes également flexibles et chaudes. Ce nid est si gros qu'il suffit à lui seul pour remplir un chariot et qu'un cheval en a sa charge. On aperçoit cette masse dans les bois à une grande distance, et d'autant plus facilement, que ce nid se trouve presque toujours situé sur un arbre mort et par conséquent dépouillé de ses feuilles. On prétend que le faucon choisit de préférence les arbres morts. Je crois qu'on prend ici l'effet pour la cause Le faucon n'a pas de prédilection à cet égard; seulement le poids du nid, les excréments des oiseaux et les débris de poissons en tombant sur ses racines finissent par flétrir l'arbre et le faire mourir.

On comprend que les jeunes dénicheurs d'oiseaux n'aient pas de peine à découvrir ce nid monstrueux, mais ils se gardent bien d'aller voir les œufs qui sont ordinairement de la grosseur de ceux du canard et marquetés de taches brunes. Cette opération ne serait sans danger ni

pour les yeux ni pour leurs jours, et très-probablement l'oiseau leur ferait payer cher cette témérité.

On raconte à ce sujet une aventure arrivée à un nègre. Cet africain résolut un jour de s'emparer d'un nid de faucon, et tenta bravement l'entreprise sans avoir autre chose pour protéger sa tête contre les coups de l'ennemi qu'il allait affronter, que la couverture laineuse implantée par la nature elle-même dans son cuir chevelu. A son approche, grande rumeur parmi les faucons. Le nègre est assailli par le mâle et par la femelle. Il n'en poursuit pas moins l'aventure, et redescend avec les petits ; mais le brave Africain avait fait sans s'en douter une bien autre capture. Il avait pris le père. Cet oiseau, en fondant sur la tête du ravisseur, s'était si bien embarrassé les pieds dans sa chevelure laineuse, que le nègre se retrouva à terre avec cet ornement sur la tête.

Je ne voudrais pas garantir l'authenticité de cette anecdote. Tout ce que je puis dire, c'est que ces oiseaux défendent leur nid avec un courage poussé jusqu'à la fureur, et je pourrais citer plus d'une personne qui a été sévèrement punie d'avoir voulu leur ravir leurs petits.

Le faucon pêcheur, comme je l'ai déjà dit, se nourrit exclusivement de poisson, et on ne l'a jamais vu manger la chair des quadrupèdes ou des volatiles, même lorsqu'il se trouve depuis plusieurs jours privé de sa nourriture ordinaire par suite de la prolongation des froids, qui retenaient les rivières gelées plus longtemps que d'ordinaire. Aussi plusieurs espèces d'oiseaux

construisent-elles ordinairement leur nid dans le voisinage de cet oiseau, preuve évidente qu'elles n'ont rien à redouter de sa part.

C'est le genre de nourriture qui constitue la principale différence entre l'orfraie et les autres espèces de faucons. Cette différence d'alimentation est justifiée chez cet oiseau par la forme de ses pieds et de ses jambes appropriées par la nature au genre de nourriture et à la manière de se la procurer. Ses jambes, qui sont très fortes, sont aussi très-longues, et dépourvues de plumes. Les pieds et les doigts sont aussi très longs et couverts d'une peau rude et écailleuse comme une rape, circonstance qui lui permet de retenir plus fortement sa proie glissante. Ses griffes sont longues, recourbées en forme de croissant, et terminées par des pointes aussi acérées qu'une aiguille.

Je crois avoir dit qu'un incident mit nos chasseurs à même de constater les habitudes de cet oiseau intéressant.

C'était un samedi soir, le camp venait d'être dressé et l'on se proposait d'y demeurer jusqu'au surlendemain matin. Le lieu choisi par nos voyageurs était un petit promontoire élevé d'où l'on dominait le fleuve sur une assez grande étendue. Près de la place du campement s'élevait un grand peuplier dans l'une des fourches duquel une orfraie avait fait son nid. L'arbre était mort, comme toujours, et nos jeunes gens voyaient très distinctement le nid de l'oiseau dans lequel se trouvaient plusieurs petits. Les oisillons étaient déjà grands et recouverts de leurs plumes, mais il

entre dans les mœurs des orfraies de nourrir leurs petits longtemps après que ceux-ci sont devenus capables de fournir par eux-mêmes à leur subsistance. Les petits se laissent faire très volontiers, et le père et la mère sont souvent obligés de les chasser du nid à coups d'ailes et de bec; mais ils ne les abandonnent entièrement que lorsque ceux-ci ont fait preuve pendant longtemps de leur aptitude à saisir leur proie.

Lucien avait donné ces détails d'après un bruit accrédité sans oser pourtant en garantir l'authenticité. L'cccasion d'en vérifier l'exactitude ne devait pas se faire longtemps attendre. Après l'arrivée des voyageurs, les faucons père et mère se mirent à tourner autour de leur nid avec une inquiétude visible, poussant des cris et faisant de temps à autre entendre un fort battement d'ailes. La présence des étrangers les inquiétait visiblement. A la fin, voyant que les nouveaux venus ne faisaient aucune démonstration hostile, ils se calmèrent, et se posèrent tranquillement au bord de leur nid; puis, après être demeurés quelque temps dans cette position, ils s'envolèrent l'un après l'autre, et se mirent à tourner en cercle au-dessus du fleuve. Ils étaient à peu près à une centaine de pieds en l'air. Rien n'était plus gracieux que leur vol; on les voyait de temps à autre le suspendre, planer immobiles, et se retourner de bout en bout, comme s'ils eussent manœuvré sur un pivot. Tous ces mouvements étaient si naturels, que c'était à peine si on apercevait un léger frémissement des ailes. On les voyait aussi de temps à autre descendre à moitié

de la hauteur où ils se tenaient habituellement, et de ce point fixer le fleuve avec attention. C'était sans doute quelque poisson qu'ils apercevaient; mais apparemment que la proie était trop lourde, ou peut-être aussi à une trop grande profondeur, car après un moment ils remontaient en l'air et recommençaient leur vol circulaire. Quelquefois aussi ils s'abattirent complétement sur l'eau; mais le poisson, qui avait l'œil sur eux, avait sans doute plongé au moment où les oiseaux s'abaissaient, car on les vit remonter en l'air les serres vides comme auparavant.

Après quelque temps consacré à toutes ces manœuvres, on vit le plus grand des deux oiseaux, la femelle par conséquent, abandonner la chasse et retourner à son nid. Elle n'y demeura qu'une seconde, et, au grand étonnement des jeunes gens, ils la virent frapper ses petits avec ses ailes comme si elle eût voulu les faire déguerpir. C'était précisément son dessein. Peut-être étaitelle irritée d'avoir manqué sa proie et trouvaitelle convenable que ses petits vinssent pêcher à leur tour. Quoi qu'il en fût, elle les eut bientôt conduits au bord du nid. Quand ils furent là, moitié poussés, moitié battus, ils se décidèrent à ouvrir leurs ailes, et s'envolèrent l'un après l'autre dans la direction du fleuve. Ces petits étaient au nombre de deux.

Au même moment le mâle, qui venait de s'abattre de nouveau sur l'eau, remonta en l'air avec un poisson dans ses griffes. Il vola au-devant de ses petits, et se rencontra bientôt dans les plaines de l'air avec l'un d'eux dont il s'approcha et auquel

il donna le poisson qu'il venait de prendre. Le jeune faucon reçut cette pitance comme chose à lui légitimement due, et sans plus de façon l'emporta sur un arbre voisin, où il se mit à la dévorer de fort bon appétit. L'autre petit ne se fut pas plutôt aperçu de la chose, qu'il vola à côté de son frère pour partager sa proie. En moins de rien le poisson fut dévoré. Les jeunes faucons, dont l'appétit était sans doute satisfait, regagnèrent leur nid, où ils furent bientôt rejoints par leurs parents, qu'on entendit pendant longtemps pousser de petits cris. C'étaient sans doute des félicitations qu'ils adressaient à leurs enfants sur la manière heureuse dont ils s'étaient tirés de leur première volée.

CHAPITRE XXI

LE FAUCON PÊCHEUR ET SON TYRAN

Après être demeuré quelque temps dans son nid avec sa femelle et ses petits, le faucon mâle pensa à retourner à la pêche. Ce fut dans cette intention qu'il quitta l'arbre et recommença à voler au-dessus de l'eau. Nos voyageurs, qui n'avaient rien de mieux à faire, suivaient ses mouvements tout en s'entretenant des habitudes de cet oiseau et des particularités de son histoire naturelle.

Lucien, qui en pareille circonstance avait de droit la parole, apprit à ses compagnons que le

faucon pêcheur est commun à l'ancien et au nouveau monde, et qu'on le rencontre pêchant sur les bords de la Méditerranée aussi bien que sur les côtes de l'Amérique ; dans certaines contrées de l'Italie, cet oiseau est désigné sous le nom d'*aigle de plomb*, parce que quand il s'abat des hauteurs de l'air pour plonger dans l'eau, il tombe avec la rapidité d'une balle de plomb abandonnée à son propre poids.

Pendant que Lucien donnait ces détails à ses frères, l'orfraie s'était à deux ou trois reprises approchée de la surface de l'eau, mais sans s'y arrêter, et était, au contraire remontée en l'air, après un moment d'examen. Sans aucun doute, le poisson convoité avait changé de place, de là ses mouvements contradictoires. L'expérience apprend vite aux poissons à se défier de l'orfraie comme de leur plus cruel ennemi. Mais malgré leur défiance ils ne parviennent pas toujours à échapper à ses coups.

Les chasseurs avaient donc les yeux fixés sur l'oiseau, quand celui-ci s'arrêta tout à coup dans son vol, reploya ses ailes et s'abattit verticalement. Sa chute était si rapide que l'œil ne pouvait le suivre. L'éclair seul a plus de célérité. Bientôt on entendit le bruit d'un corps qui tombait dans l'eau, l'onde s'entr'ouvrit et se referma aussitôt, laissant à la place où elle s'était ouverte un léger flocon d'écume blanche. L'oiseau avait complètement disparu. Il venait de plonger : et les flocons d'écume indiquaient seuls encore la place où il se trouvait. Il ne fut pas longtemps à reparaître. Aussitôt il ouvrit les ailes et s'éleva dans l'air, em-

portant un gros poisson dans ses griffes. Comme nos voyageurs avaient eu déjà occasion de l'observer, le poisson était emporté la tête en avant, ce qui tendait à prouver que le faucon avait plongé à la poursuite de sa proie, et qu'il l'avait saisie par derrière. Arrivé à une certaine hauteur, l'oiseau s'arrêta en l'air et se secoua comme un chien qui sort de l'eau. Puis, d'un vol que l'eau et le poisson rendaient plus lourd, il se dirigea vers son nid En arrivant à l'arbre, le pêcheur éprouva quelque mécompte, le poisson s'embarrassa dans les branches et lui échappa. Peut-être que le faucon avait été distrait par la présence des chasseurs et qu'il avait mal pris ses dimensions. Quoi qu'il en fût, ses griffes lâchèrent le poisson, qui bondit de branche en branche, et finit par tomber à terre, au pied de l'arbre. C'était pour nos voyageurs une faveur tombée du ciel; François n'avait pu de toute la journée s'emparer d'un seul poisson, et ce hasard ne pouvait venir plus à propos. Basile et François coururent en toute hâte le ramasser, dans la crainte que l'orfraie n'y arrivât avant eux. Mais Lucien les retint en leur assurant qu'ils n'avaient pas besoin de se presser, attendu que jamais faucon ne ramasse une proie qu'il a une fois laissée tomber par terre. Sur cette assurance, ils prirent leur temps et gagnèrent à petits pas le pied de l'arbre où le poisson se trouvait encore. Mais ils en revinrent plus vite qu'ils n'y étaient allés, chassés qu'ils étaient par l'odeur infecte qui s'élevait d'un tas de débris de poissons en décomposition.

Le poisson qui leur advenait d'une façon si merveilleuse, se trouva être un magnifique saumon, du poids de six livres, c'est-à-dire beaucoup plus lourd que l'oiseau lui-même. Les ongles de l'orfraie avaient pénétré fort avant dans sa chair, et prouvaient par leur disposition que le saumon avait en effet été saisi par derrière.

En voyant le saumon lui échapper, le faucon fit un tapage d'enfer, mais il ne fit aucun effort pour le reprendre, et se dirigea au contraire immédiatement vers la rivière, où les chasseurs le virent aussitôt recommencer ses évolutions.

— Quelle masse de poissons ces oiseaux doivent détruire ! dit François. La pêche ne me paraît pas leur coûter beaucoup de peine, et je suis sûr qu'ils en prennent autant qu'ils veulent. Voyez plutôt, voilà ce faucon qui vient de reprendre un nouveau poisson.

En effet, pendant que François faisait ces observations, le faucon mâle, qui avait de nouveau plongé dans l'eau, reparaissait à la surface avec une autre proie.

— S'ils sont très-adroits à la pêche, répondit Lucien, ils ont aussi de lourdes charges, et ils ont certains parasites à leurs crochets, par exemple l'*aigle chauve*...

Au moment où Lucien prononçait ces paroles, un cri strident fit retentir les airs, nos jeunes gens le reconnurent aussitôt ; c'était celui de l'aigle dont il venait d'être question à l'instant même. Tous les yeux se tournèrent du côté d'où partait ce bruit ; un gros oiseau sortait des bois

situés sur la rive opposée, et venait en volant dans la direction prise par le faucon. C'était, en effet, comme son cri l'avait indiqué, l'aigle à tête blanche.

— A corsaire, corsaire et demi, dit François, voici venir un autre brigand ailé.

Ce ne fut pas sans un vif sentiment de curiosité que toute notre petite troupe se mit à considérer les mouvements des deux oiseaux. Quelques coups d'aile suffirent à l'aigle pour le rapprocher du lieu de la scène ; mais le faucon-pêcheur, qui avait entendu le cri de son adversaire, venait de changer de direction, et au lieu de voler vers son nid, s'élevait en spirales dans l'air avec l'espoir d'échapper. L'aigle le suivi dans les plaines de l'air. Pendant ce temps, la femelle du faucon, sans doute pour attirer l'attention de l'aigle et lui donner le change, agitait bruyamment sesailes et poussait des cris aigus. Mais tous ses efforts furent inutiles, et l'aigle, qui avait sonprojet bien arrêté, ne se laissa pas prendre à ces ruses.

Cette poursuite se continua jusqu'à ce que les deux oiseaux eussent atteint une grande élévation et qu'on les perdit presque de vue. Bien qu'on ne les aperçût plus que comme deux points noirs perdus dans l'espace, nos voyageurs en voyaient encore assez pour juger que l'aigle était sur le point d'atteindre le faucon qui portait le poisson. Presque au même instant quelque chose traversa l'espace avec l'éclat et la rapidité de l'éclair et vint tomber dans l'eau, qui rejaillit avec force ; c'était le poisson. Le bruit de

sa chute fut suivi d'une sorte de sifflement, c'était l'aigle qui avait déployé ses ailes et se laissait tomber des hauteurs de l'espace. Mais l'oiseau arrivait trop tard, le poisson avait disparu dans l'eau, et l'aigle se fit forcé de rouvrir ses ailes et de remonter dans l'air, non sans avoir fait entendre un cri aigu qui témoignait assez de son désappointement et de sa rage. Bientôt on le vit s'enfoncer dans le bois et se poser sur l'arbre d'où il était parti quelques instants auparavant.

Les faucons, de leur côté, ne tardèrent pas à regagner leur nid, où on les vit bientôt réunis dans un conseil aussi bruyant qu'agité. Ils paraissaient se consulter sur la gravité des circonstances présentes, et les petits eux-mêmes, malgré leur inexpérience, donnaient leurs avis de la manière la plus bruyante.

— Je m'étonne, dit Lucien, que l'aigle ait manqué le poisson, cela lui arrive rarement, car cet oiseau se précipite avec tant de force, qu'il ne manque presque jamais de rattraper un objet qui tombe avant que celui-ci ait touché la terre. Peut-être dans cette circonstance la femelle du faucon était-elle dans son chemin, et l'a-t-elle forcé de dévier de sa route.

— Mais pourquoi n'a-t-il pas plongé dans l'eau ? demanda François.

— Parce que le poisson a été au fond, et qu'il n'est pas dans la nature de l'aigle de plonger.

Cette réponse de Basile était la seule qu'il y eût à faire.

— Il est révoltant, reprit François, de voir le

faucon forcé de travailler pour ce voleur, qui est bien deux fois gros comme lui.

— Tu n'es pas, dit Lucien à François, le premier ni le seul qui ait reproché à l'aigle à tête chauve ses mœurs de voleur de grand chemin. Mais en lui faisant ce reproche on n'a peut-être pas assez réfléchi que la nécessité plus encore que ses goûts le poussait dans cette voie. Pourquoi, s'est on demandé, cet oiseau ne pêcherait-il pas lui-même le poisson dont il se nourrit ? Pourquoi ? Eh ! mon Dieu ! parce que la nature l'a ainsi voulu, et que c'est à elle surtout qu'il faut imputer les mœurs pillardes qu'on reproche à l'aigle. Le faucon-pêcheur, destiné par la nature à plonger dans les eaux et à y poursuivre sa proie, a été pouvu par elle de tous les moyens nécessaires à cette chasse. Mais il n'en est pas de même de l'aigle, et je serais bien trompé si la nature ne lui avait dénié toutes les qualités dont elle a doué le faucon à cet égard. Se nourrissant de poisson et ne pouvant pas le pêcher eux-mêmes, ils sont presque contraints par la force des choses à user du faucon-pêcheur comme d'un pourvoyeur. Cependant l'aigle à tête chauve prend quelquefois la peine de pêcher lui-même le poisson dont il se nourrit, et cela lui arrive toutes les fois que les eaux sont peu profondes ou que le poisson se présente assez près de la surface pour qu'il puisse le saisir facilement sans plonger.

— Ces aigles, demanda François, ne tuent ils jamais les faucons ?

— Je ne crois pas, répondit Lucien. Ils tuent

volontiers l'oie, qu'ils dévorent, mais respectent la vie du faucon, dont la chair ne leur rendrait pas le quart des services qu'ils sont en droit d'attendre de ces actifs pourvoyeurs. On assure, d'ailleurs, que lorsque les faucons se trouvent en nombre, ils se réunissent et chassent au loin leur tyran

A ce moment la conversation fut interrompue par un nouvel incident ; les faucons venaient de nouveau de quitter leur nid pour se remettre à pêcher. Leur travail ne fut pas longtemps sans récompense, car l'on vit bientôt l'un d'eux s'abattre dans le fleuve, et reparaître avec un poisson entre ses griffes ; c'était un gros poisson, dont le poids alourdissait considérablement son vol. L'oiseau était à peine sorti de l'eau, que l'aigle s'élança du sommet de l'arbre qu'il occupait, et recommença à lui donner la chasse. Le faucon ne fut pas longtemps à comprendre qu'avec un poids de cette force, il lui était impossible d'échapper à son ennemi. Aussi, après avoir volé la longueur de deux cents pas à peine, il ouvrit ses serres et lâcha sa proie. Au même moment l'aigle s'abattit à la suite du poisson qui tombait, et parvint à s'en emparer avant qu'il eût touché l'eau. Satisfait alors du résultat de sa chasse, il étendit de nouveau ses longues ailes et sa large queue, retraversa la rivière et disparut au milieu des arbres de la rive opposée.

Le faucon pêcheur voyant son ennemi s'éloigner, revint planer au-dessus des eaux et se remit à pêcher. Sans doute il était peu satisfait de ce qui venait de se passer, mais habitué

comme tant d'autres à payer la taxe royale, il savait qu'il ne sert de rien de murmurer, et il s'exécutait sans qu'on eût entendu de sa part le moindre cri de fureur ou de désappointement.

Un nouvel incident vint bientôt attirer l'attention de nos voyageurs et exciter leur étonnement. Le faucon femelle, dont jusqu'alors la pêche n'avait eu que peu de succès, venait de s'abattre et de disparaître en plongeant sous les eaux. Tous les yeux se fixèrent vers le léger bouillonnement qui indiquait encore la place où l'oiseau venat de s'enfoncer. Au bout de quelques secondes d'attente, l'oiseau n'avait point encore reparu. Il était peu probable qu'on le revit désormais ; l'écume formée par le plongeon avait disparu emportée par le courant de l'eau, ainsi avait fait également tous les cercles occasionnés par la même cause, et la surface de la rivière était redevenue unie comme une glace. De la position occupée par nos voyageurs le regard planait fort loin sur les eaux, et il était impossible que l'oiseau fût sorti sans qu'on s'en fût aussitôt aperçu. Qu'était-il donc devenu ? Telle était la question que nos jeunes gens se posaient les uns aux autres. Ce fut pendant toute la soirée et une bonne partie de la nuit le sujet d'une foule de conjectures de la part de chacun d'eux. Lucien ne pouvait pas sur ce point en dire plus que les autres, l'histoire naturelle ne lui donnant aucun renseignement à cet égard.

L'oiseau s'était-il noyé ? Avait-il été saisi par quelque gros poisson, étranglé et dévoré ? s'était-il frappé contre quelque rocher ? ou bien en-

core avait-il embarrassé ses pieds et ses ailes dans quelques herbes qui le retenaient au fond ?

Telles étaient les conjectures dans lesquelles se perdaient nos voyageurs. Les solutions ne manquèrent pas à ce problème. On les trouva toutes, excepté pourtant la véritable, que l'évènement devait révéler plus tard.

On n'a point oublié que l'événement que nous venons de raconter se passait le samedi; nos voyageurs demeurèrent au même campement pendant toute la journée du dimanche, et pendant tout ce temps aussi ils ne cessèrent d'entendre les cris plaintifs du faucon mâle, qui appelait sa compagne sans recevoir aucune réponse. Le mardi on s'embarqua et l'on se remit à descendre le courant. Ils avaient fait environ un mille, quand leur attention fut attirée par un objet assez singulier qui flottait à la surface de l'eau. Ils conduisirent leur canot de ce côté, et reconnurent bientôt que ce qui avait attiré leur attention n'était autre chose qu'un gros esturgeon mort et emporté par le courant, côte à côte avec un oiseau également sans vie. En retournant le poisson avec le bout de leurs rames, ils furent étrangement surpris de voir que les pattes de l'oiseau étaient implantées dans son dos. Cet oiseau était précisément le faucon femelle.

Tout fut alors expliqué. L'oiseau s'était attaqué a un poisson trop pesant pour qu'il pût l'enlever. Ses griffes étaient si profondément enfoncées dans les chairs, qu'il n'avait pu les dégager à temps et qu'il était mort noyé. Maintenant il s'en allait à la dérive avec la victime qu'il avait faite.

CHAPITRE XXIII.

LE VOYAGE INTERROMPU

Après dix jours employés à descendre l'Elk, nos voyageurs débouchèrent dans le lac Athabaska, qu'on appelle aussi quelquefois lac des Collines. Ce lac est un des grands réservoirs d'eau douce qui se trouvent enclavés dans les roches primitives de la Terre maudite. Ses bords sont sans contredit la partie la plus fertile de tous ces terrains calcaires. Ce lac compte en largeur de l'est à l'ouest environ deux cent milles ; sa plus grande largeur n'excède pas cinquante milles. Dans certaines parties de son cours il est si resserré entre ses rives et tellement embarrassé d'îles, qu'il ressemble alors bien plus à une rivière qu'à un lac. Une partie de ses côtes, ainsi que quelques îles dont ses eaux sont parsemées, sont très-boisées. C'est surtout au sud et à l'ouest que les arbres se montrent plus vigoureux et plus épais. et rien n'est magnifique comme le spectacle qu'offre au voyageur l'aspect verdoyant de ces parages.

Malheureusement nos voyageurs n'étaient pas dans une disposition d'esprit qui leur permit d'apprécier toutes les magnificences de la nature. D'autres soucis les préoccupaient, l'un d'entre eux étant depuis quelques jours en proie aux cruelles atteintes d'une fièvre intermittente. Ce malade était le pauvre Lucien. Lucien était adoré

de ses frères et de son cousin, aussi leur chagrin était-il aussi grand que leurs inquiétudes étaient vives. Le voyageur souffrait depuis plusieurs jours; mais il avait encore puisé dans sa force morale le courage nécessaire pour supporter les fatigues du voyage, et quoique abattu par les souffrances de la fièvre, il avait fait admirer plus d'une fois à ses compagnons les beautés de la nature, dont il était, comme on le sait, un des plus grands appréciateurs. Le mal, qui empirait toujours, vainquit enfin son courage. Il souffrait tellement en arrivant sur le lac, qu'il se vit forcé de déclarer à ses compagnons qu'il lui était impossible d'aller plus loin. Les dispositions furent prises en conséquence ; on s'arrêta dans l'intention de choisir un campement favorable et d'y demeurer jusqu'à l'entier rétablissement du jeune malade. On abattit quelques troncs d'arbres, et l'on en construisit une sorte de maisonnette destinée à Lucien. Rien ne fut épargné pour lui procurer tout le confortable possible On fabriqua sa couche des meilleures peaux qu'on possédait, et d'après ses propres prescriptions on se mit en quête de racines et de simples destinés à lui faire des boissons. Chaque jour François sortait avec son fusil, et ne revenait jamais au camp qu'avec une paire de pigeons, une perdrix ou quelques coqs de bruyère. Ces gibiers délicats servaient à faire de la soupe au malade, et à lui procurer en même temps des viandes légères qu'on assaisonnait avec le sel, le poivre et les autres ingrédients qu'on s'était procurés au fort de Cumberland. Nos jeunes voya-

geurs avaient aussi une petite provision de thé et de sucre ; ils la mirent à contribution, et cette boisson bienfaisante fut pour le jeune malade d'un usage très-salutaire.

Ces bons soins devaient avoir leur récompense; au bout de quelques jours la santé de Lucien commença à s'améliorer, et devint bientôt assez bonne pour qu'on pût sans danger pour lui reprendre le voyage.

Nos voyageurs suivirent les côtes du lac, qui les conduisirent dans la grande rivière de l'Esclave, cours d'eau qui réunit l'Athabasca au grand lac de l'Esclave.

Après une courte navigation dans les eaux de ce dernier lac, ils arrivèrent à l'embouchure d'une autre grande rivière appelée la Paix, qui se jette dans le grand lac de l'Esclave un peu au-dessous de l'Athabasca. Par une singularité difficile à expliquer, les sources de la rivière de la Paix se trouvent sur le versant occidental des montagnes Rocheuses, de telle sorte que pour gagner le lac de l'Esclave, cette rivière traverse toute la chaîne de montagnes. Le lit que ses eaux se sont tracé dans le sein même de la montagne, est sans contredit une des choses les plus curieuses et en même temps les plus effrayantes à voir. Figurez-vous un torrent étroit et resserré dont les deux rives, taillées dans des rochers à pic, sont surmontées par des milliers de pics couverts de neiges éternelles. Aucun mot ne peut expliquer la sombre terreur qui plane sur ce paysage stérile et glacé.

Les sources de cette rivière sont communes à

plusieurs autres cours d'eau qui s'épanchent dans l'océan Pacifique, et si nos voyageurs eussent remonté le cours de la rivière de la Paix, ils auraient pu passer cette voie, et sans quitter leur bateau, arriver jusqu'à cette mer. Mais telle n'était point leur intention. Ils passèrent devant l'embouchure de la rivière de la Paix, et continuèrent à longer la côte pour gagner le grand lac de l'Esclave. A vrai dire ils naviguaient toujours sur les eaux de l'Elk, car la rivière de l'Esclave n'est autre chose que la partie de l'Elk située entre le lac Athabasca et le lac de l'Esclave, à laquelle on a donné un nom particulier.

Après sa jonction avec la rivière de la Paix, le grand fleuve de l'Esclave devient encore plus large et plus profond, et nos voyageurs naviguaient sur des eaux magnifiques enclavées dans deux rives aussi riches qu'accidentées. Cependant, malgré la beauté du paysage, ils étaient loin de se montrer aussi gais qu'en descendant le cours de l'Elk, car bien que Lucien eût recouvré sa belle santé, ils étaient en proie à la plus vive inquiétude. L'avenir les effrayait, la saison s'avançait, et ils craignaient d'être surpris par l'hiver avant d'être arrivés au terme de leur voyage. La maladie de Lucien, qui s'était prolongée pendant plus d'un mois, avait dérangé leurs calculs, et ils voyaient avec anxiété arriver la fin de l'été, n'ignorant pas qu'aussitôt que la glace envahirait les rivières et les lacs, il leur faudrait renoncer à l'usage de leur canot. Alors ils n'auraient d'autre ressource que de voyager à pied, expédient aussi fatigant que dangereux,

dans un pays où il est aussi difficile de se procurer des vivres que de transporter de grandes provisions, forcé qu'on est de se charger en même temps de vêtements et de fourrures pour se garantir contre l'action du froid. A cette époque de l'année, la chasse n'offre plus qu'une ressource précaire et toujours insignifiante. Les quadrupèdes et les oiseaux ayant pour la plupart émigré vers des climats plus doux, ceux qui restent sont très-rares et très-difficiles à approcher. D'un autre côté, les ouragans, les neiges et la froidure mettent à chaque instant la vie des voyageurs en péril, et l'on avance que difficilement sur un terrain couvert de plusieurs pieds de neige.

Toutes ces circonstances étaient connues de nos voyageurs, et les remplissaient de crainte. Norman, qui possédait à cet égard beaucoup plus d'expérience que ses compagnons, redoutait aussi davantage l'approche d'un hiver dont ceux qui n'ont point habité ces régions désolées ne sauraient comprendre les rigueurs.

Le mois d'août touchait à sa fin quand on arriva au grand lac de l'Esclave, situé par 62° de latitude nord. Les jours avaient considérablement diminué, et avec eux diminuait également la rapidité de leur voyaye, car, on se le rappelle, ils passaient toutes leurs nuits à terre. La température était déjà celle de l'Angleterre pendant l'hiver. Il gelait pendant la nuit, mais pas encore assez fort pour que les eaux se couvrissent de glace. Par un singulier contraste le soleil avait quelquefois au milieu de la journée une ardeur insupportable, qui ne faisait que rendre plus sen-

sible le froid du soir et de la nuit. Toutes les couvertures et toutes les peaux mises en réquisition suffisaient à peine pour les tenir à l'abri des rigueurs de la nuit et leur permettre de dormir.

Le grand lac de l'Esclave est, comme celui d'Athabasca, à la fois très-long et très-étroit. Sa plus grande longueur de l'est à l'ouest est de deux cent soixante milles; sa plus grande largeur n'excède pas trente milles. Sur sa côte septentrionale s'étend le territoire désigné sous le nom de Terre maudite, où l'œil ne rencontre que des coteaux stériles et glacés, formés de roches primitives. Sur sa côte méridionale le caractère du sol est entièrement différent. C'est un terrain calcaire et plat où se trouve à peine une élévation digne du nom de coteau. Cette partie est couverte de forêts magnifiques, dont les peupliers, les pins et les bouleaux sont les principaux arbres. Les eaux de ce lac sont semées d'une multitude d'îles, dont la plupart très-boisées renferment les arbres que nous venons de nommer, plus des saules magnifiques. Ces eaux, dont la profondeur atteint parfois jusqu'à soixante brasses, sont peuplées de plusieurs espèces de poissons. Dans quelques îles boisées et dans la partie des côtes où se trouvent des forêts, le gibier abonde pendant l'été. Tout ce gibier n'émigre pas pendant l'hiver, et il en reste encore beaucoup; mais l'épaisseur de la neige rend la chasse très-difficile, sinon même impossible. Plusieurs des animaux qui continuent à habiter ces forêts pendant la saison rigoureuse tombent dans l'engourdissement et se cachent dans des creux d'arbres, dans des terriers,

et même dans la neige, de telle sorte qu'il est impossible de les découvrir.

Malgré tous ces inconvénients nos voyageurs pensaient que cette rive méridionale du grand lac de l'Esclave était encore la situation la plus avantageuse qu'ils pussent choisir pour y établir leur campement d'hiver. Ils se rendaient parfaitement compte qu'il n'y avait pas à songer à continuer leur voyage, et trouvaient encore sur cette rive du lac un avantage inappréciable, celui de n'être pas exposés à manquer de bois.

Ce fut avec l'idée de se fixer sur quelque point de cette rive qu'ils continuèrent à s'avancer vers l'extrémité occidentale du lac, tout en examinant chaque jour avec attention les sites qui leur paraissaient le plus favorables à l'exécution de leur projet. Comme ils passèrent plusieurs jours sans trouver de situation à leur convenance, et qu'ils approchaient du point où le lac fait un angle et se dirige un peu au sud, Norman proposa d'abandonner la rive qu'ils suivaient, et de gagner un promontoire dépendant de la rive septentrionale du lac et connu sous le nom de pointe de l'Esclave. Ce promontoire, d'après les renseignements parvenus à la connaissance de Norman, était couvert de bois peuplés de toute espèce de gibier. Les buffalos ou bisons s'y rencontraient même.

C'est un point que nous signalons à l'attention de nos jeunes lecteurs et qui leur prouvera une fois de plus les rapports intimes qui existent entre la faune d'un pays et ses conditions logiques.

La proposition de Normand ayant été acceptée, la direction du canot fut changée, et l'on gagna la pleine eau. La navigation devint dès lors très-pénible; nos voyageurs avaient le vent debout, et ne pouvaient avancer qu'à force de bras; aussi étaient-ils très-fatigués lorsque le soir arriva. Ils prirent terre sur une île boisée pour y passer la nuit. Cette île occupait à peu près le milieu du lac. Ils se couchèrent autour de leur feu de bivouac avec l'intention de franchir le lendemain la distance qui les séparait de la rive opposée.

CHAPITRE XXIV

PÊCHE SOUS LA GLACE.

En s'éveillant le lendemain matin, ils s'aperçurent, à leur grande surprise, que le lac était couvert de glace. Ils en avaient cependant été en quelque sorte prévenus, car la nuit avait été très-froide, et si froide qu'ils avaient mal dormi. La glace était encore peu épaisse, et cette circonstance rendait leur position plus difficile en ce qu'elle était assez forte pour empêcher la navigation et trop faible encore pour les porter. De la sorte ils se trouvaient prisonniers dans l'île où ils avaient débarqué la nuit.

Ce ne fut pas sans une certaine terreur qu'ils firent cette découverte. La réflexion cependant finit par calmer leurs craintes; il était évident en effet que les choses ne pouvaient pas rester

en cet état : ou la glace fondrait, et ils remettraient leur canot à l'eau, ou elle deviendrait assez forte pour les porter et leur permettre de gagner la côte septentrionale du lac.

De la sorte tranquillisés, ils se mirent en devoir d'établir leurs quartiers dans l'île avec tout le confortable que permettait le peu de ressources dont ils disposaient. Après quelques jours passés dans cette situation, leurs appréhensions reparurent; la glace ne devenait ni plus épaisse ni plus légère, et semblait destinée à demeurer éternellement stationnaire. Pendant toute la matinée la couche de glace, épaissie par le froid de la nuit, était de force à les porter; mais, pendant le jour, la chaleur du soleil la diminuait sensiblement.

Ce n'était pas sans raison que nos voyageurs commençaient à s'alarmer de cette étrange position. Leurs provisions touchaient à leur fin, et l'île ne fournissait aucune espèce de gibier; ils l'avaient battue jusqu'au dernier buisson sans faire lever même un seul oiseau.

A deux ou trois reprises différentes, ils avaient pensé à mettre leur canot à l'eau et à se frayer un chemin à travers la glace; mais ils n'avaient pas tardé à renoncer à ce projet devant les difficultés de l'exécution. C'était en effet une entreprise aussi pénible que dangereuse. L'île sur laquelle ils étaient se trouvait à dix milles au moins de la rive; c'était donc dix milles de glace qu'il leur fallait briser, et ce n'était pas un mince travail. Ce qui le rendait plus effrayant encore, c'est qu'il était impossible de faire les mouve-

15

ments nécessaires à cette rude opération sans causer le risque de faire chavirer une embarcation aussi frêle que leur canot d'écorce. C'était s'exposer sans être sûr du résultat; aussi cette idée de se frayer une route dans la glace fut-elle abandonnée.

Cependant la position empirait à chaque instant. Les provisions, ménagées aussi longtemps que possible, finirent par manquer complétement, et la glace était toujours trop faible pour porter nos voyageurs. Elle eût peut-être encore résisté près des bords de l'île; mais on ne pouvait s'avancer sans courir les plus grands risques. D'un autre côté, rester dans l'île était chose tout aussi impossible, car dans ce cas il fallait se décider à mourir lentement de faim, l'île ne renfermant absolument rien qui fût susceptible d'être mangé.

C'était une triste alternative.

— Que faire? se demandaient-ils les uns aux autres.

Sans doute les eaux du fleuve étaient peuplées de poissons; mais il fallait le prendre, et la chose n'était pas facile. Ils avaient essayé de faire un trou dans la glace, et d'y introduire une ligne et un hameçon; mais leurs efforts longs et patients étaient demeurés sans succès. Les poissons avaient refusé de mordre, et, bien que nos voyageurs fussent demeurés des heures entières les yeux fixés sur l'eau, ils n'avaient même pas aperçu la queue d'un seul poisson.

Désespérés de voir la pêche demeurer infructueuse, ils commençaient à revenir au projet dangereux de se frayer une route à travers la glace, quand Normand ouvrit un nouvel avis.

— Puisqu'on ne pouvait pas réussir, dit-il, à leurrer le poisson, que n'employait-on la violence au lieu de la ruse, et que ne le prenait-on au filet ?

Cette idée fut aussitôt adoptée par tous ses compagnons. Une difficulté se présentait pourtant encore : on n'avait pas de filet, ce n'était pas dans l'île qu'on pouvait en trouver, et il eût fallu faire des centaines de milles peut-être pour se procurer ce précieux instrument.

Cet obstacle n'eût pas manqué d'effrayer des gens prompts à s'alarmer ; mais nos jeunes voyageurs n'étaient pas hommes à s'arrêter devant si peu de chose. Ils avaient en leur possession les cuirs de deux caribous qu'ils avaient tués dernièrement, et Norman proposa d'en faire un filet.

Aussitôt dit, aussitôt fait, et tous quatre se mirent à l'instant à l'œuvre. Deux d'entre eux, Basile et Lucien, tirèrent leurs couteaux et coupèrent le cuir en lanières, tandis que François aidait Norman à nouer ces lanières ensemble. On travailla si bien de part et d'autre, qu'au bout de quelques heures la peau de caribou était entièrement découpée, et qu'on avait un filet de dix-huit pieds de long sur environ six pieds de large.

Ce filet était, il est vrai, grossièrement fait ; mais, tout imparfait qu'il fût, il était aussi propre à l'usage auquel on le destinait que s'il eût été tissé de soie. Au surplus, on ne devait pas être longtemps à éprouver sa valeur, car nos jeunes gens avaient à peine mis la dernière maille, qu'ils le prirent sur leurs épaules, et se dirigèrent

en toute hâte vers le lac, avec l'intention d'éprouver le nouvel engin.

Nos trois méridionaux n'avaient jamais vu placer un filet sous la glace, car dans le pays qu'ils avaient habité jusque-là la glace est chose fort rare, et quand elle se montre par hasard sur les rivières, ce n'est jamais qu'une couche légère incapable de supporter le poids d'un homme. Une curiosité bien naturelle ajoutait donc encore pour eux à l'attrait de cette pêche. Ils ne comprenaient pas comment on pouvait placer le filet sous la glace de manière à prendre le poisson, et ne perdaient de vue aucun des mouvements de Norman, qui seul connaissait la manière de procéder en pareille circonstance.

Quant au jeune marchand de fourrures, il avait vu plus d'une fois les Indiens procéder de la sorte, et connaissait parfaitement la manière dont il fallait s'y prendre. Il commença par s'avancer sur la glace jusqu'à la distance de trente ou quarante pas de la rive, opération qui nécessitait les plus grandes précautions, car la glace craquait sous ses pas. Arrivé à la place où il avait l'intention de tendre son filet, il se mit à genoux et creusa dans la glace plusieurs trous, tous sur une même ligne et à environ six pieds les uns des autres.

Le pêcheur avait eu soin de se pourvoir d'un morceau de branche d'environ six pieds de long, à l'une des extrémités de laquelle il avait attaché une corde : cette corde se rattachait elle-même au filet. Il introduisit cette branche dans le premier trou, et la fit filer sous la glace jusqu'à ce

qu'elle arrivât au second trou; de là il la fit glisser jusqu'au troisième trou, et ainsi de suite jusqu'au dernier. Par ce moyen bien simple, le filet était entré par le premier trou, et se trouvait étendu dans l'eau tout le long de la ligne de trous, car il avait suivi dans sa marche toutes les évolutions du bâton auquel il était attaché par la corde dont nous avons parlé.

Grâce au poids dont il avait été chargé, le filet s'enfonça dans l'eau et demeura dans une position verticale, tandis que ses extrémités étaient retenues à la surface de la glace à l'aide de bâtons placés en travers sur les trous. Le filet était placé; il n'y avait plus qu'à attendre que le poisson vînt s'y prendre, auquel cas on devait employer pour le retirer les mêmes procédés qui avaient déjà servi à le faire pénétrer sous la glace.

Cette opération terminée, nos voyageurs revinrent à leur bivouac et s'assirent au tour du feu les regards fixés sur la rivière avec une expression famélique. Ils pensaient avec anxiété que si le filet ne réussissaient pas, il ne leur restait plus d'autre ressource que de remonter dans leur canot, et de chercher à gagner la rive en se frayant un chemin à travers la glace. Dans l'état d'excitation où ils se trouvaient, il leur fallut commander à leur impatience bien naturelle pour demeurer deux heures entières sans approcher du filet. Au bout de ce temps, Basile et Norman se levèrent, gagnèrent le lac, et s'aventurèrent sur la glace pour s'assurer du sort que la fortune leur avait réservé. Ce ne fut pas sans de violents battements de cœur qu'ils approchèrent de la

place où se trouvait le filet. Ils mirent sur la corde une main tremblante d'émotion et tirèrent à eux.

— Ah ! dit Basile, ce filet paraît bien lourd. Eh ! vraiment, continua-t-il, il y a là quelque chose !

Et en même temps le jeune homme amenait sur la glace le filet dans lequel se trouvait un magnifique poisson.

A cette vue un crie de joie sortit de sa poitrine ; Lucien et François lui répondirent de la rive, car ces deux derniers étaient restés à terre, dans la crainte que la glace ne fut pas assez forte pour les porter tous quatre.

Cependant les pêcheurs continuaient à retirer le filet, dont une partie se trouvait encore sous la glace. De nouveaux cris de joie ne tardèrent pas encore à se faire entendre ; ils étaient causés par la capture d'un second poisson encore plus gros que le premier.

Après s'être bien assurés qu'il n'y avait plus rien dans le filet, Basile et Norman le replacèrent avec soin dans l'eau et revinrent à terre avec le poisson qu'ils avaient si heureusement pris. Norman fut accueilli par une salve d'applaudissements. Les deux poissons paraissaient appartenir à l'espèce des truites, et l'on se convainquit bientôt, en les mangeant, qu'on ne s'était pas trompé dans cette appréciation. Le plus gros ne pesait pas moins de cinq livres ; chacun fit, en les dévorant, l'éloge des morceaux, et déclara que de sa vie il n'avait rien mangé de plus délicieux. Peut être exagéraient-ils un peu, et je ne serais pas étonné que leur appétit excité outre

mesure n'eût influé sur leur jugement ; car s'il est vrai que l'appétit soit le meilleur assaisonnement des mets, on peut dire que jamais poissons ne furent mieux assaisonnés que les deux dont il est ici question ; nos voyageurs avaient en effet une faim de loup.

Leur faim était apaisée ; c'était beaucoup, sans doute, mais ce n'était pas assez, et l'avenir les inquiétait toujours. S'ils ne prenaient pas d'autres poissons, et rien ne leur garantissait le succès, ils allaient bientôt se trouver aussi embarrassés que par le passé ; heureusement que ces craintes ne furent pas de longue durée. La seconde levée du filet se trouva être bien plus fructueuse que la première : cinq poissons s'étaient laissé prendre, et ces cinq poissons réunis ne pesaient pas moins de vingt livres. Cette ressource eût pu leur suffire pendant plusieurs jours, mais ils n'étaient pas destinés à demeurer plus longtemps sur l'île. La nuit suivante fut signalée par un de ces froids rigoureux que l'on ne trouve que sous ces hautes latitudes, et ils trouvèrent le lendemain matin que la glace de la rivière avait acquis un pied d'épaisseur. Il n'y avait plus à craindre qu'elle se rompît sous leur poids, aussi, sans plus tarder, ils chargèrent sur leurs épaules leur canot et tout leur bagage, et se mirent en route.

Quelques heures leur suffirent pour atteindre la pointe de l'Esclave. Ils prirent terre sur ce promontoire, y choisirent une place convenable, et y établirent leur camp.

CHAPITRE XXV

SINGULIÈRE ALERTE

Le premier soin de nos voyageurs, après avoir choisi un emplacement favorable, fût d'y construire une maison de bois. Pour des bûcherons de leur force, ce n'était qu'une plaisanterie; tous quatre savaient manier la hache avec dextérité, aussi les arbres fûrent-ils bientôt abattus et équarris, et disposés en murailles ; le tout fut recouvert d'un toit en planche fendues désignées en charpente sous le nom de bardeaux. Un certain nombre de pierres plates ramassées au bord de l'eau servirent à construire une cheminée. C'était sans doute une construction grossière, mais qui n'en remplissait pas moins le but qu'on s'était proposé L'argile manquait pour boucher les interstices. car il était impossible de s'en procurer, le sol étant alors gelé à plusieurs pieds de profondeur. Il faisait si froid que l'eau chaude exposée à l'air se glaçait au bout de quelques minutes. C'était là un grand inconvénient, dans un climat si froid que le moindre trou dans la muraille suffit pour rendre une maison inhabitable : il fallait donc, de toute nécessité, se procurer une substance capable de boucher les interstices laissées entre les poutres et d'intercepter complétement le passage à l'air extérieur.

Lucien proposa d'employer l'herbe à cet usage, et partit aussitôt pour aller à la découverte. Il

revint bientôt avec une brassée d'herbes blanchâtres. Chacun trouva que s'était la meilleure chose dont on pût se servir, et les quatre voyageurs se mirent à ramasser l'herbe des environs, qu'ils entassèrent à quelque distance de leur cabane.

Quand ils crurent en avoir une quantité suffisante, ils se mirent en devoir d'en bourrer les interstices des poutres. A leur grand étonnement, ils s'aperçurent que cette herbe répandait une odeur agréable et assez semblable au parfum du thym. Une poignée d'herbes jetée dans l'âtre de la cheminée, remplit la cabane d'une douce odeur comparable aux plus délicieux parfums. C'était l'*herbe-encens*, plante qui croît en grande abondance dans certaines parties du territoire de la baie d'Hudson, où elle est très connue des Indiens, qui s'en servent pour fabriquer leur couche, et qui en brûlent aussi parfois dans le but de parfumer leurs demeures.

Pendant les premiers jours de leur résidence sur le cap de l'Esclave, nos jeunes aventuriers vécurent de poisson. Ils n'avaient eu garde d'oublier leur filet, et avaient eu grand soin, au contraire, de le tendre sous la glace à quelque distance de la rive sur laquelle ils s'étaient établis. Leur pêche avait toujours été abondante. et, chose fort extraordinaire, ils avaient été jusqu'à prendre cinq espèces différentes de poisson d'un seul coup de filet. L'espèce la plus abondante se trouvait être une sorte de poisson blanc connu des naturalistes sous le nom de *coregonus albus*, et désigné dans le langage des marchands de fourrures sous celui de *tittameg*. Ce poisson, fort répandu

dans tous les lacs et rivières du territoire de la baie d'Hudson, est fort estimé des blancs et des Indiens à cause de la délicatesse de sa chair. Il y a certains postes d'échange où, pendant une partie de l'hiver, ce poisson est la seule nourriture qu'on puisse se procurer, et ceux qui le mangent sont loin de se plaindre de cette circonstance. Le tittameg n'est pas un poisson de grande dimension, les plus gros de l'espèce n'excèdent pas en poids sept ou huit livres.

Plusieurs espèces de truites habitent aussi les eaux du grand lac de l'Esclave. Il faut croire que ces eaux leur sont bien favorables, car ces poissons y atteignent des dimensions énormes. Les voyageurs parlent de truites prises dans ces parages qui ne pesaient pas moins de quatre-vingts livres. Nos jeunes amis furent assez heureux pour prendre quelques-uns de ces excellents poissons, mais ils n'eurent pas la chance d'en rencontrer de cette dimension.

Ils trouvèrent également à différentes reprises dans leurs filets des brochets et une espèce de lotte connue des naturalistes sous le nom de *galus lota*. Cette lotte est le poisson le plus vorace de toute la race aquatique, et dévore tout ce dont il peut s'emparer. Elle absorbe quelquefois des quantités d'écrevisses si considérables que son estomac se gonfle et fait saillie sur le reste de son corps. Cette espèce de poisson a une chair fort peu délicate; aussi lorsqu'on en pêche les abandonne-t-on aux enfants, qui s'amusent à les tourmenter. Personne n'en mangea; mais Marengo, qui n'avait pas tant de scrupules, ne se fit pas

prier pour dévorer à belles dents toutes les lottes pêchées par ses maîtres, et la preuve qu'il les trouvait de son goût, c'est qu'après les avoir avalées, il se léchait les lèvres et semblait en demander d'autres.

Mais une nourriture exclusivement composée de poisson ne pouvait suffire à nos voyageurs. Basile se chargea du soin de pourvoir la table de viande, et partit avec son fusil sur l'épaule pour explorer les environs et y découvrir du gibier. Les autres demeurèrent à travailler à la confection de la cabane, qui était loin encore d'être terminée.

Basile suivit la rive du lac en se dirigeant vers l'est. Après un quart d'heure de marche, il arriva sur un coteau sec et pierreux et couvert d'une espèce de pin assez semblable par l'aspect au pin écossais *(pinus sylvestris)*

Ces pins avaient tous à peu près quarante pieds de haut, avec de gros troncs garnis de longues branches flexibles Aucun autre arbre ne croissait dans le voisinage, car c'est une particularité de cette espèce, connue en botanique sous le nom de pin gris ou *pinus banksiana*, d'occuper pour elle seule le sol sur lequel elle pousse.

Basile, en passant près de ces arbres, observa que la plupart d'entre eux étaient écorcés; cette particularité se faisait surtout remarquer aux branches. Tout autour de ces arbres le sol était couvert de petits morceaux d'écorce, comme si quelque animal eût pris la peine de peler les arbres et de ronger à moitié l'écorce.

Tout en cheminant il se demandait quelles es-

pèces d'animaux pouvaient avoir fait cette besogne. Il n'avait point encore pu se donner à lui-même une réponse satisfaisante, lorsqu'il arriva à une place où le sol était couvert de sable ou plutôt de poussière. A son grand étonnement, il y découvrit des traces qu'il prit pour des empreintes de pieds humains. Elles étaient trop petites pour appartenir à un homme et semblaient indiquer le pied d'un enfant de trois ou quatre ans.

Notre chasseur allait se baisser pour examiner ces empreintes de plus près, quand un cri qui semblait poussé par une voix d'enfant vint frapper ses oreilles. Il se releva aussitôt et regarda de tous côtés afin de découvrir d'où provenait ce cri étrange. Mais il n'aperçut personne ni sur les arbres ni aux environs, bien que de la place où il se trouvait il pût voir entre les troncs de sapin à plusieurs centaines de pas autour de lui. Sa curiosité était de plus en plus excitée, et, s'il faut tout dire, un peu de crainte commençait à s'y mêler Il se pencha de nouveau pour examiner de plus près les pas imprimés sur le sable, mais au même moment le même cri se fit entendre de nouveau; mais cette fois le cri était plus fort et semblait annoncer que l'être qui l'avait poussé s'était considérablement rapproché de Basile. Celui-ci commença à se rendre compte que l'être, homme ou animal, qu'il cherchait devait être placé plus haut que lui, et il se mit à regarder avec attention sur le sommet des arbres. Au bout de quelques instants il finit par découvrir dans la fourche d'une branche de pin un animal sin-

gulier et d'un aspect hideux qui lui était complètement inconnu.

Cet animal, de couleur foncée, avait à peu près la taille d'un chien basset, un poil épais et hérissé, et se tenait tellement accroupi sur la branche fourchue où il s'était établi, qu'on pouvait à peine distinguer sa tête de ses pieds. La figure étrange et le cri plus effrayant encore de cet animal inconnu auraient effrayé tout autre que notre brave Basile. Celui ci avoua même plus tard qu'il avait eu un instant d'émotion ; mais un peu de réflexion suffit pour lui faire comprendre qu'il avait affaire à un des animaux les plus innocents de la création, au porc-épic du Canada.

C'était cet animal qui avait enlevé l'écorce des sapins, dont il fait sa principale nourriture, et qui avait en même temps laissé sur le sable les traces de ses pieds, tout à fait semblables par la forme à ceux d'un enfant en bas âge.

La première pensée du jeune chasseur fut d'armer sa carabine et d'envoyer une balle au porc-épic, qui, loin de chercher à fuir, demeurait au contraire immobile en se contentant de pousser de temps à autre le cri aigu qui avait révélé sa présence. Mais une réflexion vint à l'esprit de Basile : la détonation de l'arme à feu pouvait effrayer le gros gibier qui se trouvait dans les environs, et comme c'était à peine si le porc-épic valait le coup de fusil, il se décida à le laisser tranquille. Il savait d'ailleurs, pour l'avoir entendu dire à Lucien, que cet animal demeure des semaines et même des mois entiers dans les mêmes parages, et qu'il était à peu près sûr de le

retrouver là quand il voudrait. Il remit donc sa carabine sur son épaule, et reprit sa route à travers les bois, bien déterminé à revenir au porc-épic s'il ne trouvait pas mieux.

A mesure qu'il avançait, le bois devenait de moins en moins épais, les pins avaient fait place aux peupliers. Les saules s'y mêlaient de temps à autre; mais ce n'était plus une forêt, c'étaient des bouquets de bois isolés autour desquels se trouvaient plusieurs espaces vides d'une centaine de pas d'étendue.

Basile marchait en silence comme tout bon chasseur au bois. Il rencontra une colline, la gravit, monta sur un arbre qui croissait au sommet, et de là inspecta tout le pays environnant. A ses pieds s'étendait un vaste plateau borné d'un côté par le lac et entouré de tous les autres par des bouquets de bois semblables à ceux que notre chasseur venait de traverser. Çà et là sur le plateau s'élevaient aussi quelques arbres isolés, mais tellement éloignés les uns des autres que leur présence ne nuisait point à la vue, qui s'étendait fort loin, excepté du côté du lac, où elle était interrompue par un rideau de saules.

Basile ne fut pas longtemps sans découvrir un petit groupe d'animaux qui stationnait sur la lisière intérieure des saules. Quoiqu'il n'eût encore jamais vu d'animaux de cette espèce, il les reconnut facilement : les grandes cornes à andouillers qui s'élevaient sur leur tête les classaient incontestablement dans l'espèce des daims. Ces animaux étaient de haute stature, disgracieux, hauts sur jambes avec des oreilles longues

comme celles des lièvres, un cou ramassé et surmonté d'une crinière hérissée. Leurs cornes étaient de dimensions énormes, larges et palmées. A ces signes Basile reconnut l'élan, l'animal le plus gros et le plus laid de toute la famille des daims.

Le troupeau aperçu par le jeune chasseur se composait de quatre individus : l'un grand, fort, et la tête armée de larges andouillers, était le mâle, les trois autres étaient la femelle avec ses deux faons de l'année précédente. Ces derniers avaient atteint la moitié de leur croissance, et se trouvaient encore dépourvus comme leur mère des cornes branchues qui décoraient la tête de leur père. Ces quatre animaux étaient d'une couleur foncée qui, à distance, paraissait noire; la tête du gros mâle paraissait plus sombre que celle des trois autres.

A cette vue, l'émotion de Basile fut vive, car s'il avait souvent entendu parler du grand élan, c'était la première fois qu'il avait occasion de voir cet animal, qui ne se montre jamais dans les pays qu'il avait lui-même habités jusque-là, et ne s'avance guère au sud au-delà des limites septentrionales du territoire des Etats-Unis. Du côté du nord, au contraire, cet animal s'avance très loin On le trouve dans toutes les régions boisées, et certains voyageurs l'ont même rencontré sur les côtes de la mer Polaire.

Les naturalistes ne sont pas encore bien sûrs que cet animal soit de la même espèce que l'élan d'Europe *(cervus alces)*. En tout cas, s'il existe des différences, elles sont peu importantes. En Amérique, cet animal est désigné sous le nom de

moose, tandis qu'on a conservé le nom d'*elk*, qui signifie plus spécialement élan, à une autre espèce de daim plus petite, le wapiti *(cervus canadiensis)*, dont nous avons déjà eu l'occasion de parler.

Le moose, auquel nous conserverons le nom d'élan dans le cours de ce récit, tire cette dénomination du mot indien *moosoa* qui signifie littéralement mangeur d'arbres. Aucune dénomination ne pouvait mieux convenir à cet animal qui se nourrit presque exclusivement de feuilles et de tiges d'arbres. Sa structure, comme celle de la girafe, est telle, qu'il ne peut paître l'herbe qu'avec une grande difficulté, à moins pourtant que ces herbes ne soient très-élevées ou qu'elles n'aient poussé sur la pente d'une colline très-inclinée. Quand il veut paître, il est obligé d'écarter les jambes et d'élever les épaules, qui, dans cette position, font alors saillie au-dessus de son cou. Cette manière de manger est pour lui très-fatigante; aussi faut-il qu'il y soit forcé pour se décider à paître. Habituellement il trouve sa nourriture plus à sa convenance sur les branches dont il broute les feuilles et les pousses tendres. Plusieurs arbres fournissent à son alimentation, mais il préfère à tous le peuplier, le bouleau, le saule et surtout une espèce particulière de ces derniers arbres connue sous le nom de saule rouge. L'érable rayé *(acer striatum)* est aussi fort recherché par l'élan; de là le nom de *bois d'élan* donné à cet arbre par les chasseurs. Cet animal aime aussi le lis d'eau *(nymphœ)*, et pendant l'été on le voit souvent plongé dans l'eau jusqu'au cou et broutant

les feuilles succulentes de cette plante. D'autres motifs l'engagent aussi à se mettre à l'eau : il est toujours tourmenté pendant les chaleurs par une foule de moustiques et d'autres insectes, et c'est pour lui un moyen de s'en débarrasser. Lorsqu'il est à l'eau, il est beaucoup plus facile à approcher. Aussi les Indiens profitent-ils ce cette circonstance pour le chasser dans leur canots et le poursuivre à coups de pics et de lances.

L'élan se rencontre rarement en grandes troupes. C'est un animal dont les habitudes sont généralement solitaires. Il s'accouple au printemps, et vit ensuite pendant quelque temps en famille, comme ceux que Basile venait de rencontrer.

Pendant l'hiver les Indiens suivent sa piste sur la neige ; cette chasse se fait avec des patins. Grâce à cette circonstance, les chasseurs ont souvent l'avantage sur l'élan, car avec leurs patins ils glissent sur la surface glacée, tandis que l'élan au contraire enfonce dans la neige, ce qui retarde considérablement sa fuite. Malgré cela, il n'est pas rare de voir des élans se faire chasser pendant plusieurs jours de suite, et échapper à ceux qui les poursuivent.

Il arrive, dans les temps de grande neige, que ces animaux sont trouvés par douzaine dans certains lieux où quelque accident les a rassemblés. Par exemple, ils ont été surpris pendant la nuit dans une vallée, et la neige est tombée autour d'eux de manière à les renfermer dans une enceinte presque infranchissable. Quand les chasseurs ont la chance de les rencontrer dans une

situation semblable, ils en laissent rarement échapper un seul.

Je crois avoir dit que le cœur de Basile battit avec force à la vue des élans. Il avait en effet le plus grand désir de tuer un de ces animaux, tant à cause de la nouveauté de la chasse que parce que ses compagnons et lui avaient un véritable besoin de changer un peu leur régime d'alimentation. La viande d'élan est excellente, et il se disait que s'il pouvait retourner au camp avec quelques tranches de cette venaison, il serait deux fois bien reçu. Cette supériorité de la chair d'élan n'était pas ignorée de Basile, qui avait surtout entendu parler de la longue lèvre supérieure de cet animal comme d'un des morceaux les plus délicats et les plus recherchés des chasseurs de fourrures. La peau ne le tentait pas moins, car il pensait au parti qu'il pourrait tirer de cet excellent cuir, soit pour renouveler leurs mocassins, soit pour se fabriquer des chaussures pour la neige, dont il prévoyait qu'on aurait bientôt besoin. Toutes ces raisons ne faisaient, comme on le comprend, qu'ajouter au désir du jeune chasseur.

Mais il ne suffit pas de désirer, il fallait agir, et avant tout approcher des élans, chose difficile en toute saison, mais surtout aux approches de l'hiver. A cette époque de l'année, il n'existe point d'espèce de daim qui se montre aussi timide et aussi soupçonneux que l'élan. Il n'en est point ainsi pendant l'été. Lors des chaleurs, les moustiques le tourmentent si cruellement, qu'il devient indifférent à tout et s'occupe beaucoup moins de

l'approche de ses autres ennemis. L'hiver les débarrasse de ces importuns parasites, et ils ne s'occupent plus alors que du soin de veiller à leur sûreté. Les sens de l'ouïe, de la vue et de l'odorat sont très-subtils chez eux et les servent merveilleusement à l'approche du danger. Quand ils ont le vent pour eux, ils sentent un ennemi à des distances incroyables; à défaut de l'odorat, la vue et l'ouïe les avertissent encore Le moindre bruissement des feuilles, la moindre agitation dans les branches, suffisent pour leur donner l'éveil. Dans leurs pérégrinations sur la neige, ils prennent les précautions les plus grandes pour dérouter leurs ennemis, et ne consentent à se reposer qu'après avoir dérouté ceux qui les suivent en revenant à plusieurs reprises sur leurs traces. Cette prudente mesure leur fournit aussi l'occasion de s'assurer s'ils sont suivis ou non, et dans le cas où ils s'aperçoivent qu'on est à leurs trousses, ils ne manquent jamais de fuir dans une autre direction.

Basile connaissait toutes les ruses employées par les élans; de vieux chasseurs les lui avaient racontées, aussi résolut-il d'agir avec la plus grande précaution.

Son premier soin fut de s'assurer de la direction du vent. Il eut la chance de trouver dans son carnier une plume appartenant sans doute à quelque gibier qui y avait autrefois séjourné; il la prit et la plaça sur le bout de son fusil qu'il éleva en l'air, puis il attendit. Au bout d'un instant le vent souffla et enleva la plume dans une direction que Basile nota dans son souvenir.

C'est ce que les chasseurs appellent *lancer la plume*. Cette expérience est excellente pour indiquer d'où vient le vent. C'est un des points les plus importants dans la chasse au daim.

A la grande satisfaction de Basile, le vent venait de la partie inférieure du lac, et par conséquent lui soufflait au visage, circonstance heureuse qui lui permettait de gagner le rideau de saules avant d'avoir été éventé par les élans. Grâce à ces saules, il espérait pouvoir s'approcher ensuite sans être vu, et comptait aussi au besoin se faire un couvert des grosses touffes de roseau disséminées çà et là sur la prairie.

Sans perdre de temps il gagna les saules, et après les avoir mis entre lui et le gibier, il s'approcha des élans en côtoyant le bord du lac.

Pendant plus d'une demi-heure il lui fallut tantôt s'avancer en marchand sur les genoux et sur les mains, tantôt en marchant sur le ventre comme un reptile, ne se relevant jamais qu'à moitié et encore dans les endroits où le couvert plus épais lui permettait de le faire sans danger. Ce fut une demi-heure de fatigue et de patience, mais il n'y avait pas d'autre moyen de gagner une place favorable. D'ailleurs Basile était chasseur, et, comme tout véritable chasseur, possédait la patience et l'énergie, ces deux vertus sans lesquelles il n'est point de succès possible. Notre jeune homme obtint enfin la récompense de ses travaux, car en écartant quelques branches de saule et en regardant à travers, il s'assura qu'il était arrivé à l'endroit le plus favorable pour tirer. A cinquante pas devant lui il voyait se dresser les

épaules élevées et les grands andouillers plats de l'élan mâle, qui, la tête en l'air, était en ce moment occupé à broyer le feuillage des saules. Ce fut à peine si Basile s'inquiéta de la position des autres animaux. L'élan mâle l'occupait exclusivement, et c'était à lui seul qu'il en voulait. Si Basile se fût préoccupé de la qualité de la viande il eût choisi tout autrement, et la femelle aurait eu ses préférences. S'il eût eu affaire à des buffalos, il n'eût pas manqué de tuer la femelle; mais comme c'était la première fois qu'il tuait des élans, il tenait à s'attaquer au chef du troupeau.

Il aurait d'ailleurs désiré tuer la femelle ou l'un de ses petits, qu'il n'eût pu le faire aussi commodément. Le mâle était en effet le seul qui se trouvât bien à la portée de son fusil, les autres étaient plus éloignés, et ne lui laissaient guère voir que le haut de leurs épaules. Le mâle lui-même n'était pas dans une position très-favorable au tireur : il se présentait de face, et Basile craignait en le frappant sur le frontal, de ne pouvoir le tuer sur place. Il savait du moins qu'un pareil coup n'abattrait pas un buffalo. Dans la crainte de perdre son coup et son gibier, il attendit, au lieu de tirer de suite, que l'élan se présentât d'une manière plus avantageuse. Ce ne fut pas long, et l'animal s'étant retourné, offrit au chasseur le défaut de l'épaule; celui-ci en profita, prit son temps et tira. Presque au même instant on entendit un bruyant trépignement de pieds, c'était la femelle et les jeunes élans qui s'enfuyaient de toute la vitesse de leurs jambes. A la grande joie

de Basile, le mâle ne les accompagnait pas, il restait caché derrière le rideau de saules, sans aucun doute il était mort.

CHAPITRE XXVI.

DUEL A MORT... AVEC UN ÉLAN.

Basile s'élança aussitôt en avant sans prendre le soin de recharger sa carabine, imprudence qu'il commettait rarement. En trois sauts il fut hors des saules et en présence du gibier. A son grand étonnement, l'élan n'était pas mort; il n'était même pas abattu, il était seulement tombé sur ses genoux et paraissait blessé. En s'approchant davantage, Basile distingua sur son cou l'ouverture faite par la balle. Il n'eut guère le temps de l'examiner, car, en apercevant le chasseur, l'élan se releva sur ses pieds et s'élança contre lui, les cornes en avant et les yeux étincelants de fureur. Il avait dans ce moment le regard du tigre.

Basile se jeta de côté et fut assez heureux pour éviter ce premier choc. Le second ne se fit pas longtemps attendre. L'élan se retourna, releva la tête et revint sur son adversaire, les pieds de devant en l'air. Basile essaya de se défendre avec sa carabine en s'en servant comme d'une massue, mais en un instant il fut désarmé. Pourtant il eut encore la chance de sortir sans accident de cette seconde épreuve.

Il jeta les yeux de tous côtés pour découvrir un moyen de salut. Un arbre se trouvait à quelques pas de là ; il se dirigea de ce côté de toute la vitesse de ses jambes. L'élan le suivait de si près, que ce fut juste s'il eut le temps de se cacher derrière le tronc de l'arbre. L'animal furieux était sur ses talons, et vint presque aussitôt frapper de ses cornes le tronc protecteur, dont l'écorce vola en éclats. Ce fut pendant quelque temps une poursuite acharnée. Basile tournait avec rapidité autour du tronc de l'arbre, toujours suivi par son adversaire, qui de temps en temps frappait l'arbre de ses cornes, battait la terre de ses pieds et faisait entendre un reniflement bruyant. Sa fureur s'augmenta de l'inutilité de ses efforts. Dans sa rage impuissante, il s'attaqua au tronc de l'arbre, et le frappa si rudement de ses cornes, qu'en peu de temps il fut entièrement dépouillé de son écorce jusqu'à la hauteur de six pieds. Pendant ce temps, Basile ne cessait de tourner autour de l'arbre, en ayant toujours soin de se tenir du côté opposé à l'animal.

Le désir du jeune chasseur était de grimper sur l'arbre, et de se mettre ainsi hors de la portée des coups de son adversaire ; mais par malheur l'arbre était un peuplier, dont les branches se trouvaient à une grande élévation du sol, et dont le tronc était trop gros pour être embrassé ; sa seule ressource était de continuer à tourner autour de l'arbre et de s'en faire un bouclier contre les cornes de l'élan.

Cette lutte durait depuis une heure. De temps en temps l'élan s'arrêtait, puis il reprenait sa

poursuite avec une fureur qui semblait croître au lieu de diminuer. Un tigre ou un lion n'eût pas été plus ardent à la poursuite et plus implacable dans sa vengeance. La blessure qu'il avait reçu le faisait sans doute souffrir, et empêchait sa colère de tomber. Malheureusement cette blessure n'était pas mortelle, comme Basile était à même de le vérifier. La balle, après avoir entamé le cuir, avait rencontré un os et avait glissé dessus sans le fracturer, et cette blessure ne faisait qu'exciter la rage de l'élan sans diminuer en rien ses forces.

Basile commençait à craindre l'issue de cette lutte prolongée. Il était épuisé de fatigue et de faim. Comment se reposer, comment tenir jusqu'à ce que cet animal forcené consentit à le laisser ! Telles étaient les questions qui se présentaient à son esprit troublé, problème difficile auquel il ne voyait aucune solution. Il avait entendu parler de chasseurs tués par des élans blessés, il avait également entendu dire que ces animaux poussaient la rancune jusqu'à rester plusieurs jours sur place, afin d'assurer leur vengeance ; et pourtant il ne pouvait rester là plusieurs jours : il pressentait, au contraire, le moment où il tomberait épuisé et serait foulé aux pieds de son ennemi furieux.

Ceux du camp viendraient-ils à son secours ? Mais ce ne pouvaient être avant la nuit. Ce serait seulement alors qu'on commencerait à s'inquiéter de son absence ; et comment reconnaîtraient-ils ses traces à travers les ténèbres ? D'ailleurs la gelée avait rendu la terre dure

comme le roc ; les pieds n'y laissaient pas la moindre empreinte, et de jour même il eût été difficile, sinon impossible, de retrouver ses traces. Marengo seul était capable de trouver sa piste ; le chien avait été laissé au camp, car Basile avait préféré chassé seul. Peut-être aurait-on l'idée de l'utiliser ; mais c'était une faible lueur d'espoir, qui ne suffisait pas pour combattre son anxiété. Les circonstances n'étaient pas au surplus favorable pour Marengo ; car, en supposant que le chien eût retrouvé d'abord la piste de son maître, celui-ci avait fait tant de détours, était revenu si souvent sur ses pas, qu'il était à craindre que le limier ne fût bientôt dépisté. Puis ses traces ne pouvaient-elles pas avoir été coupées par des élans ou d'autre gibier qui donneraient le change ?

Ces réflexions, qui n'étaient que trop justes, commençaient à donner à Basile de sérieuses alarmes. Il ne désespérait pas cependant, car c'était une âme vigoureusement trempée, sur laquelle le désespoir n'avait aucune prise. Le danger ne faisait au contraire que doubler ses forces en excitant son énergie.

Tout en se creusant l'esprit pour trouver un moyen de salut, il jetait les yeux de côté et d'autre, quand ses regards vinrent à tomber sur son fusil qui gisait par terre à environ à cent pas de là. S'il pouvait s'en emparer et le recharger, les choses changeaient de face, et il n'avait plus rien à craindre ; mais c'était folie que de quitter l'arbre pour aller ramasser son arme, l'élan l'aurait bien vite atteint, renversé et broyé sous ses

coups. Cette idée était impraticable, il dut bientôt y renoncer.

Dans la direction opposée à celle où se trouvait sa carabine, les regards de Basile découvrirent un groupe d'arbres, séparés entre eux par une dizaine de pieds; le premier n'était pas éloigné de lui de plus de quinze pas. Basile conçut le projet de gagner le premier de ces arbres, puis le second, puis le troisième, jusqu'à ce qu'enfin il pût s'échapper dans l'intérieur de la forêt. Profitant d'un des temps d'arrêt de l'élan, il espérait gagner quelques pas d'avance et pouvoir effectuer son projet; mais c'était une entreprise dangereuse : s'il avait mal pris son temps, si le pied lui manquait, si ses forces lui faisaient défaut, l'élan le rattrapait, et alors, il n'y avait pas à en douter, la mort était inévitable.

Il le savait, mais il n'en persista pas moins dans sa résolution. Il attendit seulement le moment où l'élan se trouvait directement entre lui et le groupe d'arbres qu'il désirait atteindre.

On s'étonnera peut-être qu'il ne choisit pas de préférence le moment où l'élan se trouvait au contraire du côté opposé, mais ce serait à tort. Basile avait parfaitement calculé que l'élan, emporté par la fureur et ne soupçonnant pas le projet de son adversaire, continuerait à faire le tour de l'arbre comme si de rien n'était, et lui laisserait ainsi un temps précieux, dont il prétendait se servir. Il espérait aussi que l'aninal, surpris et dérouté par cette manœuvre perdrait encore quelques secondes en incertitudes et en hésitations.

Le moment attendu par le chasseur ne tarda pas à se présenter ; Basile s'élança comme un trait, toucha presque en passant les cornes de l'élan, et sans s'arrêter, sans jeter un coup d'œil en arrière, gagna de toute la vitesse de ses jambes le tronc de l'arbre le plus voisin, à l'abri duquel il se blottit comme derrière un rempart. L'élan le suivait, mais il était parti trop tard ; et quand il arriva à l'arbre son adversaire était déjà retranché. Furieux de se voir de nouveau trompé dans sa vengeance, il tourna la violence de ses coups contre l'arbre et le frappa de ses cornes et de ses pieds, comme il avait fait du premier.

Quant à Basile, il employait, pour éviter ses attaques, le moyen qui lui avait précédemment réussi.

Au bout de quelques minutes, le hardi chasseur se prépara à une nouvelle course ; elle réussit aussi bien que la première. Il parvint à gagner sans accident un troisième, puis un quatrième arbre. Inutile d'ajouter que l'élan le poursuivait toujours.

Basile commençait à espérer que ce moyen de fuite finirait par lui réussir, quand il s'aperçut, à son grand désappointement, qu'entre le quatrième arbre derrière lequel il se trouvait abrité, et le bois qu'il voulait gagner, s'étendait un grand espace planté seulement de quelques arbres clair-semés, et tous beaucoup plus petits que ceux qui l'avaient protégé jusqu'alors. Deux cents pas au moins le séparaient de la lisière du bois ; c'était dans les circonstan-

ces présentes, une distance énorme et difficile à franchir. Il était à craindre que s'il tentait cette dernière aventure, l'élan ne le rattrapât et n'assouvit d'un seul coup sa fureur et sa vengeance. Le jeune homme se mit à réfléchir à la difficulté des circonstances.

Pendant qu'abrité derrière ce quatrième rempart, il combinait un nouveau plan de fuite, il remarqua que l'arbre auquel il touchait était fort branchu et que ses basses branches ne se trouvaient qu'à une petite distance au-dessus de sa tête. L'idée lui vint aussitôt d'y grimper. Si ce n'était pas là un moyen de salut, c'était au moins du répit et la possibilité de se reposer, chose d'autant plus appréciable dans ces circonstances, que notre jeune chasseur ne se soutenait plus que par un suprême effort d'énergie. Sans plus tarder, il saisit une des branches, s'enleva à la force des poignets, et se trouva en un clin d'œil commodément établi sur une des fourches de l'arbre.

La fureur de l'élan ne diminuait pas ; il continuait à tourner autour de l'arbre, s'arrêtant cependant de temps en temps pour se dresser sur ses pieds de derrière et frapper le tronc avec ceux de devant. Dans cette position, son museau se trouvait si près de Basile, que celui-ci pouvait presque le toucher. L'idée lui vint aussitôt de tirer son couteau de chasse pour en frapper l'animal furieux.

Cependant cette action amena chez lui une foule de pensées nouvelles, qui le firent aussitôt changer de résolution, et abandonnant la bran-

che sur laquelle il était perché, il monta plus haut sur l'arbre, choisit une des branches les plus droites, et se mit à la couper près du tronc. Cela fut bientôt fait, après quoi il dégagea la branche des tiges et des nœuds, et obtint de la sorte une hampe de lance à laquelle il adapta son couteau de chasse, qu'il eût soin d'y attacher fortement à l'aide de lanières qu'il découpa au baudrier de sa poire à poudre. Cette opération terminée, notre chasseur se trouva possesseur d'une redoutable lance, car son couteau de l'espèce de ceux appelés *bowie*, avait une large lame affilée, tranchante et pointue comme une rapière.

Comme il se trouvait alors trop haut pour pouvoir s'en servir commodément, il descendit et s'établit sur la branche où il s'était précédemment placé. Là, il se campa solidement et attendit pour frapper le moment favorable. Ce ne fut pas long. L'élan, qui continuait toujours ses manœuvres, se leva de nouveau sur ses pieds de derrière. Le chasseur saisit l'occasion, et enfonça la lame de son couteau dans la poitrine de l'animal. La force du coup fut telle qu'une partie de la hampe disparut dans le corps ; un ruisseau de sang s'échappa de la plaie, l'élan retomba lourdement à terre, brama par trois fois et s'agita convulsivement ; ce fut tout. Il demeura immobile, et le chasseur eut la joie de constater qu'il était complètement mort.

Aussitôt il descendit de l arbre, courut à sa carabine, la ramassa, la rechargea avec soin, puis revint à l'élan. L'animal ne donnait plus aucun signe de vie. Le jeune homme lui ouvrit la bou-

che à l'aide d'un bâton qu'il lui passa entre les dents, et lui coupa la langue et la lèvre supérieure, deux morceaux de choix qu'il mit dans son sac.

Il se disposait à partir, quand une nouvelle idée lui traversa l'esprit. Il s'arrêta, posa son fusil par terre, tira son couteau et s'approcha de nouveau du corps de l'élan, auquel il fit une incision près des rognons. Il enfonça sa main dans ce cadavre encore chaud, et retira une partie des intestins. C'était la vessie. Ses yeux qui se portaient alors de côté et d'autre évidemment à la recherche de quelque objet dont il avait besoin, finirent par s'arrêter sur une touffe de grands roseaux qui croissaient à quelques pas de là. Il avait trouvé ce qu'il cherchait; il s'approcha de cette touffe et en coupa une tige dont il fabriqua un chalumeau. Ce chalumeau, introduit dans la vessie, lui servit à la gonfler et à lui donner toute l'extension dont elle était susceptible. Cela fait, il prit une courroie, y attacha la vessie gonflée et suspendit le tout à une branche d'arbre, de manière que la vessie se trouvât à quelques pieds seulement au-dessus du corps de l'élan. Cet appareil était mis en danse par le plus léger souffle du vent, et avait ainsi un mouvement perpétuel. C'était un épouvantail destiné à effrayer les loups et à les empêcher d'approcher du corps de l'élan, dont notre jeune chasseur se proposait d'utiliser plus tard et la viande et le cuir.

Cette sage précaution prise, il jeta de nouveau sa carabine sur son épaule, et s'éloigna à grands pas dans la direction du camp. Il eut bientôt re-

joint ses frères. La langue de l'élan fournit aux frais du dîner et fut fort appréciée de tout le monde. Le repas terminé, nos quatre voyageurs se rendirent en toute hâte au lieu où Basile avait laissé sa proie. Tout fut retrouvé en bon état, mais on put constater que la vessie n'avait pas été inutile; il y avait en effet près de là une douzaine de loups qui rôdaient en poussant des hurlements, mais que la vue de cet objet étrange tenait en crainte et empêchait d'approcher. Sans cette petite précaution, on n'eût certainement trouvé que leurs restes.

Cette manière d'effrayer les loups paraîtra peut-être extraordinaire. Elle est cependant très-usitée par les chasseurs, et toujours avec succès. Ces animaux tout fins et rusés qu'ils sont, se laissent toujours tromper par cette ruse grossière, et ont une véritable frayeur d'une simple vessie gonflée balancée par le vent.

L'élan tué par Basile était un des plus grands de son espèce; sa taille égalait presque celle d'un cheval ordinaire. Ses cornes pesaient soixante livres, et son corps entier quinze cents livres. Il fallut à nos voyageurs deux journées entières pour transporter toute cette viande au camp.

Pendant ces allées et venues, François découvrit le porc-épic sur l'arbre même où Basile l'avait aperçu la veille. Il n'avait pas pour l'épargner la même raison que son frère avait eue précédemment, aussi le tua-t-il sur place d'un coup de fusil.

CHAPITRE XXVII.

DEUX MOIS DANS UNE CABANE.

La maison de bois dont il a été parlé plus haut était heureusement terminée le 1er septembre. Il était temps, car ce jour même fut marqué par un redoublement de froid. Il tomba pendant la nuit une grande quantité de neige, de sorte que le matin en se levant nos voyageurs virent toute la campagne couverte d'un pied de neige. Il devenait dès lors fort difficile de sortir, et l'on dut s'occuper sans délai de fabriquer des chaussures pour la neige.

Les *souliers à neige* sont d'invention indienne. C'est un des articles le plus indispensables de la garde-robe des habitants des régions arctiques. Sans le secours de cette chaussure tout voyage à pied serait impossible.

Disons la manière dont on les fabrique.

Il n'est personne parmi vous, mes jeunes lecteurs, qui n'ait vu tendre des collets pour prendre des oiseaux en temps de neige. Ces petits lacs s'attachent à un cerceau traversé par de petites cordes ou ficelles. Eh bien! supposez que ce cerceau ait une forme allongée, représentant à peu près la figure d'un bateau, imaginez aussi que les ficelles sont remplacées par des courroies de cuir, et vous aurez alors une idée des souliers à neige des Indiens. Ce genre de chaussure a ordinairement de trois à quatre pieds de long; au



Nos voyageurs virent toute la campagne couverte de neige (page 256).

n
s
a
d
t
d
p
p
g
s
é
C
c
d
t

c
a
s
d
p
é
q
fi
et
as
di
de
pr
pi
pa
si
le

milieu il a à peu près un pied de large, et va en se rétrécissant aux deux extrémités. Le cerceau auquel sont fixées les courroies est ordinairement d'un bois très-léger et poli au conteau; il y a surtout certaines espèces de pins dont le bois, à cause de sa légèreté et de sa flexibilité, est très-estimé pour cet usage; mais l'arbre dont on se sert le plus souvent est celui que les Canadiens voyageurs désignent sous le nom de bois de flèche, sans doute parce que les sauvages l'emploient également à faire les flèches dont ils se servent. Ce bois, aussi souple que léger, est d'une utilité constante chez les sauvages, qui s'en servent dans la construction de leurs tentes, de leurs bateaux et dans beaucoup d'autres circonstances.

Lorsqu'on a donné à ce cerceau ou plutôt à ce cadre la dimension et la forme voulues, on y adapte par le milieu deux barres transversales situées à quelques pouces l'une de l'autre. Ces deux morceaux de bois sont destinés à poser le pied et à consolider tout l'appareil. Ceci fait, on étend sur le cadre un filet en ne laissant de libre qu'un petit espace destiné à recevoir le pied. Le filet est fait le plus souvent de lanières de daim et quelquefois aussi de cordes de boyau, et est assez semblable, ainsi que son nom français l'indique, à ces raquettes dont on se sert pour le jeu de paume. Quand les souliers à neige sont ainsi préparés, il ne reste plus qu'à les adapter aux pieds, ce qui se fait à l'aide de courroies. Une paire de pareils souliers représente à peu près six pieds carrés. On peut les faire plus grands si les circonstances le requièrent, mais dans les di-

mensions que nous venons d'indiquer ils sont suffisants pour porter l'homme le plus lourd sur la neige la plus friable, et un Indien chaussé de la sorte court ordinairement sur la neige comme un patineur sur la glace.

Nos jeunes voyageurs, voyant que la neige était arrivée, comprirent, comme je l'ai déjà dit, qu'il leur fallait à chacun une paire de raquettes, quatre en tout. Norman, à qui son expérience donnait ce droit, fut nommé maître cordonnier. Ce titre n'était point usurpé, car le jeune homme savait fabriquer un cadre et le couvrir d'un filet de manière à rendre des points à la plus habile femme Indienne. Ses compagnons ne firent que l'aider dans son travail.

Ils songèrent ensuite au moyen de se procurer des provisions d'hiver. La viande d'élan leur avait suffi jusqu'alors, mais elle ne pouvait toujours durer, et s'épuiserait au contraire d'autant plus facilement qu'ils n'avaient rien pour manger avec, ni pain, ni légumes, ni aucune autre substance. Dans de telles conditions, on comprend qu'il faut à chaque individu une grande quantité de viande pour se soutenir. Ce n'est plus comme dans nos grandes villes, où on varie sa nourriture et ses boissons. L'homme qui voyage dans les contrées septentrionales est presque toujours de très-bon appétit. La viande, dont il fait sa nourriture principale, est d'un autre côté un aliment qui se digère très-vite et permet à l'appétit de se renouveler très-souvent. Aussi la ration de vivres allouée aux employés de la compagnie de fourrures est-elle assez considérable

pour fournir à la nourriture de plusieurs personnes d'un appétit ordinaire. Dans certaines parties du territoire de la baie d'Hudson, on accorde aux voyageurs une ration de huit livres de viande par jour, encore beaucoup d'entre eux la trouvent-ils insuffisante. Un daim et même un buffalo ne leur sont pas d'une très-longue ressource, surtout lorsqu'ils en sont réduits à ne se nourrir que de viande, et qu'ils n'ont plus à leur disposition ni pain ni aucune espèce de végétaux.

Comme on le voit, ce n'était pas sans raison que nos jeunes aventuriers se préoccupaient de faire leur provision de viande avant que les rigueurs de l'hiver vinssent leur enlever tout à fait les ressources de la chasse.

Le vêtement les inquiétait également. Ils étaient assez couverts pour ne pas souffrir des froids qu'ils avaient éprouvés jusqu'alors; mais ils savaient qu'une température beaucoup plus rigoureuse les attendait sur les bords du grand lac de l'Esclave, et qu'au cœur de l'hiver leurs habits et leurs couvertures seraient impuissants à les garantir des rigueurs du climat. Il fallait donc de toute nécessité qu'ils se procurassent des fourrures chaudes, avant une époque qui ne devait pas tarder à se montrer. En conséquence de ces nécessités, Basile et Norman se livrèrent avec ardeur à la chasse, aussitôt qu'ils purent, grâce à leur nouvelle chaussure, s'aventurer sans danger sur la neige. Ces expéditions prenaient toutes leurs journées, il était rare qu'ils rentrassent avant la nuit. Ils ne revenaient guère les mains vides; tantôt c'était un caribou qu'ils avaient

tué, tantôt un renne, tantôt aussi un woodland, autre variété de la famille des daims.

Nos chasseurs n'abattaient pas toujours du gibier aussi important ; et il leur arriva quelquefois de rentrer au logis sans avoir trouvé occasion de tirer un seul coup de fusil. Il y eut un jour plus heureux que tous les autres, dans lequel ils réussirent à tuer toute une bande d'élans, cinq individus en tout : un vieil élan mâle un autre mâle plus jeune dont les cornes n'étaient point encore branchues, une mère et deux petits. Ils les avaient suivis pendant longtemps, et étaient enfin parvenus à les renfermer dans une espèce de vallée étroite où la neige était très profonde et où ces animaux enfoncèrent jusqu'au ventre. Il avait plu la veille; la neige, fondue à la surface, avait ensuite gelé pendant la nuit, et formait une légère croûte qui se brisait sous les pieds des daims et leur coupait les jambes à chaque pas qu'ils faisaient. Cette circonstance avait ralenti leur marche au point que les chasseurs purent facilement les suivre. Leurs souliers à neige leur furent dans cette circonstance d'un grand secours, et quand les daims se furent enfoncés dans la neige de la vallée de manière à y rester pour ainsi dire piqués, ils les approchèrent à leur guise et les tirèrent à leur convenance; aussi pas un ne leur échappa, tout le troupeau y resta.

Les chasseurs, pour préserver la viande de la dent des loups et des wolverènes, eurent soin de la couper par quartiers et de la suspendre aux branches des arbres. Quand cette besogne fut

terminée, la vallée offrait l'aspect d'un abattoir. Le lendemain on construisit un traîneau, à l'aide duquel on emporta toute la viande au camp; puis on alluma de grands feux tout autour de la cabane et on consacra plusieurs jours à sécher cette masse de viande. Si nos voyageurs eussent été certains de la continuité du froid, ils se fussent épargné cette peine, car la viande était gélée et dure comme de la pierre, et se serait longtemps conservée en cet état; mais il craignaient un dégel imprévu; et comme le bois ne leur manquait pas; ils ne crurent pas devoir s'exposer à perdre tout d'un coup leurs provisions.

Ils étaient désormais assurés contre la famine, et avaient des approvisionnements pour plusieurs mois. La chasse n'était plus indispensable, et s'ils se livraient de temps en temps à cet exercice, c'était pour se procurer de la venaison fraîche, plus agréable au goût que la viande sèche, et pour prendre un exercice aussi plaisant qu'utile à leur santé. Dans la position où ils étaient, c'était encore la meilleure manière de combattre la maladie et surtout l'ennui.

Malgré tous les efforts, ce dernier fléau vint cependant les assaillir plus d'une fois.

L'idée d'être pendant six longs mois privés de relations avec les autres hommes et de consumer leur temps dans une vie inactive, commençait à leur être insupportable, et tous aspiraient vivement à un changement de position.

Un jour qu'ils s'entretenaient ensemble à ce sujet, une proposition fut mise en avant par Basile, elle était hardie comme tous les projets de

l'aventureux jeune homme : il ne s'agissait de rien moins que de lever le camp et de continuer le voyage.

Cette proposition, faite à l'improviste, surprit vivement ses compagnons. Mais comme il l'avait faite dans un moment où tous les esprits étaient bien disposés, loin de la repousser on se mit à l'examiner sous toutes ses faces et à la discuter. François, toujours impétueux, se rangea de suite de l'avis de son aîné; Lucien, plus prudent, sans rejeter la proposition, énuméra les dangers auxquels cette entreprise pouvait les exposer; restait Norman. Le jeune marchand n'avait point encore donné son avis, auquel son expérience du pays donnait nécessairement un grand poids.

On lui demanda son opinion, et tous les yeux se tournèrent sur lui avec intérêt. Norman ne nia aucun des dangers prévus par Lucien, mais il assura qu'il croyait possible de les surmonter en agissant avec ensemble et prudence. En somme, il vota pour la proposition, qui finit par être acceptée à l'unanimité.

Peût-être que dans cette circonstance Norman oublia un peu sa prudence ordinaire pour se laisser aller au désir bien naturel de revenir chez lui. Il y avait près de deux ans qu'il était absent; il brûlait du désir d'embrasser son père et de presser la main à ses vieux compagnons du fort. Un autre sentiment le poussait aussi à son insu. Ce sentiment, c'était l'ambition. Il n'ignorait pas toutes les difficultés de l'entreprise, et son orgueil était flatté de l'espoir d'accomplir un voyage qui serait à juste titre regardé comme un exploit.

Son caractère sous ce rapport se rapprochait de celui de Basile; c'était une nature ardente pour laquelle le danger n'était pas sans attraits.

Il fut donc résolu qu'on lèverait le camp, et qu'on continuerait le voyage.

CHAPITRE XXVIII.

LES SOULIERS A NEIGE.

Leur résolution arrêtée, nos aventuriers pensèrent aussitôt à l'exécuter. Ils avaient en leur possession la plupart des choses indispensables à ce voyage. Leurs habits étaient prêts, manteaux de fourrures, souliers à neige, couvertures de peau, gants fourrés, rien n'y manquait. Ils y ajoutèrent une paire de lunettes à neige pour chacun d'eux. Cet instrument consistait en deux petites planchettes de cèdre rouge, de forme concave. Elles étaient réunies entre elles par une petite courroie, s'appliquaient sur les yeux et s'attachaient derrière la tête Une fente oblongue, pratiquée au milieu, permettait aux yeux de voir sans être blessés par l'éclat de la neige. Sans cette précaution utile, ils eussent couru le risque d'ophtalmies cruelles, et peut-être même de la perte totale des yeux.

Rien en effet n'est plus nuisible à la vue que l'éclat continuel de la neige, aussi la cécité estelle une infirmité très commune chez les Indiens du Nord et chez les Esquimaux. Ceux qui ne sont

point aveugles ont au moins la vue fatiguée. L'éclat de la neige, qui demeure pendant plusieurs mois sur la surface de la terre, est seul cause de cette affreuse maladie. Cette circonstance était connue de Norman, et c'était d'après ses conseils que les lunettes avaient été fabriquées. On fit aussi une tente de cuir qu'on chargea sur un léger traîneau auquel Marengo fut attelé. Le brave chien ne fit aucune difficulté, car il était depuis longtemps dressé à cet exercice.

Il ne restait plus qu'à embarquer les provisions. On s'y prit de manière qu'elles causâssent le moins d'embarras possible, et l'on fit dans ce but, ce que l'on appelle dans le pays, des *pemmicans*. Rien de plus simple que ce moyen de transport. On fait sécher la viande, et on la broie de manière à la réduire en poudre. On l'empile ainsi dans un sac de cuir dans lequel on coule ensuite de la graisse fondue. Cette graisse se refroidit bientôt, et le tout forme alors une masse compacte impénétrable à l'air et qui peut se garder indéfiniment sans se gâter. La viande de bison, d'élan ou de daim, préparée de cette manière, est ce qu'on appelle *pemmican*. C'est la méthode la plus sûre et en même temps la plus commode de transporter ses provisions. La viande, ainsi préparée, n'a pas besoin de cuisson pour être mangée, avantage immense dans un pays où l'on traverse quelquefois de grands espaces sans rencontrer un seul morceau de bois.

Norman, d'après les indications duquel on avait fabriqué le pemmican, avait eu à cette occasion une excellente inspiration. Il avait fait ajouter à

la viande pilée et à la graisse un troisième ingrédient qui donnait à ce mets une saveur toute particulière. C'était une petite baie couleur pourpre, dont nous avons eu occasion de parler plus haut. Ce fruit a reçu différents noms; les Anglais l'appellent *shad-berries, june-berries, service-berries;* les voyageurs canadiens le nomment *poire*.

Nos voyageurs avaient eu soin de récolter une certaine quantité de ces baies pendant la belle saison sur les bords de l'Elk, il les avaient fait sécher et les avaient conservées pour s'en servir à l'occasion. Cette sage prévoyance permit à Norman de fabriquer son pemmican dans les conditions les plus avantageuses. On remplit cinq sacs de cette précieuse denrée; chacun de ces sacs pesait environ trente livres, l'un d'eux devait être transporté sur le chariot, les quatre autres étaient destinés à être portés par les voyageurs eux-mêmes. Chacun devait en prendre un sur ses épaules, ce qui, avec le fusil, constituait un chargement assez considérable.

Ces arrangements terminés, nos voyageurs dirent adieu à la hutte hospitalière qui les avait abrités pendant deux mois, jetèrent un regard de regret à leur canot désormais inutile, chargèrent sur leurs épaules leurs fusils et leurs sacs de pemmican, et se lancèrent courageusement sur le vaste champ de neige glacée qui s'étendait devant eux.

Avant de sortir, il avait fallu décider quelle route on suivrait. Cette décision n'avait pas été prise sans une assez vive discussion. Lucien opinait pour qu'on suivît la route du lac jusqu'à la

rivière Mackenzie, qui naturellement était gelée à cette époque. Il prétendait que ce cours d'eau les guiderait dans leur marche, et que dans le cas où l'on viendrait à manquer de provisions, on avait chance d'y trouver du gibier plus que partout ailleurs, ses rives continuant à être boisées presque jusqu'au bord de la mer, particularité qui était due à ce que cette rivière ayant sa source dans les latitudes méridionales, transportait dans ses eaux la chaleur et la puissance des climats qu'elle traversait.

Cet avis de Lucien paraissait raisonnable, et surtout dicté par la prudence. Cependant Norman ne le partagea point, et crut devoir en ouvrir un autre. Il dit qu'il faudrait marcher pendant longtemps vers l'ouest avant d'atteindre les bords de la rivière Mackenzie; il assurait de plus que le cours de cette rivière était fort sinueux, et que s'astreindre à le suivre, c'était volontairement doubler la longueur de leur trajet.

— J'ai, continua-t-il, une route plus courte à vous proposer. Au lieu d'aller rejoindre la rivière Mackenzie au point où elle sort du grand lac de l'Esclave, je crois qu'il vaudrait mieux prendre immédiatement dans le nord-ouest, et gagner le Mackenzie près de l'endroit où il reçoit la rivière des Montagnes, l'un de ses affluents occidentaux. Cette route me paraît tout aussi sûre et a l'avantage de nous abréger beaucoup en nous faisant éviter toutes les sinuosités du cours de cette rivière.

L'avis de Norman prévalut. Basile et François l'adoptèrent de suite; Lucien finit par s'y ranger, mais après une longue résistance.

Les trois ou quatre premiers jours de leur voyage se passèrent sans un seul événement digne d'être raconté. Ils firent environ vingt milles par jour. Les trois jeunes habitants du Sud étaient devenus fort habiles dans l'emploi de leurs souliers à neige, et faisaient avec cette chaussure, et sans se fatiguer, de trois à quatre milles par heure. Marengo et son traîneau leur causaient peu d'embarras. Le brave chien ne traînait pas moins d'une soixantaine de livres : mais pour un animal de sa force, ce poids n'était qu'une bagatelle, et il marchait sans paraître s'en inquiéter le moins du monde.

Chaque soir, à l'entrée de la nuit, on s'arrêtait pour camper, en ayant soin de choisir une place abritée contre le vent et située sur le bord d'un lac ou d'un cours d'eau dans une partie boisée, car l'important était d'avoir de l'eau et du combustible. L'eau s'obtenait en pratiquant un trou dans la glace.

Le cinquième jour après leur départ, les bois commencèrent à devenir plus rares et moins épais. A la fin de la journée nos voyageurs se trouvaient dans un pays entièrement découvert, à l'exception de quelques bouquets d'arbres rabougris semés çà et là à de grandes distances les uns des autres. Le jour suivant, les bois diminuèrent encore, et ils furent obligés de s'arrêter pour camper dans un lieu où il n'y avait que des saules pour alimenter leur feu : c'est qu'ils étaient arrivés en effet sur la limite de ce vaste désert, qui s'étend, sous le nom de Terre maudite, depuis le grand lac de l'Esclave jusqu'aux côtes de

l'océan Arctique au nord, et jusqu'à la baie d'Hudson à l'est. Jamais pays ne mérita mieux ce triste nom, car nulle part on ne trouve une terre plus stérile et plus désolée, pas même au milieu des sables du grand Sahara africain.

La Terre maudite et le Sahara sont deux immenses déserts également difficiles à traverser et dangereux aux voyageurs, qui trouvent souvent la mort dans l'un comme dans l'autre, mais par des causes différentes.

Dans le Sahara, c'est la soif qui tue; dans la Terre maudite, c'est la faim. Le manque d'eau n'y est point à craindre, on y trouve au contraire ce liquide en grande abondance. Au besoin, la neige y pourrait suppléer. Rien de triste et de sombre comme l'aspect de ces campagnes désolées; les collines succèdent aux collines dénudées, hérissées de pierres et de rochers; ce ne sont partout que des masses de granit, de basalte et d'autres roches de formation primitive. Ces pentes abruptes ne sont couvertes d'aucune végétation; à peine un peu de mousse et de lichens blanchâtres. Les vallées ne sont guère plus fertiles. Quelques saules rabougris, de rares bouleaux nains et de misérables pins hauts à peine comme des bruyères sont les seuls ornements de ces monotones paysages. Chaque colline a sa vallée, et chaque vallée renferme son lac, eau dormante, silencieuse et triste, pendant l'hiver recouverte, comme la terre elle-même, d'un manteau uniforme de neige.

Telles furent les scènes au milieu desquelles

nos voyageurs pénétrèrent le septième jour après leur départ.

Ils avaient entendu plus d'une fois parler de la Terre maudite; on leur avait fait plus d'un récit effrayant des souffrances éprouvées par les voyageurs perdus dans ce Sahara glacé; mais la description était demeurée bien au-dessous de la réalité. Aucun d'eux ne se faisait une idée des difficultés qu'ils devaient rencontrer, et bien qu'ils eussent pour eux le témoignage de leurs yeux, ils pouvaient à peine croire à tant d'aridité et de désolation.

En dépit de tous ces obstacles, malgré le froid dont ils souffraient et la fatigue qui les accablait, ils eussent bravement continué leur route sans un événement qui non-seulement trompa leurs calculs, mais vint encore les plonger dans un danger imminent.

CHAPITRE XXIX.

LA TERRE MAUDITE

La Terre maudite n'est pas complétement dépourvue d'animaux. Pendant l'hiver même, à l'époque où plusieurs pieds de neige couvrent le sol, et où il semble impossible qu'aucun être vivant y trouve sa nourriture, ces déserts ont leurs habitants, et, ce qui paraîtra plus extraordinaire encore, il existe plusieurs espèces d'animaux qui choisissent de préférence cette contrée désolée pour y fixer leur résidence.

Parmi les animaux qui habitent pendant l'hiver le sol glacé de la Terre maudite, figurent au premier rang les loups. Comment ces carnivores trouvent-ils moyen de subsister? C'est là une question que les naturalistes n'ont point encore résolue. Il est probable qu'ils vivent aux dépens des autres animaux qui se rencontrent de temps en temps dans le voisinage des lieux qu'ils habitent; mais on a rencontré des loups dans des lieux où les recherches les plus minutieuses n'ont pu faire découvrir la trace d'aucune autre créature vivante.

Il n'existe peut-être pas d'animal dont la race soit plus répandue sur la surface de la terre que le loup. On le trouve dans presque toutes les régions, et il est probable qu'il se trouvait autrefois partout sans exception. On le rencontre sur tous les points de l'Amérique depuis le cap Horn jusqu'à l'extrémité des régions les plus septentrionales visitées par l'homme. Il est extrêmement répandu dans les forêts tropicales du Mexique et dans l'Amérique du Sud. Il parcourt en bandes les grandes prairies des zones tempérées de l'une et de l'autre partie du continent et figure en grand nombre dans la faune du territoire de la baie d'Hudson. Il fréquente la montagne, galope sur les plaines, traverse les vallées, et partout semble être chez lui; on dirait que l'univers est son domaine.

Pendant leur voyage à travers la Terre maudite, nos voyageurs eurent souvent occasion de rencontrer des loups. C'étaient tous des loups gris de la plus grande espèce. Plus tard ils aper-

çurent une bande de six de ces animaux, et crurent reconnaître qu'ils les suivaient à la piste, car chaque nuit ils les entendaient hurler autour de leur camp, et reconnaissaient ceux qu'ils avaient vus la veille. Ils ne cherchèrent point à les tirer, tant parce qu'ils savaient qu'il n'y avait aucun parti à tirer de leur chair et de leur peau, que parce qu'ils voulaient épargner leurs provisions qui commençaient à diminuer sensiblement. Cette longanimité de la part des voyageurs encourageait les loups, qui en profitaient pour s'approcher à petite distance du camp et hurler pendant toute la nuit suivant leur habitude. Les jeunes gens ne pouvaient se rendre compte du motif qui déterminait ces animaux à les suivre avec autant d'obstination, car ils n'avaient abattu aucune espèce de gibier, et croyaient n'avoir rien apporté qui pût tenter leur voracité. Après tout, peu leur importait, et comme ils le disaient en plaisantant, ces loups vivaient peut-être d'espoir.

Un soir qu'ils avaient établi leur campement au pied d'une colline, à l'abri de quelque masse de rochers, ils n'avaient pas fait de feu faute de bois, et s'étaient contentés de déblayer une place de la neige qui l'encombrait, et de se coucher sur le sol enveloppés dans leurs fourrures ; comme la tente était de très-petite dimension, on laissait toujours dehors le traîneau de Marengo, les objets de cuisine et les sacs de pemmican. Tous ces objets étaient confiés à la garde de Marengo, qui se couchait auprès, et on les croyait ainsi suffisamment assurés contre toute attaque du dehors. Le soir en question le traîneau se trouvait à sa

place accoutumée, c'est-à-dire en dehors, près de l'entrée de la tente; le chien avait été dételé, et comme nos voyageurs n'avaient pas encore fini de souper, les sacs de pemmican se trouvaient déliés, deux d'entre eux étaient même ouverts.

A deux cents pas du campement se trouvait un petit ruisseau vers lequel Basile et François s'étaient dirigés pour faire de l'eau ; l'un d'entre eux avait pris la hache pour briser la glace, l'autre portait le seau. En arrivant sur le bord du ruisseau, l'attention des deux frères fut attirée par quelque chose de singulier qui se montrait sous leurs pas. Il était tombé le matin même une pluie fine qui avait détrempé la neige, dont la surface se trouvait encore humide, et sur laquelle on remarquait une double ligne de petits points ronds allant dans différentes directions et semblant indiquer que quelque animal avait dû passer là depuis peu de temps. Quelque naturelle que fût cette supposition, Basile et François n'y crurent pas tout d'abord, tant les traces qu'ils remarquaient étaient petites et déliées. Une souris eût laissé une plus large empreinte.

Cependant, en y regardant de plus près, ils constatèrent la présence de cinq petits doigts armés de griffes, et force leur fut d'admettre que ces traces avaient été laissées par le pied de quelque animal liliputien.

Ils s'arrêtèrent et regardèrent de tous côtés, dans le but de découvrir l'animal qui avait laissé ces empreintes; mais la neige s'étendait autour d'eux ; on ne voyait ni n'entendait rien qui pût trahir la présence d'un être quelconque.

— C'est peut-être un oiseau, dit François; il aura trotté sur la neige pendant quelque temps, puis il aura repris son vol.

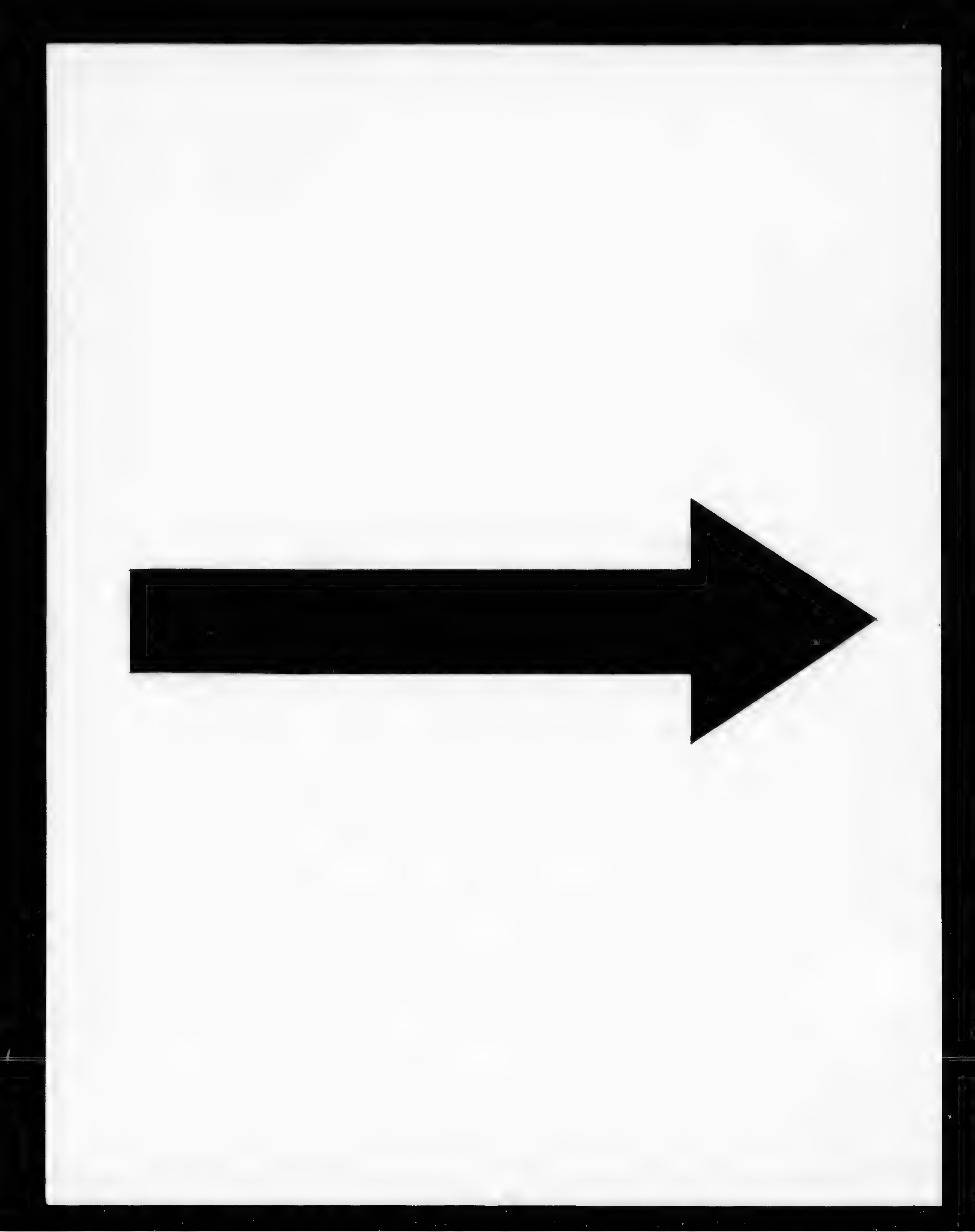
— Je ne crois pas, répondit Basile, c'est plutôt un quadrupède qui se sera tapi sous la neige.

— Mais, reprit François, j'ai beau regarder, je ne vois de traces nulle part. Cherchons pourtant, nous trouverons peut-être.

D'après l'avis de François, ils suivirent la trace, qui les conduisit bientôt à une place où une touffe de longues herbes sortait du milieu de la neige. Tout près de cette touffe se trouvait un petit trou pratiqué tant par le mouvement des tiges balancées par le vent dans la neige, que par les pattes de quelque animal. Il devenait évident que quelque fût la bête à la poursuite de laquelle étaient nos chasseurs, elle avait dû s'enfoncer dans la neige au pied même de cette tige d'herbes. En y regardant de plus près ils découvrirent une autre trace qui s'étendait dans une direction opposée, et qui indiquait qu'après être entré dans la neige, l'animal avait dû en repartir.

Curieux de connaître cet être mystérieux ils appelèrent Lucien et Norman en leur disant de venir les rejoindre; ceux-ci arrivèrent bientôt en compagnie de Marengo. A la vue des traces qu'on lui montrait, Lucien déclara sans hésitation qu'elles appartenaient à la petite musaraigne *(sorex parvus)*, le moins gros de tous les quadrupèdes américains.

Ainsi que le témoignaient les traces nombreuses imprimées çà et là sur la neige, il devait y avoir dans le voisinage plusieurs animaux de cette



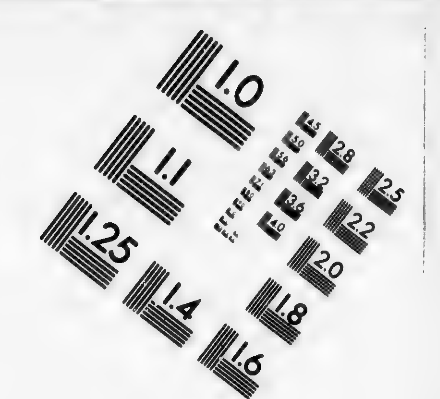
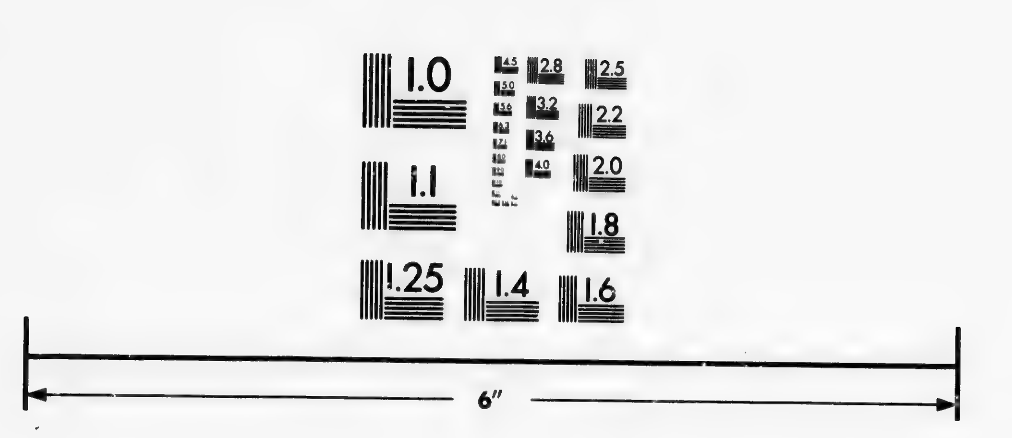


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





espèce. Un peu d'attention fit en effet découvrir un grand nombre d'autres trous, tous pratiqués au pied de quelque touffe d'herbe, dont l'extrémité sortait au-dessus de la neige.

Norman, qui n'était pas sans avoir vu déjà plusieurs de ces petits animaux, dit à ses compagnons de se tenir tranquilles, que sans doute ils ne tarderaient pas à en voir sortir quelques-uns. On demeura donc silencieux et immobile. Au bout de quelques instants on vit apparaître une tête à peu près de la grosseur d'un pois, suivie d'un corps gros comme une noisette. A ce corps était appendue une queue longue d'un pouce, de forme carrée, et se terminant en pointe comme celle des souris. Cette petite créature était couverte d'un poil ras et uni, couleur de cannelle, avec du blanc à la poitrine et sous le ventre Ce quadrupède microscopique, ainsi posé dans la neige, était sans contredit une des choses les plus singulières que nos jeunes gens eussent encore vues.

Ils se demandaient comment ils feraient pour s'emparer de cette jolie petite bête, quand Marengo, que Basile retenait par le cou, fit entendre trois au quatre hurlements, échappa des mains de son maître et se précipita du côté du camp. Chacun fort étonné de l'emportement du chien le suivit des yeux. Tout fut bientôt expliqué à la grande consternation des spectateurs ; auprès de la tente on voyait plusieurs gros loups. Ces animaux traînaient quelque chose sur la neige, et dans ces objets qu'ils tenaient à leur gueule, nos voyageurs reconnurent leurs sacs de pemmican.

Une partie de la provision était déjà dévorée. Tout le reste était répandu sur la terre.

A cette vue, les jeunes gens poussèrent de grands cris et s'élancèrent du côté des loups. Pendant ce temps, Marengo s'était précipité au milieu de la bande et jeté sur un des voleurs. Si ses maîtres n'eussent pas été si près, c'en était sans doute fait du pauvre chien, les loups l'auraient vite expédié; mais comme ceux-ci arrivaient au pas de course, les loups ne crurent pas prudent de les attendre, et décampèrent au plus vite; mais, à la grande consternation des voyageurs, chacun d'eux emportait un de leurs sacs de pemmican, ce qui n'embarrassait en rien leur fuite.

— Nous sommes perdus! s'écria Norman avec un accent de terreur, ils emportent toutes nos provisions.

Ce n'était que trop vrai; les loups eurent bientôt disparu derrière une colline, et, malgré la poursuite acharnée des chasseurs, qui s'étaient aussitôt armés de leurs fusils, on ne put arrêter un seul des fuyards.

Ce fut à peine si quelques bribes de pemmican échappèrent à la voracité des loups; ce qui en restait était éparpillé de côté et d'autre sur la neige. Cette nuit-là, nos aventuriers furent obligés de se coucher sans souper; ils dormirent fort mal, comme on peut bien le conjecturer, car la faim et la crainte les tinrent éveillés pendant la plus grande partie de la nuit.

CHAPITRE XXX.

TRIPE DE LA ROCHE.

Le lendemain de bonne heure ils quittaient leur couche de peau; le jour venait à peine de se lever. La faim et l'inquiétude les poussèrent hors de leur tente. Ils n'avaient rien, absolument rien pour déjeuner. Ils jetèrent les yeux de tous côtés, dans l'espoir de découvrir quelque animal, mais ils ne virent rien qu'un vaste désert de neige, surmonté par le sommet de quelques collines et par la pointe noirâtre de quelques roches basaltiques. Les loups qui les avaient volés la veille avaient aussi disparu. Ces animaux, après avoir tiré des chasseurs tout ce qu'ils pouvaient en prétendre, étaient sans doute allés chercher fortune ailleurs.

Il ne pouvait leur être d'aucune utilité de demeurer au lieu où ils se trouvaient; aussi, ils replièrent leur tente et se remirent tristement en route. C'était une mince consolation pour eux que de se sentir plus légers que les jours précédents. Ils n'avaient plus à porter que leurs fusils, qu'ils tenaient tout prêts pour la première occasion. Leur voyage devenait en réalité une excursion de chasse; aussi, loin d'aller continuellement en ligne droite comme auparavant, ils se détournaient à chaque pas de leur route pour visiter les bouquets de saules ou les accidents de terrain derrière lesquels ils supposaient que le gibier

pouvait s'être caché. Tout fut inutile, et, pendant toute cette journée, bien qu'ils eussent marché depuis le lever jusqu'au coucher du soleil, ils ne rencontrèrent pas un seul être vivant, et force leur fut de se coucher comme la veille sans avoir soupé.

Le troisième jour de diète apporta à nos voyageurs des souffrances intolérables. Pour tromper la faim qui les dévorait ils mâchaient tour à tour leur ceinturon de cuir et leurs manteaux de peau, mais ces moyens, suffisants pour abuser un instant leur estomac, ne pouvaient les alimenter, et leur laissaient toute leur faiblesse. De ce moment, Marengo devint l'objet de la convoitise générale, et pourtant Marengo n'était pas gras. La fatigue du traîneau et les jeûnes trop prolongés l'avaient maigri à tel point, qu'on pouvait facilement compter toutes ses côtes. Ce chien était le favori de ses maîtres et de Basile en particulier, mais ventre affamé n'a pas de cœur, et malgré l'affection qu'on lui portait pour ses bons et loyaux services, l'instinct de la conservation commençait à parler si haut que les yeux agrandis par la faim commençait à se tourner vers lui d'un air menaçant. Il fallait que la faim fût bien puissante pour leur faire désirer de mettre la dent dans la chair du pauvre chien, qui devait être aussi dure et coriace qu'un morceau de vieux cuir.

Il était environ midi. On s'était levé de bonne heure, on marchait depuis longtemps, mais sans avancer beaucoup, tant les corps étaient débiles et les jambes affaiblies. Marengo suivait avec son traîneau, faible et souffrant comme ses maîtres.

Basile s'aperçut que ses compagnons jetaient de temps en temps des regards de convoitise du côté du chien. Il vit ce que cela voulait dire, et comprit les pensées qui agitaient leur esprit. Il savait que personne n'osait exprimer ses désirs, car Basile était le véritable maître de Marengo, mais leurs regards parlaient suffisamment. Ses yeux se portèrent tour à tour sur la contenance abattue de François, sur l'air sérieux de Norman, sur les joues pâlies de Lucien. Basile aimait ses frères au delà de toute expression ; il n'hésita pas plus longtemps, et prêt à immoler son vieux compagnon de chasse aux êtres plus chers dont l'existence réclamait ce sacrifice, il s'arrêta tout d'un coup, et montrant du doigt Marengo :

— Mes amis, il faut le tuer, dit-il.

A ces mots, prononcés d'une voix ferme, chacun s'arrêta sur place.

— Je crains bien que ce ne soit notre seule ressource, dit Norman en regardant de tous côtés sans pouvoir rien découvrir.

Puis il baissa la tête et demeura immobile et silencieux.

François accueillit aussi la proposition de Basile par un consentement tacite, mais suffisamment expressif.

Lucien seul essaya de combattre la proposition.

— Attendons, dit-il, je me sens de force, pour ma part, à faire encore au moins cinq milles.

En parlant ainsi, il fit un effort pour se redresser et faire preuve de ses forces, mais Basile, comprenant que c'était chez son frère

un élan de générosité ne voulut point consentir à accepter son dévouement.

— Non, mon cher Lucien, dit-il, tu ne peux pas marcher plus longtemps sans prendre de nourriture, nous allons tuer le chien.

— Non, non, Basile, reprit celui-ci, tu te trompes, je t'assure que je ne suis point à bout de mes forces et que je puis aller beaucoup plus loin. Tiens, continua-t-il en étendant la main, tu vois là-bas cette masse de rochers, ils sont à environ trois milles d'ici, et la route que nous suivons y conduit ; continuons à marcher vers eux, et laissons vivre Marengo jusqu'à ce que nous y soyons arrivés. Après cela, si la Providence n'est pas venue à notre secours, eh bien ! alors.....

Au même moment Lucien aperçut les yeux de Marengo fixés sur lui, et l'émotion l'empêcha d'achever la cruelle sentence. Le pauvre animal jetait sur ses maîtres des regards suppliants, comme s'il eût compris la question qui s'agitait en ce moment. Cette muette prière eût touché des cœurs moins disposés en sa faveur que ceux de ses juges, aussi chacun consentit-il volontiers à la proposition de Lucien. Les fusils furent de nouveau jetés sur les épaules et l'on se remit en marche.

Lucien s'était volontairement mépris sur la distance qui les séparait du rocher. Au lieu des trois milles dont il avait parlé, il y en avait réellement cinq ; il y en eût eu dix que personne ne s'en fût plaint, tant chacun s'estimait heureux d'avoir un prétexte d'épargner Marengo aussi

longtemps que possible. Les voyageurs s'éparpillèrent comme des tirailleurs, battirent tous les buissons, visitèrent tous les accidents de terrain, malheureusement sans aucun succès. Après deux heures d'une marche pénible, ils arrivèrent au milieu du groupe de rochers sans avoir trouvé trace de quadrupède ou d'oiseau.

— Allons, dit Lucien, en cherchant à renforcer les accents de sa voix affaiblie, un peu de courage et traversons ces rochers, peut être trouverons-nous quelque chose derrière, d'ailleurs il faut faire beau jeu à cette pauvre bête. Nous avons parlé du rocher, cela est vrai, mais nous n'avons pas déterminé de quel côté nous nous arrêterions. Allons, c'est dit, nous passons outre. Ce n'est pas, d'ailleurs, un bien long retard.

Encouragée par ces paroles de Lucien, la petite troupe entra dans les rochers et se divisa. Chacun prit de son côté. On avait à peine fait quelques pas, qu'une exclamation poussée par Norman vint attirer l'attention générale. Toutes les têtes se levèrent, et les regards se tournèrent de son côté. On ne voyait aucun animal, et cependant l'accent de sa voix indiquait une heureuse découverte, il était impossible de s'y méprendre.

— Qu'y a-t-il ? lui demandèrent à la fois ses trois compagnons.

— La tripe de roche, répondit-il.

— La tripe de roche ! firent-ils les autres avec étonnement.

— Oui ! répondit Norman, regardez de ce côté.

En prononçant ces mots, il indiquait du doigt une masse de rochers situés à quelques pas de là.

Ses compagnons se dirigèrent aussitôt de ce côté. En approchant du rocher, ils virent ce que Norman appelait la tripe de roche : c'était une substance évidemment végétale, noire, rugueuse et ridée, qui recouvrait toute la surface du rocher.

Lucien connaissait cette plante aussi bien que Norman, aussi à sa vue ses yeux brillèrent de joie et ses joues pâles se couvrirent d'une teinte rosée.

Quant à Basile et à François, ils attendaient une explication, et paraissaient étonnés qu'on attachât tant de prix à ce qui leur semblait être tout simplement de la mousse de rocher.

Lucien leur apprit que ce n'était point une mousse, mais bien un lichen d'une espèce particulière et propre à l'alimentation de l'homme, le *gyrophora*. Norman confirma les dires de Lucien, et ajouta que non-seulement les Indiens et les Esquimaux se nourrissaient de cette plante, mais que plus d'une fois les voyageurs en avaient mangé, et avaient à l'aide de cet aliment soutenu leur existence pendant plusieurs jours.

Leur premier soin fut de s'occuper de cueillir le lichen. Ils pensèrent ensuite à le mettre en état d'être mangé. Mais là se présentait une nouvelle difficulté : la tripe de roche doit être bouillie ; sans cela elle n'est pas mangeable, et pour la faire cuire il fallait du feu. Comment en faire sans bois ? Ils n'avaient même pas un bâton qu'ils pussent brûler, car pendant toute la journée ils n'avaient pas rencontré un seul arbre. Ils étaient donc aussi embarrassés qu'auparavant,

car sans cuisson la tripe de roche leur était aussi inutile que de l'herbe sèche.

Pendant qu'ils étaient à réfléchir au moyen de se tirer d'embarras, l'un d'eux pensa au traîneau de Marengo. C'était sans doute une faible ressource, et il n'y avait pas de quoi cuire un gros plat ; mais cela valait toujours mieux que rien : d'ailleurs Marengo ne devait pas s'opposer à cet arrangement, et serait au contraire enchanté de voir brûler son traîneau, sans se douter que, quelques heures auparavant, c'était lui que ce bois aurait servi à faire cuire. Tout le monde tomba donc d'accord de mettre le traîneau en pièces et d'en faire du feu.

Dans cette intention on avait dételé Marengo, lorsque Basile, qui était passé de l'autre côté du rocher, cria à ses frères de s'arrêter ; il y avait moyen de faire du feu en épargnant le traîneau, car le jeune chasseur venait de découvrir les saules à peu de distance de là. Basile et François partirent immédiatement pour aller faire du bois, tandis que Lucien et Norman s'occupaient à préparer la tripe de roche.

Au bout de quelques instants, les deux premiers revinrent avec deux gros fagots de saule. On mit dans la marmite la tripe de roche avec de la neige à défaut d'eau, et l'on plaça le tout sur le feu.

Norman dit à ses compagnons que ce lichen était bien meilleur lorsqu'il était cuit avec de la viande de manière à faire une espèce de potage. Ceux-ci le crurent sans peine ; mais la difficulté restait toujours la même : il fallait avoir de la

viande. Les Indiens préfèrent la tripe de roche préparée avec des œufs ou du jus de poisson.

Nos voyageurs étaient si fatigués, qu'ils résolurent de s'arrêter au milieu de ces rochers pour y passer au moins la nuit. Ils choisirent un endroit favorable et y dressèrent leur tente ; ils ne se donnèrent point la jouissance d'allumer du feu, car les saules étaient très-rares, et ils réservaient ce qui en restait pour faire cuire une ou deux marmites de tripe de roche. Ils étendirent leurs couvertures de peau dans l'intérieur de la tente, et se roulèrent dedans en se serrant est uns contre les autres pour se tenir chaud mutuellement.

CHAPITRE XXXI.

LE LIÈVRE POLAIRE ET LE GRAND HIBOU DES NEIGES

La faim, que la tripe de roche était loin d'avoir apaisée, les réveilla de bonne heure. Ils étaient debout et sortirent de leur tente de très-grand matin. Ils allumèrent le feu, et pendant qu'ils étaient en train de préparer une nouvelle marmite de tripe de roche, ils entendirent tout à coup retentir à leurs oreilles, le cri d'un oiseau bien connu. Ils ne tardèrent pas à apercevoir l'oiseau lui-même perché sur la pointe d'un rocher ; c'était la *corneille cendrée (garrulus canadensis)*, plus connue sous le nom de *wiskey jack*. Ce dernier nom lui a été donné par les voyageurs,

par corruption des mots *whiskac-shawneesh,* employés par les Indiens pour désigner cet oiseau.

C'est un des oiseaux qui se plaît le plus dans la société de l'homme. Il n'est pas un poste à fourrure ou un fort dans tout le territoire de la baie d'Hudson où whiskey jack ne soit très connu. Il n'est pourtant nulle part en grande faveur. Comme sa cousine Margot la pie, il est fort enclin au vol, il suit les trappeurs de martres pour voler leurs appâts ; il se perche sur un arbre pandent que le chasseur dispose sa trappe, et vient ensuite voler l'appât lorsque celui-ci est parti. Il enlève souvent de petits objets, qu'il dérobe dans les forts et dans les campements, et pousse la hardiesse jusqu'à entrer sous les tentes des voyageurs et à prendre dans les plats le morceau qui lui convient. Malgré tous ces défauts, cet oiseau est bien accueilli par le voyageur qui traverse ces régions inhospitalières. L'absence de toute autre créature vivante sur le sol de la Terre maudite fait regarder sa présence comme une sorte de faveur, et il est rare que ceux qu'il visite lui refusent quelques bribes de leur repas.

Nos voyageurs avaient eu plusieurs fois l'occasion de voir cet oiseau s'approcher de leur tente, et ils avaient toujours reçu sa visite comme celle d'un ami. Cette fois ils étaient enchantés de le revoir, mais cette joie ne partait pas du cœur, l'amitié y avait peu de part, et nos affamés comptaient sur cet hôte pour fournir aux frais de leur cuisine.

François, en s'apercevant de la présence du

geai, avait saisi son fusil et se disposait à abattre l'oiseau, quand il fût arrêté par Norman, non pas que celui-ci prétendît sauver la vie de l'oiseau, mais il avait aperçu un autre geai sautillant à travers les rochers et se disposant à rejoindre le premier, et c'était tout simplement la crainte de faire partir ce second oiseau qui avait dicté le mouvement de Norman ; il prétendait les avoir tous les deux.

Bientôt les deux geais furent réunis ; on les vit quelques instants voler de rocher en rocher, puis venir se percher sur le sommet de la tente. L'un d'eux poussa la hardiesse jusqu'à venir se percher sur le rebord de la marmite, bien qu'elle fût déjà auprès du feu, et il osa regarder dedans pour s'assurer de son contenu.

Les jeunes gens ne voyant pas d'autre moyen de s'emparer de ces oiseaux que d'avoir recours au fusil de François, lui recommandèrent de faire de son mieux. François n'avait pas besoin d'encouragement. Il s'approcha aussi près que possible, visa avec soin, et tira. Son premier coup de feu tua le geai perché sur la tente, le second coup cassa l'aile de l'autre.

Les deux oiseaux furent promptement ramassés, plumés, vidés et mis dans la marmite. Ils ne pesaient guère ensemble plus de six onces ; mais dans les circonstances, six onces de viande n'étaient pas à dédaigner, et grâce à cet assaisonnement la tripe de roche fournit un déjeuner plus succulent que le dîner de la veille.

Malheureusement le lichen était épuisé ; on eut beau visiter tous les rochers les uns après les

autres, on ne trouva pas de quoi remplir la marmite. Il devenait inutile de rester plus longtemps en ce lieu, et les voyageurs replièrent leur tente, sortirent des rochers, et se trouvèrent de nouveau lancés dans le désert de neige.

Pendant toute cette journée on ne rencontra ni créature vivante, ni rien qui pût se manger, ni chair, ni poisson, ni végétaux, pas même un seul morceau de tripe de roche, et, le soir venu, on fut obligé de camper, sans avoir rien pris, au milieu d'une plaine aride et nue, dans laquelle il n'y avait même pas un rocher derrière lequel on pût s'abriter.

Le lendemain matin on s'assembla en conseil. Marengo fut de nouveau mis sur le tapis. Fallait-il l'immoler de suite ou essayer d'aller plus loin ? Telle était la question. Cette fois, comme la précédente, Lucien se déclara le défenseur de Marengo. On voyait une colline dont le sommet se dressait à quelques milles de là ; elle se trouvait précisément dans la direction suivie par nos voyageurs, et Lucien proposa, comme il avait fait la veille, de gagner ce lieu avant de prendre un parti violent à l'égard de Marengo.

L'humanité l'emporta encore sur la faim ; la proposition de Lucien fut acceptée ; on plia bagage, et l'on se remit en route.

Pour des gens affaiblis et fatigués comme l'étaient nos voyageurs, c'était un rude labeur que de gagner cette coline. Ils y arrivèrent cependant, mais sans avoir rencontré la moindre trace de gibier.

— Grimpons sur cette colline, dit Lucien tou-

jours désireux de prolonger les jours du chien.

Lucien était le plus faible des quatre, il y eût eu lâcheté à se montrer moins courageux que lui, et chacun, sans murmurer, se mit à gravir la colline Marengo suivait péniblement par derrière. Le pauvre chien avait l'air triste et désespéré. Sans aucun doute, il comprenait le sort qu'on lui réservait.

Tout en gravissant la colline ses maîtres jetaient de tous côtés des regards scrutateurs, mais en vain : c'était partout un désert aride et glacé. Tout fut examiné, accidents de terrain, anfractuosités de rochers, touffes d'herbes sèches, on ne laissa pas un pouce de terre sans le passer en revue. Hélas ! ce fut peine inutile !

Après une ascension pénible, on arriva enfin au sommet de la colline, qui se terminait par une sorte de table ou plateau d'environ trois cents pas de diamètre. Ce plateau était couvert d'un pied de neige, au-dessus de laquelle s'élevaient çà et là les têtes de quelques touffes d'herbes desséchées, dont la couleur grisâtre tranchait sur la blancheur du linceul. L'œil en embrassait l'étendue d'un seul regard, et il était facile de reconnaître au premier abord qu'il n'y avait là aucun être vivant, car un moineau ou une souris n'eussent pu trouver à s'y cacher, on les eût découverts tout de suite.

Nos voyageurs s'arrêtèrent, il était inutile d'aller plus loin. Ils étaient tous rendus de fatigue, les plus forts se sentaient à peine capables de faire un mille de plus. Marengo arrivé à la suite

de ses maîtres, et toujours attelé à son traîneau, se tenait de quelques pas à l'écart.

— Il faut s'y décider, dit Basile en s'adressant à Norman d'une voix émue, et en parlant ainsi il détournait la tête. Lucien et François, qui se trouvaient en arrière de lui, virent des larmes dans les yeux de leur frère. Le pauvre Basile essayait, mais en vain, de les retenir.

On entendit armer le fusil de Norman, et l'on attendait avec anxiété la détonation qui allait suivre, quand l'attention fut attirée par une ombre noire qui passait au-dessus de la colline. Cette ombre était produite par le vol d'un oiseau. Un cri partit de toutes les poitrines arrêta le doigt de Norman, qui déjà pressait la détente. Le jeune homme releva la tête, et vit en l'air l'objet qui avait attiré l'attention de ses compagnons. C'était un oiseau d'une grande dimension, à peu près de la grosseur d'un aigle, et dont le plumage, était blanc comme celui du cygne et aussi éclatant que la neige au-dessus de laquelle il planait. Norman reconnut cet oiseau du premier coup d'œil. Son cou très-court, sa grosse tête, ses longues ailes et sa blancheur d'albâtre étaient des signes auxquels il était impossible de se méprendre et qui indiquaient le grand hibou des neiges particulier aux régions polaires.

La vue de cet oiseau changea la face des affaires, Norman abaissa son arme, et se mit comme ses compagnons à suivre du regard ce visiteur emplumé.

Le hibou des neiges *(strix nyctea)* est peut-être le plus bel oiseau de la famille des hibous, dont

on trouve dans l'Amérique septentrionale au moins une douzaine d'espèces. Cet oiseau est particulier aux régions polaires, qu'il ne quitte jamais, et dans l'un et l'autre continent on le rencontre en dedans du cercle polaire, même pendant les hivers les plus rigoureux.

Mais revenons à nos voyageurs, qui, les yeux tournés vers le ciel, suivaient avec anxiété le vol du hibou. François tenait son fusil tout prêt à faire feu, dans l'espoir que l'oiseau finirait par passer à sa portée ; mais cette précaution fût inutile, car le hibou, après avoir tourné deux ou trois fois autour de la colline, s'éloigna tout d'un coup en poussant un grand cri.

Ce cri, qui ressemble à la voix d'un homme en détresse, produisit sur l'esprit de nos voyageurs un effet d'autant plus désagréable, que c'était un cri d'adieu. Ils suivirent d'un regard désespéré l'oiseau qui s'envolait dans le ciel, et dont le plumage blanc ne tarda pas à se confondre avec la neige qui recouvrait le sommet d'une montagne voisine.

— Quel malheur ! s'écria François.

Pendant qu'ils se livraient à ces réflexions, leurs yeux continuaient à errer de côté et d'autre. Tout d'un coup un objet qui vint frapper leur vue les détermina à avoir de nouveau recours à leurs fusils. Cet objet, placé au centre du plateau, ressemblait à première vue à une pelote de neige; mais en y regardant avec plus d'attention, on remarquait sur cette boule deux petites taches rondes de couleur sombres surmontées de deux lignes noires et avec un peu de persistance, l'œil

finissait par apercevoir le profil d'un animal accroupi dans la neige.

La forme et la couleur de cet animal et plus particulièrement ses longues oreilles faisaient facilement reconnaître à l'espèce à laquelle il appartenait : c'était un lièvre.

Aussitôt que Norman l'eût aperçu :

— Tenez-vous tranquilles, dit-il à ses compagnons, et laissez-moi faire.

— Mais ne pouvons-nous pas t'aider ? demanda Basile.

— Non, répliqua Norman, demeurez en repos et faites taire le chien. Je vais m'approcher du lièvre, pourvu toutefois que le hibou ne l'ait pas trop effarouché. Quant à vous, je vous le répète, restez ici, tenez le chien en paix, et ne le lâchez que quand je vous le dirai.

Après avoir donné ces instructions à voix basse, Norman partit son fusil sous le bras. Il parut d'abord marcher dans une direction entièrement opposée à celle du lièvre, mais c'était une manœuvre adroite pour ne pas effrayer l'animal. Peu à peu cependant il modifia sa marche, et se mit à décrire un cercle dont le lièvre était le centre, et qui embrassait à peu près tout le plateau, c'est-à-dire un diamètre de trois cents pas environ. Il s'avançait de la sorte les yeux constamment fixés snr l'animal accroupi. Quand il eut achevé ce premier cercle, il se mit à en tracer un second plus petit, et continua de la sorte à décrire une spirale dont les cercles concentriques allaient toujours se rétrécissant et se rapprochant du point occupé par le lièvre. L'animal, de son côté,

suivait tous les mouvements du chasseur, évidemment partagé entre la crainte et la curiosité.

Quand Norman eut ainsi décrit cinq ou six circuits, il ralentit peu à peu le pas, et finit par s'arrêter du côté opposé à celui où ses compagnons continuaient à demeurer le cœur agité de crainte et d'espérance, car ils savaient que leur vie, ou tout au moins celle de Marengo, allait dépendre de la prise du lièvre. Norman avait habilement choisi sa place, car si par malheur il manquait son coup, le lièvre devait s'enfuir dans la direction de ses compagnons et essuyer leur feu. C'était une chance de plus qu'il s'était habilement ménagée

L'animal fut couché en joue, et le doigt du chasseur allait presser la détente, lorsque l'ombre d'un grand oiseau vint de nouveau se dessiner sur la neige. Au même instant un cri semblable à la voix d'un homme en détresse retentit dans les airs. Le lièvre effrayé se leva soudain, déploya ses longues jambes et prit la fuite. C'était le grand hibou des neiges qui revenait chasser sa proie.

La direction prise par le lièvre le conduisit du côté du traîneau, non loin du lieu où stationnaient Basile et ses frères. Le hibou le suivait en volant. Mais à peine le léger quadrupède avait-il fait une douzaine de bonds qu'on entendit une détonation et qu'on vit l'animal rouler sur la neige, puis y demeurer immobile et mort. La seconde détonation suivit de près la première ; un cri de douleur lui répondit, et le grand hibou blanc tomba par terre. Ces deux détonations

étaient trop sourdes pour provenir d'une carabine, elles appartenaient évidemment à un fusil. Tous les yeux se tournèrent vers François, qui, semblable à un dieu qu'on encense, se tenait immobile au milieu d'un nuage de fumée. C'était lui qui venait de faire ce coup double.

Marengo était encore une fois sauvé, et on eût dit qu'il le comprenait, car il bondissait sur la neige en remuant la queue, et en aboyant de joie.

— Je suppose, dit Norman, qu'il doit y avoir du bois près d'ici, car je sais pertinemment que cette espèce de lièvre vit toujours dans les bois.

— En effet, répondit Lucien, le lièvre polaire se nourrit de tiges de saules, d'arbousier et de thé de Labrador, et très-probablement ces arbres doivent se trouver dans les environs.

En parlant ainsi, nos jeunes voyageurs étaient arrivés à l'extrémité du plateau, sur le bord opposé à celui par lequel ils y avaient pénétré. A leur grande joie, dans la vallée qui s'étendait à leurs pieds, on voyait quelques bouquets de saules, de grands peupliers, des bouleaux et des pins Ils furent bientôt au milieu de ces arbres, et l'instant d'après, on entendit résonner les coups répétés d'une hache. Une bonne provision de bois fut coupée, on y mit le feu, et un quart d'heure après nos aventuriers eurent la satisfaction d'avoir devant eux un foyer ardent d'où s'échappait une fumée bleuâtre qui montait en tourbillonnant au-dessus des arbres, et allait se perdre dans le ciel.

CHAPITRE XXXII.

L'HERMINE ET LA SOURIS SAUTEUSE.

Quelque gros que fût le lièvre, nos voyageurs étaient si affamés qu'ils l'eussent volontiers dévoré en un seul repas ; mais, d'après les conseils de Lucien, ils consentirent à en garder la moitié pour souper, alléchés d'ailleurs par les promesses de leur cuisinier, qui leur fit espérer une soupe au lièvre. La tête, les pieds et les autres morceaux de rebut furent abandonnés à Marengo. Le hibou, dont la chair était presque aussi blanche que le plumage, fut réservé pour le déjeuner du lendemain. Norman assura à ses compagnons que c'était un excellent manger.

Ils avaient établi leur tente en ce lieu avec l'intention d'y demeurer toute la nuit et de ne reprendre leur voyage que le lendemain matin. Il y avait encore plusieurs heures de soleil, le repas de viande avait relevé les forces et le courage de chacun, et l'on résolut d'employer le reste de la journée à chasser dans les environs.

La vallée dans laquelle ils étaient campés paraissait être fertile en gibier. C'était une sorte d'oasis au milieu de la Terre maudite; un lac entouré de bois consistant comme nous l'avons dit en saules, peupliers, pins et bouleaux nains.

Les faits venaient d'ailleurs corroborer leurs conjectures, car on remarquait des traces de lièvre imprimées de tous côtés sur la neige. Ce n'étaient

pas les seules empreintes, car par suite des lois de la nature, qui veulent que les animaux servent de pâture les uns aux autres, il est rare qu'une espèce se fixe dans un lieu sans attirer auprès d'elle celles qui vivent à ses dépens.

Lucien ne devait pas tarder à avoir sous les yeux une preuve nouvelle de cette triste vérité.

Pendant que son cousin et ses deux frères étaient à chasser dans le voisinage, il s'occupait à faire sécher sur les charbons quelques feuilles de thé de Labrador qu'il venait de récolter dans l'intention de préparer une boisson rafraîchissante pour prendre après le souper. La soupe au lièvre était en train de bouillir, et le cuisinier levait de temps en temps le couvercle pour examiner l'état de la cuisson et la tournure que prenaient les choses.

Sa marmite et son thé ne l'occupaient pas tellement qu'il n'eût quelques instants de repos. Or, pendant qu'il se reposait et jetait les yeux de côté et d'autre, il aperçut un objet qui s'avançait sur la neige à quelques pas de l'endroit où il était lui-même assis.

Cet objet, situé à une vingtaine de pas environ du foyer, se mouvait de côté et d'autre; c'était un animal.

Du premier coup d'œil Lucien reconnut une souris de la plus singulière espèce. Elle était de la grosseur d'une souris ordinaire, mais d'une nuance tout à fait différente. La partie supérieure de son corps était couleur d'acajou, tandis que la partie inférieure, y compris les pattes et les pieds, était aussi blanche que du lait. Le jeune natura-

liste n'eut pas de peine à reconnaître la souris à pattes blanches (*mus leucopus*), l'une des plus belles de la famille.

Çà et là s'élevaient sur la neige quelques touffes d'arbousier. Le petit animal passait de l'une à l'autre, cherchant les quelques baies que l'hiver avait respectées. La plupart du temps elle trottait menu comme une souris ordinaire, mais parfois aussi elle faisait des bonds de plusieurs pieds, sauts prodigieux pour sa taille et pour l'exécution desquels elle était merveilleusement servie par sa queue très nerveuse, qu'elle appuyait fortement contre la neige.

Lucien s'amusa de tous ses mouvements et la laissa s'éloigner sans lui faire aucun mal. Pourquoi, en effet eût-il tué un animal qui ne pouvait lui être d'aucune utilité et dont il avait eu plusieurs fois l'occasion d'étudier les habitudes et les mœurs ?

La souris allait donc être bientôt hors de la vue de Lucien, et celui-ci n'y pensait déjà plus ; il est probable même qu'il ne s'en fût plus occupé, si ses regards n'avaient rencontré dans une direction opposée un autre animal d'un aspect tout différent. Celui-ci avait un corps d'un pied de long, bien que cependant il ne fût guère plus gros que celui de la souris. Ses pattes étaient courtes mais fortes, son museau long mais très arqué ; sa queue touffue et terminée en pointe comme celle du chat, égalait en longueur la moitié de son corps. Tout dans son aspect rappelait les formes bien connues de la belette.

C'était, en effet, une espèce de belette, la fa-

meuse hermine *(mustela herminea)* si renommée par la beauté et la richesse de sa fourrure. Cet animal était entièrement blanc, à l'exception du bout de la queue qui se terminait par un bouquet de poils noirs. Quelques parties de son corps étaient également teintées d'une légère nuance de soufre. Cette teinte était une particularité, car la plupart des hermines sont toutes blanches. Celle entrevue par Lucien était alors dans sa robe d'hiver, bien différente de celle d'été, car pendant cette dernière saison, la fourrure de l'hermine ressemble presque à celle de la belette ordinaire.

Au moment où Lucien aperçut l'hermine, elle suivait la plateforme du monticule de neige, et paraissait se diriger du même côté que la souris. De temps en temps elle prêtait l'oreille et s'arrêtait, puis reprenait sa marche. Lucien remarqua aussi qu'elle portait souvent le nez en terre. Quand elle fut plus près de lui, il s'aperçut et fut bientôt convaincu à son grand étonnement qu'elle était lancée sur une piste. Elle faisait exactement tous les tours et détours exécutés par la souris, et quand elle arrivait aux endroits où celle-ci avait sauté, elle s'arrêtait, prenait le vent, et ne recommençait sa course qu'après s'être bien assurée de la direction. En un mot, ses manœuvres étaient absolument semblables à celles d'un chien de chasse lancé sur les traces d'un renard.

La souris ne tarda pas cependant à s'apercevoir de l'approche de son ennemie, mais malheureusement il était déjà bien tard et l'hermine

n'était plus qu'à quelques pieds d'elle. Elle pensa d'abord à se cacher parmi les feuilles de l'arbuste, mais craignant bientôt que ce ne fût là qu'une retraite peu sûre, elle aima mieux chercher son salut dans la fuite.

Elle partit comme un trait, tantôt courant, tantôt bondissant comme un daim. Mais, quelle que fût sa légèreté, elle avait affaire à forte partie; l'hermine était agile comme un chat, la chose ne fut pas longue, et au bout de quelques minutes elle mit la griffe sur la souris. Il y eut une lutte de quelques instants, puis Lucien entendit un bruit sec comme celui d'une noisette qu'on casse. C'était le bruit du crâne de la pauvre souris que la cruelle hermine venait de broyer sous sa dent.

Lucien se leva pour aller chercher son fusil dans l'intention de punir l'hermine, bien qu'à tout prendre, l'animal, en agissant ainsi, n'eût fait qu'obéir aux lois de la nature.

Il s'approchait donc avec précaution, et se préparait à tirer l'hermine, lorsque son attention fut attirée par l'arrivée d'un autre animal, qui apparut comme les premiers sur la plateforme de l'amas de neige. Ce nouveau venu était couvert d'une fourrure blanche aux poils longs et hérissés. Son museau pointu, ses oreilles droites, sa queue touffue indiquaient un renard; ses mouvements et sa marche tortueuse ne démentaient point cette apparence. C'était en effet un renard, le superbe renard blanc des régions polaires.

Dès qu'il eut aperçu le renard, Lucien cessa de

penser à la belette, et s'accroupit pour ne pas effrayer ce gibier et le laisser approcher à bonne portée. Il savait que la chair du renard polaire est très-estimée des chasseurs, aussi avait-il le plus vif désir d'en orner son garde-manger. C'était une précieuse capture pour des gens aussi à court de vivres que l'étaient alors nos quatre voyageurs.

Le renard se dirigeait du côté de Lucien, mais sans suivre la ligne droite. Il chassait le nez en terre et décrivait au contraire force zig-zags, comme un limier lancé sur une piste. Apparemment qu'il découvrit les traces de la belette, car il partit en faisant entendre un jappement joyeux. Sa course le fit passer près de Lucien; mais quelque envie que le chasseur eût de le tirer, l'animal passa si rapidement, que Lucien n'osa pas risquer son coup, car il craignait de le manquer, et son arme était une carabine à un seul canon. Il supposait d'ailleurs que le renard s'arrêterait au moment où il rencontrerait la belette, et il crut plus sage d'attendre et de se préparer à tout événement.

Le renard continuait à s'approcher de l'hermine. Celle-ci, tout entière à sa proie, ne s'aperçut de l'approche de son ennemi qu'au moment où il la vit elle-même. Aussitôt, abandonnant la souris à moitié rongée, elle s'assit sur son derrière comme un écureuil ou un singe, cracha et montra les dents comme un chat en colère. Elle ne garda pas longtemps cette attitude courageuse, et la vue du renard qui arrivait sur elle la gueule ouverte lui fit bientôt changer de manières. Elle

prit la fuite; mais au bout de quelques pas, Lucien la vit dresser sa queue en l'air et s'enfoncer dans la neige la tête la première. Le renard imita son exemple et pénétra dans la neige avec la rapidité d'un trait.

En un clin d'œil ils furent l'un et l'autre hors de la vue de Lucien. Pendant un moment on vit la surface de la neige s'agiter comme une eau troublée, puis il ne resta plus de preuves de l'existence des deux créatures que les empreintes marquées sur la neige et le trou dans lequel elles avaient disparu.

Lucien s'avança alors, se plaça à quelques pas de ce trou, et attendit, le fusil à la main, dans l'espoir que les deux animaux, ou tout au moins le renard, ne tarderaient pas à reparaître. Il attendait ainsi depuis cinq minutes, quand ses regards furent attirés par un mouvement qui se manifestait sous la neige, à une distance assez considérable de l'endroit où il se trouvait, cinquante pas environ; la croûte supérieure de la neige se fendit et livra passage à la tête du renard, le corps suivit de près, et l'animal tout entier reparut à la lumière. Il tenait dans sa gueule l'hermine privée de vie.

Lucien allait le tirer, mais le renard l'aperçut et partit comme une flèche, emportant sa proie avec lui. Il fut bientôt hors de portée, et Lucien, voyant qu'il n'avait plus de chance de s'en emparer, se préparait à retourner à sa marmite, quand il vit le renard s'arrêter, se retourner et s'enfuir dans une nouvelle direction. Cette manœuvre était trop singulière pour n'être pas dé-

terminée par quelque motif puissant. Lucien regarda, et bientôt la cause de ce changement d'allure apparut à ses yeux sous la forme d'un animal cinq fois gros comme le renard, mais lui ressemblant pourtant sous beaucoup de rapports. Ce nouveau venu était blanc comme l'autre, avait le poil long, la queue touffue et les oreilles courtes et droites. C'était, Lucien le reconnu au premier abord, un grand loup blanc.

Le renard, préoccupé de la présence de Lucien, n'avait point vu l'ennemi qui le guettait au milieu des rochers, et avait donné en plein dans la gueule du loup. C'était à peine s'il avait eu le temps de se retourner et de fuir. Le loup se mit à sa poursuite. La direction qu'ils suivaient devait les faire passer tout près de Lucien, de la présence duquel ils ne paraissaient s'inquiéter nullement.

Le loup gagnait tellement sur le renard, que Lucien conjectura de suite qu'il ne tarderait pas à l'atteindre. Il pensa que la lutte le forcerait à s'arrêter, et qu'il y aurait peut-être alors moyen de le tuer facilement. Ce fut dans cet espoir qu'il le suivit. Mais il avait affaire à l'animal le plus rusé de la création. Le loup avait très-bien remarqué qu'on le suivait; et quand il eut atteint le renard, au lieu de s'arrêter pour le tuer, il lui saisit le cou, le serra dans ses puissantes mâchoires, enleva l'animal de terre, et continua sa course sans que ce fardeau parût en diminuer la rapidité.

Lucien vit qu'il était inutile de le suivre, et le laissa tranquillement s'éloigner avec sa proie. Il

se disposa à retourner auprès du feu, où, pour comble de mortification, il s'attendait à trouver ses feuilles de thé réduit en cendres. Il s'arrêta pourtant encore un moment pour jeter un dernier regard sur le loup, qui s'enfuyait à toutes jambes, et qui était sur le point de disparaître derrière la crête de la colline Le renard était toujours dans sa gueule, mais il ne faisait plus d'efforts. Sa tête pendait, et ses jambes retombaient inertes de chaque côté de la gueule de son ravisseur. Au même moment Lucien vit le loup s'arrêter, chanceler et tomber sur la neige à moitié replié sur lui-même. Il ne faisait plus aucun mouvement, et ne paraissait pas moins mort que le renard qu'il tenait encore à la gueule.

Ce fait si étrange qu'il pût être, ne demeura pas longtemps un mystère pour Lucien. Une colonne de fumée bleuâtre qui s'élevait dans le ciel et une détonation d'arme à feu qui parvint en même temps à ses oreilles lui expliquèrent tout. Presque au même instant un bonnet de peau de racoon apparut au-dessus de la neige, et Lucien reconnaissant son frère Basile, courut au devant de lui.

Lucien s'aperçut avec plaisir que le loup n'était pas le seul gibier tué par son frère Basile, et que celui-ci avait dû au contraire décharger son fusil plus d'une fois avant de frapper cet animal vorace, car de sa gibecière on voyait sortir les serres recourbées et les ailes d'un grand oiseau. Il tenait aussi à la main un lièvre blanc, plus petit que le lièvre polaire tué précédemment et appartenant à une espèce différente. Le chas-

seur avait encore sur ses épaules le corps d'un quadrupède à l'air farouche, que Lucien reconnut aussitôt pour le grand chat sauvage ou lynx d'Amérique. L'oiseau que Basile avait dans son sac était un aigle doré, l'un des rares oiseaux qui bravent la rigueur des climats septentrionaux, et qui n'émigrent pas comme leurs congénères, l'aigle à tête bianche et l'orfraie, vers des régions plus chaudes.

Norman revint quelques instants après, portant un daim entier sur ses épaules.

Pendant qu'on était à examiner cette précieuse capture, un hourra prolongé annonça l'arrivée de François, qu'on vit bientôt paraître, chargé comme un baudet d'une quantité de gros oiseaux blancs comme la neige.

Le camp présenta alors l'aspect le plus attrayant Jamais cuisine de palais n'avait été mieux fournie. Il y avait sur le sol toute une ménagerie frappée de mort, une douzaine de pièces au moins.

La soupe au lièvre était prête, elle fut servie par Lucien et lui valut de justes éloges. Le jeune maître-queux avait eu soin aussi de préparer de nouvelles feuilles de thé, et après le dîner la coupe courut à la ronde. Pendant ce temps, les jeunes gens, assis autour de leur feu, se reposaient de leurs fatigues tout en se racontant mutuellement les évènements de la journée.

CHAPITRE XXVIII.

BATAILLE AVEC LES LOUPS.

Le lendemain matin, la petite troupe fut debout au lever de l'aurore, ce qui n'était pas encore de très-bonne heure, car on était au milieu de l'hiver et à quatre degrés seulement du cercle polaire, et toute la journée était nécessaire pour une chasse qui pouvait se prolonger, car il n'était pas impossible que les daims se fissent chasser longtemps avant de se laisser prendre.

Le gibier tué la veille ne pouvait demeurer sans gardien, il fut décidé que Lucien resterait au camp.

Les préparatifs furent bientôt terminés, et les trois chasseurs partirent pour leur expédition.

Ils ne se dirigèrent pas directement vers le lieu où Norman avait aperçu la veille le troupeau de daims; celui-ci, pour avoir l'avantage du vent, leur fit prendre un chemin détourné derrière la colline. Norman, en chasseur expérimenté, savait que le caribou ne manque jamais, quand il paît, de se placer le nez dans le vent, et il espérait pouvoir le surprendre en le prenant sous le vent. Ce détour les allongea considérablement, mais ils finirent pourtant par arriver sur la piste du troupeau.

Pendant ce temps Lucien, abandonné à lui-même, était loin de rester inactif; il avait à s'occuper de préparer son gibier et à le mettre en état

d'être transporté facilement, opération qui consistait simplement à l'écorcher et à le couper par morceaux, sans avoir besoin ni de le saler ni de le faire cuire, car dans ces climats rigoureux la viande se gèle et se conserve dans cet état jusqu'à la fin de l'hiver.

Le loup fut dépouillé comme les autres, quoiqu'on n'en voulût qu'à sa peau et qu'on n'eût alors aucune prétention sur sa chair. Deux jours auparavant on s'en fût pourtant régalé. Ce ne serait pas d'ailleurs la première fois qu'on aurait mangé de la chair de loup, car il est arrivé bien souvent aux Indiens, aux voyageurs et aux chasseurs de fourrures d'être forcés de se contenter, à défaut d'autre, de cette détestable nourriture, et de s'estimer heureux de l'avoir à leur disposition.

L'hermine et la souris furent, avec le loup, les seules dont on dédaigna la chair. Mais Lucien conserva avec soin celle du renard polaire et du lynx, qui passe avec raison dans ces contrées pour un mets aussi délicat que celle des lièvres, dont ils se nourrissent l'un et l'autre. Le hibou de neige, le gerfaut et l'aigle étaient au moins aussi délicats que les tétras.

Lucien n'était point allé, comme ses frères, à la recherche des aventures, il en eut cependant quelques-unes qui vinrent le trouver elles mêmes. Pendant qu'il était occupé à plumer les tétras, il aperçut une ombre qui se dessinait sur la neige. Il leva les yeux et vit que cette ombre était produite par un grand oiseau presque aussi gros qu'un aigle qui volait lentement en décrivant

des cercles. Son plumage était d'un brun tacheté. A son cou ramassé et à sa grosse tête ronde, le jeune naturaliste n'eut pas de peine à reconnaître que ce visiteur appartenait à la famille des hibous. C'était le plus gros hibou que Lucien eût encore jamais vu, et, en effet, il appartenait à l'espèce cendrée (*strix cinerea*), la plus grande de celles connues en Amérique. Cet oiseau, comme je l'ai dit, volait au-dessus de la tête de Lucien, à près de deux cents pieds en l'air, et semblait accorder une attention toute particulière aux travaux de Lucien, aux opérations duquel il eût volontiers pris part. Chaque fois que Lucien prenait son fusil et cherchait à le mettre en joue, il s'envolait plus loin et se mettait hors de portée.

Lucien, piqué au jeu, était d'ailleurs fort désireux de s'emparer de cet oiseau, qui le tentait sous le double rapport de la cuisine et de l'étude. Mais le hibou, de son côté, paraissait se soucier fort peu de figurer soit dans le garde-manger, soit dans une collection d'histoire naturelle.

Le jeune chasseur eut alors recours à la ruse : il prit un des tétras et le jeta sur la neige à une trentaine de pas de distance. Le hibou n'aperçut pas plutôt ce morceau tentateur, qu'oubliant à la fois la prudence et la crainte, il s'abattit sur le tétras et le saisit entre ses serres. Il allait s'envoler avec sa proie, si Lucien n'y avait mis bon ordre en lui envoyant une balle qui l'étendit roide mort sur la neige.

Le chasseur, enchanté de son coup, après avoir ramassé le hibou, vint s'asseoir auprès du feu et

se mit à examiner attentivement sa capture. L'oiseau, qu'il prit la peine de mesurer, avait juste deux pieds de long de la pointe du bec à l'extrémité de la queue. Son envergure était de cinq pieds; son plumage d'un beau brun était moucheté de taches blanches, son bec et ses pattes étaient d'un jaune d'or. Comme tous les hiboux qui passent l'hiver dans les régions polaires, il avait les pieds garnis de plumes. Lucien se rappela que cet oiseau passe pour ne pas quitter le voisinage des bois, et cette circonstance le confirma davantage dans l'opinion qu'ils ne devaient pas être loin des régions boisées.

Il venait à peine de terminer l'examen de son hibou, quand son attention fut appelée sur un incident d'une tout autre nature.

Sur la rive du lac opposée à celle où le camp était établi s'élevait une colline ou plutôt un coteau que je crois avoir déjà mentionné.

Ce coteau faisait face au lac, au bord duquel il s'élevait graduellement en présentant une pente dégarnie d'arbres et de végétation et entièrement recouverte d'une couche uniforme de neige. Du camp où était Lucien on voyait parfaitement toute cette pente.

Lucien était donc tranquillement assis auprès du feu, quand ses oreilles furent frappées d'un son ou plutôt d'une suite de sons ressemblant assez aux aboiements d'une meute. Lucien crut d'abord que c'était Marengo qui chaissait quelque gibier à vue; mais, en écoutant plus attentivement, il reconnut que ces accents ne pouvaient provenir d'un seul animal, et qu'ils ressemblaient

bien plus à des hurlements de loups qu'à des aboiements de chien.

Cette dernière supposition se trouva bientôt vérifiée, car quelques instants après on vit apparaître un renne lancé à toute vitesse sur la pente du coteau et se dirigeant vers le lac. A vingt pas derrière lui courait une bande d'animaux hurlant à qui mieux mieux. Ces animaux, au nombre de douze, chassaient exactement comme une meute lancée à vue. Un coup d'œil suffit à Lucien pour reconnaître des loups. Quelques uns étaient blancs et gris, les autres étaient tout blancs; quelques-uns étaient aussi gros que le caribou qu'ils chassait, car dans les environs du grand lac de l'Esclave ces animaux atteignent parfois des dimensions extraordinaires.

Le caribou gagnait sur les loups en descendant le coteau. Il était évident qu'il se dirigeait vers le lac, trompé qu'il était par la surface glacée qu'il prenait pour de l'eau et dans l'espoir que cet élément arrêterait ceux qui le poursuivraient, car le caribou est un habile nageur, et toutes les fois qu'on le chasse il cherche à gagner l'eau pour se débarrasser des chiens et des hommes.

Caribou et loups arrivèrent bientôt au pied du coteau. La chasse se poursuivait toujours. Le caribou conservait son avantage, et paraissait excité par la vue du lac, qui produisait sur ses adversaires un effet tout opposé, car ceux-ci savaient fort bien qu'ils n'étaient pas de force à le suivre à la nage. Au surplus, ils n'eurent guère le temps ni les uns ni les autres de se livrer à ces réflexions, car poursuivants et poursuivis

furent en quelques secondes au bord même du lac.

En arrivant près de l'eau le caribou ne s'arrêta pas, mais bondit au contraire, et s'élança comme pour plonger; mais, à sa grande suprise, ses pieds rencontrèrent la glace. L'élan fut tel qu'il glissa sur la surface polie comme un patineur lancé à toute vitesse; mais son désappointement lui ôtait une partie de ses forces Il se rendait parfaitement compte que ses adversaires. avec leurs pattes armées d'ongles, avaient dorénavant un grand avantage sur lui. Cette défiance, jointe à la difficulté du terrain, le fit broncher et plier les genoux à plusieurs reprises. Les loups de leur côté ne tardèrent pas à s'apercevoir de leurs avantages, et leur ardeur en redoubla d'autant. Pendant que le caribou glissait à chaque pas, ses adversaires tenaient ferme sur la glace, et bientôt Lucien vit le plus grand de la troupe prendre les devants et s'élancer sur le caribou, qu'il atteignit aux flancs. L'animal blessé glissa et tomba sur le côté. Cet incident termina la chasse, et la curée commença. Les loups arrivèrent les uns après les autres, se précipitèrent sur l'animal abattu, et se mirent à le dévorer à belles dents.

C'était à peu près vers le milieu du lac que le caribou avait été abattu. Au moment même où Lucien l'avait vu engagé sur la glace, il avait pris son fusil et s'était avancé à sa rencontre dans l espoir de le retrouver à moitié route et de le tuer. L'accident arrivé au caribou ne l'empêcha pas de continuer sa route, et il s'approcha dans l'intention d'écarter les loups et de s'em-

parer de leur proie. Quand il ne fut plus qu'à une vingtaine de la bande, et qu'il s'aperçut que ces animaux voraces continuaient à dévorer le caribou sans s'effrayer de sa présence, il commença à réfléchir qu'il serait peut-être imprudent à lui de s'aventurer plus avant. En même temps, il se persuada qu'un coup de feu suffirait pour les effrayer, et sans plus de réflexion il tira sur eux.

Un des loups tomba mort sur le coup; mais les autres, au lieu de paraître effrayés et de prendre la fuite comme Lucien s'y était attendu, s'élancèrent, à sa grande surprise, sur leur camarade et se mirent à le déchirer avec non moins d'acharnement que le daim. Cette vue fit naître quelques craintes dans l'esprit de Lucien, ces craintes ne tardèrent pas à redoubler, car il s'aperçut que ceux des loups qui ne pouvaient prendre part, au festin commençaient à le regarder avec des yeux furieux. Ce n'était pas sans raison que Lucien avait peur, car sa position était des plus difficiles. Il se trouvait au milieu d'un lac glacé où ses pas étaient mal assurés. S'il essayait de regagner le camp, les loups le voyant fuir se lanceraient à sa poursuite et l'attraperaient en quelques bonds. Il savait d'ailleurs que s'il manisfestait la moindre crainte il était perdu, et que ces bêtes féroces ne manqueraient pas de l'assaillir aussitôt.

Il demeura quelques instants dans l'irrésolution. Il avait bien commencé à chargé son fusil; mais ses doigts roidis par le froid rendaient cette opération très-difficile, et lui fallut longtemps avant que l'arme fût préparée pour un nouveau

coup. Il finit pourtant par y réussir; mais il se donna bien de garde de décharger tout de suite son arme, et la garda au contraire pour le moment de la crise. Il voulait essayer de retourner au camp, près duquel se trouvaient quelques arbres, afin d'être à même de grimper sur l'un d'eux dans le cas où les loups se détermineraient à l'attaquer. Comme il était fort dangereux de tourner le dos aux loups, il se mit à marcher à reculons, les yeux toujours fixés sur la bande affamée.

Il avait à peine fait quelques pas, qu'il vit à sa grande terreur les loups se mettre en mouvement et s'avancer de son côté. Lucien comprit que continuer sa retraite, c'était les attirer vers lui; il s'arrêta donc, et se tint prêt à faire feu. Les loups, qui n'étaient plus maintenant qu'à vingt pas de lui, adoptèrent une nouvelle manœuvre. Ils se divisèrent en deux bandes, dont l'une prit à gauche et l'une à droite, dans le but de l'attaquer par derrière. La retraite lui fut bientôt coupée.

Il se trouvait alors le centre d'un cercle de bêtes féroces, dont le diamètre allait se rétrécissant à chaque instant. La situation était effrayante, elle eût ému l'homme le plus vigoureusement trempé, et Lucien se sentit terrifié. Il se mit à crier de toutes ses forces et fit feu en même temps sur l'animal qui se trouvait le plus près de lui. Le loup tomba, mais ses compagnons n'en parurent point effrayés, et sa mort ne fit au contraire que redoubler leur fureur. Lucien n'avait plus qu'une ressource, c'était de se servir de son fusil comme

d'une massue : il le prit par le canon et le fit tourner autour de lui; mais il ne se tenait qu'avec peine sur la glace et ses efforts faiblissaient à chaque instant.

S'il eût eu le malheur de tomber en cet instant, c'en était fait de lui, car les loups l'auraient aussitôt assailli et se fussent élancés sur lui comme des tigres. Il commençait à perdre l'espoir, les dents des monstres furieux brillaient à ses yeux comme des éclairs et lui donnaient des éblouissements; il sentait ses forces diminuer, cependant il se roidissait contre l'épuisement et continuait à faire tourner son fusil avec l'énergie du désespoir.

Cette lutte ne pouvait se continuer longtemps de la sorte, et Lucien devait succomber infailliblement si la Providence ne venait à son secours. Heureusement qu'elle ne l'oubliait pas. Un grand bruit se fit en ce moment sur le sommet de la colline, c'étaient les chasseurs qui revenaient. Lucien les appela à son secours, et ils accoururent à ses cris de toute la vitesse de leurs jambes. Les loups, tout entiers à leur attaque, ne s'étaient pas aperçus de l'approche des nouveaux venus. Les coups de fusil et de pistolet leur apprirent qu'ils s'étaient laissé surprendre. Plusieurs d'entre eux tombèrent morts ou blessés, le reste prit la fuite en poussant des hurlements affreux. En un clin d'œil ils eurent abandonné la vallée. Lucien, à moitié mort de fatigue, était tombé dans les bras de ses libérateurs.

Sept loups périrent dans cette affaire, deux avaient été tués par Lucien lui-même; sur les

cinq autres deux n'étaient que blessés, mais si grièvement qu'ils ne purent s'enfuir, et que Marengo les étrangla sans peine.

CHAPITRE XXXIV.

UNE CHASSE AUX PECCARIS.

Le peccari est à peine haut de dix-huit pouces, et long de deux pieds à deux pieds et demi; mais, malgré la petitesse de sa taille, ce n'en est pas moins un des animaux les plus redoutables du nouveau monde. Il marche ordinairement en troupeau dont la force varie de dix à cinquante individus. Ses mâchoires, comme celles du sanglier, sont armées de longues défenses, mais disposées autrement, et peut-être plus redoutables encore. Elles sortent à angle droit des mâchoires, au lieu d'être recourbées en avant; elles ont la forme et le tranchant d'un fer de lance. Ces animaux sont d'une agilité surprenante; leurs épaules, leur tête et leur cou sont doués d'une force relativement extraordinaire; aussi leur faut-il peu de temps pour mettre en pièces, lacérer et déchiqueter tout ce qui tombe sous leurs dents cruelles.

Ils attaquent tout sans avoir été provoqués, et cela avec tant de fureur, que la fuite est, même pour l'homme, le seul moyen d'échapper à leurs coups. Ils attaquent en troupe et se battent jusqu'au dernier vivant, de telle sorte que quand la

bande est nombreuse, il n'y a point de salut à espérer, les morts qu'on abat ne faisant que redoubler le courage des survivants et les exciter à la vengeance.

Il n'y a pas d'animal assez courageux pour oser leur tenir tête, et leur présence suffit ordinairement pour glacer de terreur les chiens, les chevaux, et même les chasseurs, pour lesquels ils sont un véritable fléau.

Ces singuliers animaux semblent être le chaînon intermédiaire entre la famille des hérissons et celle des sangliers ou cochons ordinaires. La forme générale de leur corps, la tête exceptée, présente la plus grande analogie avec le corps du hérisson. Leur poil, dont la longueur égale celle du cochon ordinaire, est implanté dans une peau dure qui en fait de véritables pachydermes. Ces poils sont rudes et piquants presque à l'égal de ceux du hérisson, surtout quand ils se dressent, ce qui arrive toujours lorsque l'animal est en colère. Ce poil est mi-parti jaune et brun, ce qui donne à l'animal une robe bigarée. Les peccaris sont dépourvus de queue, appendice qui est remplacé chez eux par une petite protubérance; ils sont munis en outre de cette glande singulière que les chasseurs appellent vulgairement nombril du dos. Cette glande, qui n'est point un nombril, mais qui en a assez l'apparence, est placée au-dessus des reins, et sécrète une espèce de musc que l'animal répand lorsqu'il est en colère, et qui donne sous ce rapport quelque analogie avec la civette d'Orient. La partie antérieure de son corps, c'est-à-dire les épaules, le cou et la

tête, ressemble entièrement aux parties correspondantes chez le sanglier. Ses formes sont cependant moins grossières, son museau est plus allongé; ses jambes et ses pieds ressemblent aussi à ceux du sanglier. Sa nourriture tient à la fois de celle de ce dernier animal et de celle du hérisson. Il mange indifféremment des glands, des fruits sauvages, des graines, des herbes, des racines, des insectes et des reptiles.

Ce qu'il y a de plus singulier dans les habitudes de ces animaux nous reste cependant à dire; c'est surtout par leur manière de dormir que les peccaris sont remarquables. Leurs troupeaux fréquentent habituellement les champs de cannes, semés çà et là de grands arbres séculaires qui, par leur position isolée, sont fort exposés aux efforts de la tempête, et plus susceptibles par conséquent d'être abattus dans les jours d'orage; aussi ces champs sont-ils généralement couverts des débris de ces géants renversés par la foudre, et c'est au milieu de leurs branches et de leurs racines que les peccaris aiment à placer leur habitation. A la nuit tombante, ils pénètrent dans ces champs de cannes à la suite les uns des autres, et s'y installent de manière que l'un d'eux reste toujours couché sur le lisière, l'œil et l'oreille au guet. Les planteurs, qui les craignent et les haïssent, tant à cause du dégât qu'ils occasionnent dans leurs plantations que pour le massacre que ces animaux féroces font le plus souvent des chiens qu'on met à leur poursuite, ont imaginé toute espèce de moyens de les détruire.

Voici un des modes de chasse le plus usité :

Lorsqu'un planteur a remarqué quelques troncs d'arbres qui portent des marques encore fraîches de la présence des peccaris, il guette avec impatience l'arrivée du premier jour de pluie. Plus la pluie et le brouillard sont épais, plus il y a chance de rencontrer le troupeau au gîte, car il est rare que pendant ces jours nébuleux il sorte de sa retraite.

Quelques temps avant le point du jour, le chasseur se mit dans une position d'où il peut voir sans être vu l'ouverture par laquelle les peccaris sortent de l'enceinte, et il attend sans faire de bruit que le jour commence à paraître. Aussitôt que l'orient s'éclaire, il aperçoit le groin de la sentinelle qui veille, les yeux tout grands ouverts, sur la sécurité de ses compagnons endormis derrière lui; c'est le moment. Le chasseur ajuste la sentinelle et tire ; si l'animal a été frappé par une main habile, il rugit, fait quelques pas, puis s'élance en avant, et tombe bientôt dans les convulsions de l'agonie. Le bruit du coup de feu a donné l'alarme au troupeau et presque au même instant le chasseur voit apparaître le groin et les yeux d'une nouvelle sentinelle qui vient occuper la place de la première. Le chasseur doit alors recharger son arme avec précaution et sans que le plus léger froissement des feuilles ou des branches puisse trahir sa présence, et un second coup de fusil doit frapper le second peccari sans que rien ait pu lui donner l'éveil sur la nature du danger qui le menace. Cette seconde sentinelle morte à son poste, une troisième vient se pré-

senter aussitôt, puis une quatrième, puis une cinquième, et ainsi de suite jusqu'à l'extermination totale du troupeau. Les choses se passeraient tout autrement si quelque bruit intempestif venait dénoncer aux peccaris l'asile où se cache leur ennemi invisible. Le chasseur aurait bien vite tout le troupeau à ses trousses; il lui faudrait jouer des jambes, et bénir son étoile s'il en était quitte pour la peur.

Si l'une des sentinelles était tuée sur le coup, et qu'elle n'eût pas le temps de débarrasser la place où elle faisait la garde, celle qui vient à la suite ne manquerait pas de déranger le cadavre pour occuper la même place. Ces animaux, incapables de comprendre d'où sort le danger mystérieux, viennent tous mourir au même lieu, et jamais on ne les a vus quitter ce poste d'honneur et chercher à reconnaître l'ennemi avant qu'un mouvement imprudent ou un bruit inaccoutumé leur ait indiqué la direction dans la laquelle ils devaient se porter.

Cette particularité du caractère des peccaris est si connue dans tout le Texas, pays principalement infecté par ces animaux, que les planteurs ont renoncé aux trappes et aux autres moyens de destruction pour employer le moyen de chasse que je viens de vous décrire.

CHAPITRE XXXV.

ARRIVÉE AU FORT.

Nos voyageurs demeurèrent plusieurs jours à leur campement pour préparer une nouvelle pro-

vision de pemmican. Les peaux de caribou furent tannées et servirent à renouveler les chaussures et les vêtements usés. Enfin, bien délassés de leurs fatigues précédentes et bien munis de provisions, ils reprirent le cours de leur voyage.

Pendant deux jours ils traversèrent une contrée rocheuse et montagneuse où ils ne trouvèrent pas un seul brin de bois pour cuire leur viande, et où ils furent exposés à un froid plus intense que celui qu'ils avaient éprouvé jusqu'alors. François et Lucien eurent le nez gelé, mais cet accident n'eut aucune suite, grâce aux précautions prises par Norman, qui ne leur permit de s'approcher du feu qu'après les avoir frictionnés avec de la neige et avoir rendu au sang sa circulation habituelle.

Les rochers parmi lesquels ils cheminaient étaient la plupart couverts de tripe de roche *(gyrophora)* de différentes espèces, mais nos voyageurs étaient trop bien approvisionnés de pemmican pour avoir besoin de cette nourriture végétale.

Dans la partie la plus aride de la montagne ils découvrirent un troupeau de bœufs musqués ; ils tuèrent un de ces singuliers animaux, mais sa chair avait un goût si prononcé de rance et de musc, qu'ils abandonnèrent le corps tout entier aux loups, aux renards et aux autres bêtes de proie.

Trois jours après leur départ du camp sur le lac, leurs yeux furent réjouis par un spectacle dont ils étaient depuis longtemps privés, ils venaient de déboucher dans la vallée de Mac-

kensie par son extrémité occidentale. Cette contrée leur parut un paradis, tant elle était couverte de pins, de peupliers et de toutes sortes d'autres grands arbres. Ce paysage avait pourtant son vêtement d'hiver, le fleuve était couvert de glace, les arbres blancs de neige et de grésil; mais après les scènes de désolation qu'ils venaient de traverser, ces frimas leur paraissaient chauds comme l'été.

Ils n'étaient plus inquiets ni de leur nourriture ni de leur chauffage, car les pays boisés sont toujours suffisamment approvisionnés de gibier; aussi ce fut avec un véritable sentiment de joie qu'ils plantèrent leur tente sur les bords glacés de la grande rivière du Nord.

Il leur restait encore cependant plusieurs centaines de milles à faire avant d'arriver au terme de leur voyage; aussi résolurent-ils de continuer leur voyage sans aucun délai et de prendre pour guide le cours du fleuve. Ils ne voulaient plus entendre parler d'abréger leur route, car ils savaient par expérience que les chemins de traverse sont les plus longs. La leçon leur avait profité, et leur avait appris à apprécier cette règle de conduite que je vous recommande aussi, mes jeunes amis.

Dès le lendemain nos voyageurs se mirent en route en suivant le cours du fleuve. Tantôt ils marchaient sur les rocs, tantôt pour changer ils voyageaient sur les eaux glacées de la rivière. Cette route était sans danger, car la glace avait un pied d'épaisseur et aurait supporté sans se briser le passage d'une armée avec armes et bagages.

Ils s'approchaient à chaque pas du cercle polaire, et les jours diminuaient à mesure qu'ils avançaient vers le nord. Cette circonstance n'arrêtait point leur marche. Les longues nuits des régions polaires ne ressemblent point à celles des latitudes méridionales. Elles sont souvent si claires qu'on peut lire l'écriture la plus fine; cette clarté extraordinaire est due aux aurores boréales et à l'éclat des constellations septentrionales, qui donnent d'autant plus de lumière qu'elles brillent dans un ciel sans nuages où l'air est raréfié par le froid.

Au surplus, je ne ferai pas à mes jeunes lecteurs l'insulte d'insister sur ce sujet. Je suis sûr qu'ils ont trop étudié pour qu'il soit besoin de leur dire que la longueur des jours et des nuits polaires dépend de deux causes principales: la latitude et la saison; et s'il vous arrive jamais de vivre pendant une année au pôle, ce que je suis loin de vous souhaiter, vous n'y passerez après tout pourtant qu'un jour et une nuit, mais ce jour et cette nuit auront chacun six mois de durée.

Laissons donc de côté ces détails, que vous connaissez tout aussi bien que moi, et revenons à nos voyageurs. Vous êtes impatients sans doute de connaître l'issue de leur voyage; alors écoutez-moi, je n'en ai plus pour bien longtemps.

Un peu au-dessous du point où ils avaient rencontré le Mackensie, nos quatre aventuriers trouvèrent un campement d'Indiens qui entretenaient avec le fort des relations d'échange. Norman n'était point un étranger pour eux, ils le reçurent à merveille ainsi que ses trois cousins.

Ces pauvres gens leur donnèrent tout ce dont ils pouvaient disposer; mais le cadeau le plus appréciable consista sans contredit en traîneaux et en chiens de trait qui leur furent fournis par le chef, sous la condition expresse qu'il en recevrait le payement lors de sa première visite au fort.

Quoique les Esquimaux n'aient point encore eu l'idée d'atteler les rennes, ils y suppléent en employant le chien comme bête de trait. Deux chiens attelés à un traîneau suffisent au transport d'un homme. C'est un moyen de locomotion dont la vapeur seul surpasse la vitesse.

Nos voyageurs se débarrassèrent de leurs souliers à neige, s'enveloppèrent de leurs manteaux de fourrure, et s'assirent dans leurs traîneaux à chiens, grâce auxquels les cinq cents milles qui leur restaient à faire devinrent une simple bagatelle. Quelques jours après, par une après-midi, on aperçut du fort quatre traîneaux qui arrivaient au galop portant chacun un jeune voyageur. Au moment où ceux-ci mettaient pied à terre, ils se virent entourés par une troupe de trappeurs, de marchands, de voyageurs, de coureurs des bois et autres employés de la compagnie. Ce fut une fête générale, une heure de joie et de bonheur.

Pour moi, jeunes lecteurs, l'heure présente n'est pas aussi douce, elle est au contraire pleine de regrets; puissiez-vous partager mes sentiments, et ne pas vous séparer sans peine de nos jeunes voyageurs et de l'auteur votre ami.

FIN.

ut ce dont
eau le plus
traîneaux
ournis par
il en rece-
e visite au

int encore
ppléent en
rait. Deux
au trans-
ocomotion
e.
leurs sou-
manteaux
raîneaux à
milles qui
nple baga-
près-midi,
arrivaient
ageur. Au
erre, ils se
ppeurs, de
s des bois
Ce fut une
onheur.
présente
aire pleine
entiments,
nos jeunes